

ANNIE FERRET

Les Hyènes

roman



GRASSET

ANNIE FERRET

LES HYÈNES

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

« Le 27 mai 1955, un pêcheur japonais capturait un oiseau qui avait été bagué le 14 mars précédent dans l'île australienne de Babel. (...) C'était la première d'une série de découvertes qui allaient permettre de reconstituer l'immense périple que suit, chaque année, cet oiseau migrateur. De la côte australienne, il part d'abord vers l'est, dans le Pacifique, puis remonte vers le nord le long du Japon jusqu'à la mer de Behring ; (...) il repart vers le sud le long de la côte ouest de l'Amérique jusqu'à la Californie, et revient enfin à travers le Pacifique jusqu'à son point de départ ; ce voyage annuel de quelque 25 000 km est constant dans son trajet en 8 comme dans ses dates ; il dure six mois et se termine toujours durant la troisième semaine de septembre, sur la même île et dans le même nid que l'oiseau avait quittés six mois auparavant. (...) À leur retour au gîte, les oiseaux font la toilette de leurs nids, s'accouplent et pondent leur œuf unique dans les dix derniers jours d'octobre ; deux mois plus tard, les petits naissent (...) et lorsqu'ils ont atteint trois mois, ils voient leurs parents s'envoler pour le grand voyage. Quinze jours plus tard, vers la mi-avril, ils s'envolent à leur tour et, sans guide qui connaisse le chemin, ils accomplissent exactement le périple ci-dessus décrit. »

Jean HAMBURGER,

La Puissance et la fragilité, 1972, p. 133-134

OceanofPDF.com

Le coin qui avait servi de berceau aux hyènes était au ^{xii}^e siècle un endroit très moche. Jusqu'à la vieille, elles y étaient toutes nées. Au départ, ce n'était qu'une simple motte, une sorte de teruil renflé. Une grosse motte attrayante pour la main d'un géant qui l'aurait bien recouverte comme une fleur. Mais, à défaut de géant, un chevalier l'avait trouvée belle et bien située, dans la région de Compiègne, qui n'était qu'un minuscule bourg insignifiant. Cette motte de terre aux allures de sexe bombé de femme, il avait voulu s'en emparer, comme font les hommes. Le chevalier chevauchait au retour d'un tournoi. Il était songeur, parce qu'il avait été vaincu par un adversaire bien plus puissant et que toutes ses lances, au bout desquelles étaient suspendues ses armes sur de petits étendards de brocart, avaient été brisées. Ça lui avait coûté une fortune et il allait lui falloir tailler les paysans doublement à la prochaine saison. Son adversaire, Médard de Saint-Thoiry, était reparti avec le prix et la fille, la demoiselle Bathilde, fille du comte de Grau, qui avait promis son amour au vainqueur. Vu les yeux qu'elle avait faits en le regardant passer au galop sous son nez, elle allait tenir parole. Elle s'unirait à un mufle et notre chevalier lui souhaitait de mourir en couches. Mais Saint-Thoiry s'était tout de même emparé de son bouclier. Il faut se mettre à sa place, il était furieux, une fureur à engrosser une rivière ! Aussitôt pensé, aussitôt accompli. Non loin de Compiègne, il avait mis pied à terre devant le premier cours d'eau et avait sauvagement violé une paysanne qui était en train d'y laver sa buée. Il n'avait guère eu besoin de se justifier. Il était seigneur et noble. C'était un honneur pour la paysanne d'être violée par lui. S'il avait été ruffian, on l'aurait pendu. Son cadavre aurait peut-être eu une ultime érection et les manants en auraient beaucoup ri, s'ils l'avaient vue. Après cela, pour se faire un peu pardonner,

le chevalier avait construit un château en bois. Juste sur la motte. La copulation avait fait de lui un bâtisseur, et, très vite, un village et une cour étaient nés. Le bâtisseur s'appelait Raoul. Il devint châtelain et fit construire une église qu'il consacra à saint Hilaire. Des cris de la paysanne, il ne resta bientôt qu'un chuchotement assourdi, tout le monde oublia, mais ce bruit minuscule se fraya un chemin à travers les âges. Parce qu'au moment où elle avait été violée, la petite avait, sans le savoir, entamé de mettre au monde une fille et son histoire avait ainsi coulé d'une intimité de femme à une autre. Tout ça, c'était la faute de l'Aronde, la rivière cristalline au bord de laquelle il l'avait prise, avec ses poissons frétilants et ses pépites qui brillaient au soleil. Comment résister à une séduction pareille ? Et puis, Raoul ne pouvait pas deviner que la petite était vierge (d'ailleurs, l'eau de l'Aronde avait lavé le sang vite fait bien fait), et qu'elle tomberait enceinte. Les archives paroissiales avaient cependant gardé la trace d'un enfant, de sexe féminin et de père inconnu, orphelin tout de suite, parce que la mère était morte en le mettant au monde. Ce qui, du reste, n'était pas rare à l'époque, aussi bien chez les riches que chez les pauvres. Au ^{xii}^e siècle, on ne s'était pas soucié de savoir ce qui résulterait des enfants de cette orpheline ni des enfants que ces derniers engendreraient à leur tour au fil des âges et des générations.

I

Huit siècles se sont écoulés depuis cette légende. Imaginez une chambre de maternité à la fin des années 70. Quatre générations de femmes réunies dans la joie (dont la jeune accouchée et son nouveau-né, tout rouge dans son berceau) et un homme qui semble soudain si petit au milieu d'elles. C'est le père. Il rayonne. Il est écrasé par le nombre, mais il rayonne ! Il s'appelle Eugène. La mère, c'est Colette. Elle est aussi blanche que sa fille est rouge. Les deux femmes plus âgées, ce sont les grand-mère et arrière-grand-mère de l'enfant, Georgette et Louise-Huguette.

Eugène tient la petite Blanche sur son ventre. De temps en temps, il l'installe au milieu d'un oreiller. Il approche d'elle sa tête et la contemple. Il se sent trop grand à côté de sa fille. Il pourrait la coucher dans une bassine, un panier, une corbeille, n'importe quoi qui puisse servir de couffin et il bercerait la bassine, le panier, la corbeille contre lui.

À présent, les deux vieilles la lui prennent. Elles la portent sur la table à langer, la démaillotent, Eugène s'affole, mais oui, on va la lui rendre, allons, allons, l'épingle à nourrice, le carré de coton, la couche en pointe... Les petites fesses à l'air !... Stupeur soudain des aïeules : elles cherchent quelque chose en remuant le nez. La tache ! Où est la tache ? Ah, la voilà ! Glissée coquinement sur le pubis. Ouf, tout va bien. Elles la reposent dans les bras d'Eugène, qui a toujours aux lèvres un sourire extatique.

On va faire une photo pour immortaliser cet instant de bonheur. On choisit le moment où le petit oiseau va sortir. Les trois femmes font la moue. Voyez comme elles ont l'air d'avoir traversé les siècles, portraits crachés les unes des autres, voyez comme elles se passent le relais. La gamine est écarlate, d'un nouveau-né, il n'y a pas grand miracle à attendre,

quelques heures plus tôt, elle a essayé de mordre le téton de Colette pour la première fois.

— Il faut faire un effort, madame, sinon le lait ne va pas monter. Inutile de pleurer, vous allez le faire tourner et ça va tout gâcher.

Colette jure qu'on l'a traitée comme une vulgaire jument dans cette maternité de vaches ! C'est plus facile de lui apprendre à doser un biberon. La nuit, lui explique-t-on, c'est plus pratique que le sein, ainsi son mari pourra s'en occuper. Il a l'air de n'attendre que ça, regardez-le, mais regardez ce sourire béat qu'il a ! Colette s'était acharnée à presser le bout turgescent de ses deux seins. Ça faisait mal en plus, cette saloperie ! Blanche aussi s'était évertuée. Elle n'avait que deux jours et ce n'était pas facile à cet âge de rassurer sa mère, de la protéger et d'essuyer ses larmes. Elle sentait la poitrine moite de Colette et l'odeur du lait, son petit ventre avait faim et elle aurait tellement voulu lui faire plaisir. Tel un poisson, elle ouvrait et fermait sa bouche édentée, mais ses gencives ne saisissaient que du vide. À ses yeux, le corps de Colette et le sien ne faisaient qu'un. Moi, moi, moi, tout entier l'univers dans moi et moi dans l'univers. C'était vraiment dommage, cette pompe qui ne marchait pas. Elle tétait et s'agaçait parce qu'elle voulait manger et ne venait que de l'air.

— Au bout d'un moment, vous savez, madame, rien ne sert d'insister. Quand on n'a pas de lait, on n'a pas de lait.

Salope de sage-femme ! Pas de lait ! Colette était passée à un bonnet F pendant sa grossesse. Ses seins débordaient. Pire que sa voisine de chambre, qui ne pouvait même pas se pencher au-dessus de son mouflet sans tacher sa chemise de nuit. Elle pissait le lait sans problème, et ses seins étaient moins gros que ceux de Colette. Preuve en est, Eugène n'arrivait plus à les tenir dans ses paumes et elle ne voyait plus ses pieds, quand elle penchait la tête. Avec le mal que ça leur avait donné d'en faire une, ça la faisait enrager. Accoucher en plein été, c'était déjà assez pénible, mais cette histoire de lait, elle n'était pas près de revivre le même calvaire.

Deux semaines avant de renoncer lamentablement à allaiter Blanche, elle avait pleuré à force d'essayer, voilà qu'elle pleurait d'abandonner. Tout ça parce que la petite n'était pas foutue de lui attraper le néné.

— Elle n'est pas dégourdie, ta fille, avait fait remarquer la vieille.

La très vieille s'était montrée moins indulgente encore. Ce n'était pas parce que ça n'avait qu'une semaine qu'il fallait tout leur passer.

— Elle est attardée, c'te tchote-là ou quoi ?

Une hyène qui ne mordait pas, qui n'avait rien dans les mâchoires : déjà décevante, alors qu'elle était à peine née.

— Bah, qu'est-ce qu'elle sait faire alors, si elle tète pas ?

La très vieille et la vieille s'étaient tout de suite fait leur idée sur l'enfant. Blanche était pourtant née avec une tache café au lait, comme ses ancêtres, mais au lieu des reins, la tache s'était logée sur son pubis. Les vieilles sentaient que l'héritière ne serait pas à la hauteur. Leurs bouches gueulantes de femelles dominantes s'étaient brusquement ouvertes en chœur dans la chambre de la maternité. Ce n'était pourtant pas la mer à boire à comprendre, *une, deux, hop ! Allez, un petit effort, petite, allez, pousse, pousse, pousse, ma cocotte ! Tête, tête, mais mords donc, qu'est-ce que tu attends pour mordre ?*

Mais Blanche avait refusé de mordre.

OceanofPDF.com

Le bébé qu'elle était à la maternité a grandi, est devenu adulte, et pendant longtemps les choses en sont restées là. Blanche n'a jamais appris à mordre. Elle n'a pas non plus voulu d'enfant et son père est parti sans bercer sur son ventre un petit-fils ou une petite-fille. Blanche n'a jamais cessé de parler à Eugène depuis qu'il est mort, mais elle lui en veut un peu de ne jamais lui répondre. Or, aujourd'hui, elle a une décision à prendre et elle a vraiment besoin de lui. Alors, pour l'attirer, elle est en train de mijoter une blanquette de veau.

— Une blanquette, à un mort ? avait-elle demandé avec stupeur à Mariette, la veille, au téléphone.

— Parfaitement, lui avait répondu la vieille femme. Tu m'as demandé mon aide, alors fais-moi confiance.

Mariette est la doyenne du village paternel de Blanche. Elle est la dernière à en avoir connu tous les habitants, des plus jeunes aux plus vieux et, parmi eux, la famille de Blanche. En dépit de son âge, elle porte les cheveux longs, serrés en un chignon tout blanc derrière la tête. Blanche sait bien qu'on racontait d'elle autrefois qu'elle était une ensorceleuse, mais elle est surtout une vieille dame avec des idées étranges et une mémoire fabuleuse. Il y a quelque temps, elle l'a rencontrée, lui a ouvert son cœur et elle attend maintenant le miracle de pouvoir grâce à elle parler à son père.

C'est pourquoi on la retrouve à présent juchée sur un tabouret à deux marches, en train de tendre le bras pour atteindre la rangée de pots qui occupe le fond de l'étagère contre le mur de la cuisine. En quelques semaines à peine, Mariette en a appris plus sur elle que personne. Plus que

Claude même, qu'elle a prié de partir tôt ce matin à cause de la visite de sa mère prévue à midi. Face à l'étagère, Blanche s'agace. Manifestement, il n'y a plus une seule feuille de laurier et la blanquette ne peut se concevoir sans bouquet garni. Sur ce point, ses ancêtres auraient été d'accord avec elle, alors que, concernant à peu près toutes les autres questions de l'existence, elles n'ont jamais vu les choses de la même façon. La voix de la voisine perce toujours le plafond et Blanche s'inquiète de savoir comment satisfaire aux exigences de Mariette sans laurier.

— Choisis une recette qui aurait plu à Eugène et débrouille-toi pour que l'odeur l'attire.

Quand Blanche lui avait demandé pourquoi, son amie lui avait répondu qu'elle posait trop de questions.

— Tu veux voir apparaître ton père, oui ou non ?

Tout ce qu'elle voulait, c'était entendre de nouveau la voix d'Eugène et lui dire combien elle l'aime. Alors, elle avait obéi à Mariette sur-le-champ, avait raccroché le téléphone et était allée acheter de la blanquette de veau. La vieille femme devait vraiment avoir un don, parce qu'à peine rentrée de ses courses, Colette l'appelait pour lui annoncer sa venue le lendemain. Depuis la maternité où elles ont été à la fois si proches mais incapables de communiquer, le lien du lait n'ayant jamais perpétué celui du sang, leur relation s'est distendue. Elles se voient rarement et Colette ne s'invite jamais chez sa fille. Cette fois, l'émotion dans la voix de sa mère n'a pas échappé à Blanche, qui en est restée stupéfaite. C'est pourquoi, après un quart d'heure de recherche infructueuse, elle décide que sa blanquette sera comme elle : indocile et bancale. Elle soulève alors le couvercle de la cocotte, y jette les légumes et une branche de thym et laisse mijoter sans plus penser au laurier.

*

Hier, c'était le jour de son quarante-quatrième anniversaire et Colette a oublié de le lui souhaiter. Claude, lui, s'en est souvenu. Il est arrivé chez elle sans prévenir vers minuit et, ce matin, elle a été réveillée aux aurores par un tiraillement dans le ventre et une odeur de crêpes. Elle s'est demandé qui cuisinait, puis la voix de Claude lui est parvenue de la pièce à côté.

Jusqu'à la naissance de Blanche, la cuisine était demeurée dans sa famille le territoire des femmes et la source des colères des maris. Aucun homme n'y aurait même préparé le café, mais ce matin Claude chantait en faisant sauter les crêpes, puis il a crié que le petit déjeuner était servi. Vaguement écœurée par les relents de friture, Blanche n'a pas bougé. Elle a pensé aux crêpes qu'elle mangeait, enfant, avec Eugène. Ils tenaient une pièce dans leur main gauche et faisaient sauter la première. Si elle se retournait dans la poêle, sans tomber sur le sol, ils seraient riches pendant un an. Dans ce cas, la tradition voulait que la crêpe soit placée en haut de l'armoire et qu'elle y reste jusqu'à la Chandeleur. Chez ses grands-parents, c'est son grand-père, Gabriel, qui versait le Grand Marnier et l'assiette s'enflammait. Blanche s'en est dégoûtée un matin de mardi gras où elle a surpris sa grand-mère en train de gober une énorme lampée de crème jaune. L'été, au village, c'était toujours à sa mère que Louise-Huguette ordonnait d'aller remplir deux gros pots à la ferme. Mais ça, c'était bien avant sa naissance. En rentrant, Colette les déposait dans la buanderie. Même si personne ne savait, toutes humaient dans l'air la saveur du lait comme une odeur fraîche de sang et elles se faufilaient dans la cour, défilant une à une pour venir vérifier leur intuition, plonger un doigt dans le seau et éprouver d'une légère pression de l'index l'épaisseur de la croûte en train de se former. Mais Louise-Huguette les devançait toujours et s'attribuait la plus grosse part pour la laisser décanter. Dès potron-minet, la très vieille plantait ses crocs dans la croûte. Repue avant les autres, elle ne touchait pas aux crêpes que l'on préparait ensuite et qui servaient de repas.

Claude avait poussé la porte de la chambre et il avait annoncé :

— Café au lait et crêpes tartinées de beurre salé !

Blanche n'avait pas eu l'air de se réjouir du plateau qu'il venait de poser sur le lit. Elle ne lui avait pas raconté le rêve qui avait fait remonter avec lui de vieux souvenirs. C'était toujours le même et elle l'avait fait des dizaines de fois. Au-dessus d'une paillasse, sa grand-mère, Georgette, jouait avec une souris de laboratoire qui avait le visage de Blanche. La souris regardait Georgette dans les yeux, mais celle-ci ne montrait aucune émotion et poursuivait froidement son expérience. Cherchant à comprendre jusqu'où peut se transmettre la peur, elle plongeait l'animal dans un verre d'eau. Puis, elle l'observait en train de se débattre contre la paroi et, stylo en main, notait ses commentaires. Une souris affolée pédale en pure perte et boit la

tasse, alors qu'une souris normale gonfle simplement l'abdomen pour se laisser flotter. Celle qui avait la tête de Blanche était une souris stressée. *Voyons voir*, songeait alors la Georgette du rêve. Elle libérait l'animal et lui rendait son souriceau, puis tout s'accélérait : le souriceau femelle grandissait à toute vitesse et, à toute vitesse, Georgette le changeait de cage pour le regarder s'accoupler. Avec une moue écœurée, elle constatait que la pauvre bête ne pensait évidemment qu'à se reproduire. Et le cycle continuait : après avoir accouché, la souris se hâtait de faire boire ses petits à ses mamelles distendues, mais ses efforts de tendresse ne servaient plus à rien. Devenue mère à son tour, elle conservait la peur de la noyade dans ses gènes. Elle n'y pouvait rien et Blanche n'y pouvait rien non plus.

C'est la voix de Claude qui l'avait sortie de ce cauchemar, mais la mémoire de ses ancêtres, comme une chevauchée ancienne, était demeurée en elle. Ils avaient entendu une voisine chanter à tue-tête à l'étage du dessus et Claude avait fait remarquer qu'elle leur avait toujours semblé mélancolique jusque-là. Quelque chose, certainement, venait d'arriver dans la vie de cette voisine, quelque chose qui les avait réjouis eux-mêmes. Après quoi, Claude avait ouvert la porte-fenêtre pour arroser les pieds de tomates et le basilic en pot. Il garde toujours la clé de l'appartement de Blanche au prétexte qu'il s'occupe des plantes. À soixante-six ans, il a l'impression d'être un jeune homme. À part un peu de ventre, qui, d'après Blanche, lui donne un air de sagesse, il est alerte et vif. Il est rentré hier de Turin où il participait au dernier colloque de sa carrière. Il y a montré quelle place le notaire médiéval occupe dans la reconstitution des mémoires familiales, mais surtout combien il peut être dangereux pour l'historien de mésuser de ses sources pour tirer des conclusions. Il a cru faire plaisir à Blanche en apportant du champagne pour fêter son anniversaire et il s'est tout naturellement couché dans la chambre d'amis après le repas. Ce matin, il s'est néanmoins senti vexé de devoir partir de bonne heure pour laisser place à Colette.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je reste encore un peu avec toi ?

Il sentait bien que Blanche ne lui racontait pas tout. Il avait gagné du temps en lui tendant une tasse de café fumante, puis il avait regardé son ventre avec attendrissement comme s'il avait pu en chasser la douleur. Dans cette chambre, ils s'étaient fait autrefois les confidences les plus essentielles. Ils s'allongeaient chacun de son côté du lit, parlant sans se

regarder. C'est ainsi que Claude a raconté son mariage et Blanche la mort de son père. Comme elle s'en voulait d'être de mauvaise humeur, elle a essayé de faire diversion en évoquant cette complicité qui existerait toujours entre eux, mais c'est plus fort qu'elle, ses obsessions sur la transmission entre générations reviennent toujours.

— Je me demande si ma tache de naissance a une signification cachée.

— La tache sur ton sexe ? Je ne l'ai pas vue depuis longtemps, je ne peux pas te dire.

— Tu n'es pas drôle, Claude.

Cette conversation aussi, ils l'ont eue cent fois. Claude croit que la génétique n'est pas une fatalité, mais Blanche n'est jamais convaincue et elle l'est d'autant moins depuis qu'elle a rencontré Mariette. Ce qu'elle voudrait, c'est savoir quel est son degré de liberté véritable. Quelle part de hasard et de destin lui revient-il dans cette chaîne qui la lie à d'autres femmes et d'autres hommes avant elle ? Elle a compris récemment que l'ADN, qu'on lui a présenté autrefois à l'école comme la carte d'identité génétique d'un être humain, n'est pas figé. Certes, il embrasse une part d'héritage, mais les gènes enregistrent aussi des modifications au cours de l'existence et ils varient en fonction du vécu de nos ancêtres. En quoi l'état des gènes de Blanche, son « épigénome », est-il le même que celui de Georgette et en quoi est-il dissemblable ? À la différence d'un héritage en monnaie sonnante, il n'y a pas moyen de refuser les traumatismes par une belle lettre manuscrite. Blanche s'est beaucoup documentée sur le sujet, elle a lu notamment une histoire étonnante, qu'elle raconte à Claude. Celle d'Anita Bauborn, mère hollandaise d'un fils nommé Reinhard et né en 1945. Pendant l'embargo nazi en 1944, Anita a été affamée durant plusieurs mois, elle n'a mangé que quelques rutabagas bouillis, une pomme de terre par semaine et trois centimètres de couenne de porc avec les poils. Or, suite à ce que les scientifiques appellent ce trauma de disette, son fils, le petit Reinhard, qui a pourtant tété du lait bien gras parce que sa maman avait retrouvé ses joues rebondies au sortir de la guerre, est devenu un adulte obèse avec des troubles cognitifs. Il n'était pas idiot, mais, disons, un peu lent. Tout ça, bien sûr, ce n'était pas de la faute de sa maman, Anita Bauborn, qui l'avait nourri convenablement, mais cela prouve que le passé de nos ancêtres nous est transmis jusque dans nos cellules et au-delà de notre ADN. La science parvient désormais à prouver ce que l'instinct et

l'imagination laissaient deviner depuis longtemps : les peurs et les malheurs se transmettent aussi par héritage. Comme des maisons, des terrains à bâtir ou de l'argent conservé en banque. Comme un service à gâteau, un matelas de laine, un bijou de famille. La cruauté laisse de petites griffures dans les gènes, la peur d'être privé de nourriture nous pousse à trop manger et la haine traverse les générations au-delà des projections des généticiens. Si elle le pouvait, Blanche étalerait les chromosomes de ses ancêtres sous la lampe de laboratoire pour en dérouler la chaîne tout emberlificotée dans le temps. Éléphants, hyènes ou humains, on lit aujourd'hui les traumatismes du passé comme des cicatrices dans les volutes de l'ADN. Les défenses de l'éléphant ont ainsi rétréci en quelques générations à peine pour éviter aux descendants d'attiser la convoitise des braconniers. En trois décennies, l'espèce a organisé la lutte pour sa survie. Comme son ennemi a changé et qu'il y a désormais moins de lions à combattre que de chasseurs en treillis, elle s'est faite moins attrayante. Plus fragile en apparence, elle est néanmoins devenue plus robuste.

Mais Blanche ? Peut-elle s'adapter aussi vite ? Elle sait bien que la mort de sa grand-mère ne saurait en aucune manière effacer les traces de son sang dans le sien, même si elle a compris très tôt quel monde les séparait. Pour l'obliger à réintégrer la meute, sa mère avait décidé dans sa petite enfance qu'elle passerait le plus de temps possible chez Georgette et qu'elles iraient ensemble rendre visite souvent à Louise-Huguette. Blanche a ainsi vécu parmi des femmes âgées qui sentaient mauvais et lui racontaient des histoires. Enfant, elle se blottissait sous le balcon, d'où lui parvenaient les voix de Colette et Georgette sirotant leur café. Elle se faisait si discrète qu'on oubliait sa présence. De sa cachette, combien de fois avait-elle entendu sa grand-mère douter d'elle ? Combien de fois Georgette l'avait-elle reniée librement, ses coudes sur la table et les mains autour de la tasse ?

— Franchement, Colette. À qui elle ressemble, d'après toi ? À aucune d'entre nous, crois-moi. Même pas toi. Je sais qu't'aimas pas qu'j'le dise, mais t'es sûre qu'il n'a pas pu se produire un accident à la maternité ? Avant, on accouchait chez soi, au moins, on n'avait pas de risque de se gourer de bébé. On avait pas tout le confort de vos péridurales, mais on savait où était mis l'enfant. Ah, ça risquait pas qu'on nous l'enlève pour la

nuît pour nous soulager ! Tu peux t'vanter qu'tu m'as bien emmerdée dès les toutes premières heures ! C'est pas ton père qui se s'rait levé pour te prendre ! Enfin, d'un côté, comme j'te disais, y'avait aucun doute possible, alors que Blanche... T'as dit toi-même qu'on te l'avait retirée deux ou trois nuits pour la faire dormir dans la pouponnière, tu crois pas que...

— Mais enfin, maman, de là à dire qu'ils m'en ont ramené une autre ! Tu penses bien que j'm'en s'rais rendu compte quand même ?

— On ne sait pas. Avec une enquiquineuse comme elle, on ne peut pas savoir. Elle est capable de tout, même d'avoir changé de berceau pour faire tourner le monde en bourrique ! C'est une vicieuse qui couchera pour le plaisir, tu verras !

Claude, pourfendeur au sens propre des secrets de famille, celui qui éventre, comme il aime à le dire, les archives médiévales pour les obliger à parler, n'a jamais réussi à faire avouer à Blanche pourquoi sa grand-mère continue encore aujourd'hui à la terroriser.

À présent, Georgette est morte et la branche est brisée. Il y a trois jours, Colette et ses deux sœurs étaient convoquées chez le notaire. La visite de Colette a certainement partie liée avec les dernières volontés de Georgette, mais elle tombe mal. Quatre mois auparavant, toute la famille s'était réunie pour fêter les quatre-vingt-dix ans de l'aïeule. Colette et ses deux sœurs, les oncles de Blanche et tous ses cousins étaient là avec leurs femmes et leurs bébés. Colette est la seule à avoir donné naissance à une fille. Michèle et Sabine n'ont eu que des garçons dont les épouses n'ont jamais compté aux yeux de Georgette. Sabine avait apporté une dinde qu'elles avaient rôtie toutes les trois, comme à Noël. Dans les repas de famille, il est de tradition chez ces femmes de se battre pour la carcasse de la volaille. Avec le temps le bec des hyènes est devenu large et acéré comme une pince à noix, mais, en tant que doyenne, c'était toujours Georgette qui l'emportait. Pour le plaisir de narguer les autres hyènes, elle pouvait laisser la dépouille sur la table jusqu'au lendemain, mais personne n'osait l'approcher. La carcasse de la volaille demeurait un territoire sacré qu'aucun mâle ne se serait avisé de violer une fois que la dominante l'avait fait sien.

Blanche avait refusé de se rendre à ce déjeuner, mais sa mère lui avait raconté que cette fois encore, au moment de servir la dinde, la vieille, à qui pas une dent ne manquait, avait demandé qu'on lui apporte le plat avec la carcasse. Colette avait tiqué. Elle avait essayé de convaincre sa mère de choisir un morceau plus facile à manger. La vieille avait insisté et, franchement, que pouvait-on lui refuser à son âge et le jour de son anniversaire ? Alors Michèle avait fait passer le plat, tandis que les cousins découpaient sagement de petits morceaux de viande pour leurs enfants, qui mangeaient, ce jour-là, tout seuls comme des grands, une serviette nouée

autour du cou et les fesses sur des bottins pour être à la hauteur de l'événement : les quatre-vingt-dix ans de leur arrière-grand-mère. Face à ses convives, Georgette s'était délectée de chaque petit os. Blanche l'a vue faire des dizaines de fois et elle n'avait pas besoin d'être présente pour se figurer la bouche fendue de la vieille mâchant sa viande. Avec sa technique particulière, qu'elle tenait de sa mère, elle pinçait entre le pouce et l'index les articulations de l'animal et elle les arrachait d'un coup sec et précis, comme les pattes d'une sauterelle. Elle mangeait très près de la table, la tête presque dans le plat, concentrée au point d'oublier de se joindre aux médisances qu'elle avait pourtant initiées sur le dos des voisins. Quand un bout d'os se détachait, elle l'aspirait comme une paille, dans tous les sens, histoire de ne laisser aucun infime lambeau de chair accroché sur le bout arrondi de l'attache. Pendant ce temps-là, les femmes s'activaient pour servir et resservir les enfants et petits-enfants, sauf Colette, l'unique veuve, la seule dont la fille était absente et qui ne soit pas grand-mère. À plusieurs reprises, elle avait regardé rêveusement ses neveux se pencher vers leurs petits pour leur donner la becquée. Elle avait songé à Blanche et à ses ancêtres. Les temps avaient changé. Son arrière-grand-mère avait mis au monde huit enfants, sa grand-mère six, tandis que son père, Gabriel, un être sensible et tendre, n'avait donné que trois filles à Georgette. Elle, avec Eugène, c'était pire que tout, elle n'avait eu que Blanche, qui ne voulait pas se marier et lui présentait un homme différent chaque fois qu'elle la voyait. Dans cette famille, le goût pour le sexe semblait inversement proportionnel au nombre d'enfants mis bas. À un moment, Georgette avait fermé les yeux. Le mari de Sabine l'observait du coin de l'œil et l'avait crue repue. À sa gauche, son petit-fils, qui commençait à trouver le temps long, avait fait voltiger sa cuillère pleine de purée de carotte vers l'aïeule qui l'avait reçue sur le front. Michèle et Colette s'étaient arrêtées de respirer. On avait essuyé la purée et grondé le même, une cousine avait fait passer les plats pour faire diversion et clore l'incident. Mais Sabine avait étouffé un rire, un vrai rire d'hyène tachetée, dont l'autre nom est hyène rieuse, et dans lequel résonne un bruit de ventre, d'intestins et de sexe, qu'on expulse comme une humeur mauvaise. Georgette ne s'était pas rendu compte tout de suite de ce qui s'était passé. Cependant, quand elle avait senti l'agitation autour d'elle, elle avait rouvert un œil et avisé la carcasse, au moment où le rire de Sabine avait jailli comme une cataracte, et les autres s'étaient tout à coup libérés, son mari, puis son beau-frère, puis Michèle et enfin Colette. Devant

l'hilarité de la tablée, c'était finalement Georgette elle-même qui s'était mise à rire. Tout ça alors qu'elle mâchonnait un petit os de l'aile et sans voir qu'on se payait sa tête. Cisailler, fendre la carcasse, l'ouvrir en deux comme une cosse de haricot, sortir les entrailles, étripier, planter l'ongle, le doigt, la patte dans la chair, replonger... Tout ça n'est pas bien grave. Le plus redoutable, c'est le ricanement des hyènes. Il couvre tout. Aussi, quand Georgette avait commencé à s'étrangler, personne n'en avait pris conscience. Tout le monde riait, même les plus petits. La vieille avait quatre-vingt-dix ans et Michèle s'était interrompue pour attraper son appareil photo. Georgette s'était mise à tousser, mais on la croyait toujours en train de rire. Sabine se serait roulée par terre et Colette se disait prête à pisser dans sa culotte, mais bientôt l'air n'avait plus traversé la gorge de Georgette, et personne ne comprit rien en la voyant s'effondrer, sa face cramoisie dans le cul de la dinde. Les rires avaient cessé et le mari de Michèle, qui, après Eugène, était celui qui détestait le plus sa belle-mère, avait néanmoins été le plus rapide à appeler les pompiers. Qui étaient arrivés trop tard.

Une fois encore, au lieu de répondre à ses questions, Blanche avait débarrassé le plateau et abandonné Claude au salon pour aller sous la douche. Colette n'était jamais en retard, lui avait-elle expliqué, et il serait bientôt temps qu'elle se mette à la cuisine si elle voulait que la blanquette soit prête. Mais Claude l'avait suivie et avait continué à l'asticoter depuis la porte de la salle de bains :

— J'essaie seulement de comprendre pourquoi recevoir ta mère te met dans un état pareil.

Claude avait perçu le bruit de l'eau qui coulait et Blanche n'avait pas bronché, alors il avait poursuivi en riant :

— On dirait que tu détestes tout ce qui provient de ta famille au point de ne jamais vouloir la perpétuer. Avec les amants que tu as connus, tu aurais pourtant eu le choix...

Cette fois, la voix de Blanche avait retenti :

— Claude !

— Pourquoi tu ne me dis pas ce qui te fait si peur ?

— Qu'est-ce que tu veux entendre, au juste ? Que, ma vie étant d'une grande banalité, je ferais mieux de saisir la chance qui m'est offerte, et qu'il n'y a aucune raison pour que les mots de ma grand-mère me hantent à ce point ?

— Mais franchement, Blanche, je suis sûr que tu as découvert quelque chose dont tu ne veux pas me parler. Pourquoi tu la détestes autant ?

Pour toute réponse, l'eau avait coulé plus fort, ce qui signifiait que Blanche ne voulait pas en écouter davantage. Claude avait laissé tomber et

était retourné au salon. Si elle ne manquait peut-être pas une occasion d'exhiber sa tache de naissance, comme il l'en taquinait, Blanche avait en revanche toujours soigneusement évité ce que ses ancêtres avaient toutes recherché avant elle : être enceinte. Le vice à l'état pur. Georgette en serait tombée à la renverse de le savoir. Coucher pour le plaisir, comme si c'en était un de sentir la sueur d'un homme vous dégoutter dessus et l'entendre râler comme un mourant !

Elle percevait encore la voix de Georgette : *Une seule, rien qu'une seule*, une seule grossesse pour assurer la survie de l'espèce, c'était vraiment trop en demander ? Les enfants n'ont jamais éveillé chez Blanche le moindre soupçon d'instinct maternel. Elle change une couche sans dégoût, prépare un biberon, vérifie l'eau du bain et supporte les pleurs avec patience, mais elle n'est pas mère. Ses entrailles ne frémissent pas quand elle prend un bébé dans ses bras, et elle ne regrette pas de ne jamais avoir eu un nouveau-né au sein. Petite, bien sûr, on lui avait offert une jolie poupée avec laquelle elle avait reçu l'autorisation de se balader la journée et de dormir la nuit, histoire de lui enseigner son rôle de future mère. Nourrir, laver, gronder, punir, réprimander, coller une fessée, brandir le martinet pour montrer qui commande, faire courber le dos, l'échine, la tête, derrière en l'air et que je te hume les fesses, *et pas de résistance, s'il te plaît*, montrer à la morveuse de plastique qu'il n'était pas question pour elle de jouer à la forte tête. Voilà ce qu'on lui avait appris et à quoi servaient les jeux d'enfants dans sa famille.

Petite fille, comme Colette partait travailler tôt, elle la confiait à ses grands-parents et si Georgette a traumatisé Blanche à ce point, c'est qu'elle l'a à moitié élevée. Elle arrivait chez sa grand-mère avant l'école. Les bols de café au lait étaient posés sur la table, un fond de liquide brunâtre où flottaient des miettes. Blanche n'aimait pas l'odeur du café, mais Colette achetait pour elle des pains au lait que Georgette rangeait aussitôt. Des bassines de pommes rabougries et véreuses qu'il fallait trier, éplucher et laver avant de partir en classe attendaient dans la buanderie. On gardait même les vertes et on mettait ensuite en bocaux des seaux entiers de compote qu'on stérilisait. Au retour de l'école, Blanche s'élançait pour voir les bocaux en train de refroidir sur l'étagère, mais il fallait attendre que la compote soit devenue brune et qu'elle pique la langue pour la manger. Pourtant, elle jouait le jeu. C'était sa compote, la bonne compote de Blanche et mamie ! Elle ne refusait rien, ni les biscuits ramollis, ni la salade

montée en graine qu'on cueillait avant les jeunes pousses, le pain de l'avant-veille qu'on mangeait avant le pain de la veille et celui de la veille avant le pain frais du matin, parce que, chez Georgette, on mangeait toujours vieux. Ces bizarreries n'avaient pas dérangé Blanche tout de suite, elle courait glaner dans le jardin ce qu'il y avait à y prendre, puis elle ouvrait un pot de confiture noire, ôtait l'épaisse couche vert-de-gris du dessus et la dégustait, tandis que les pains au lait moisissés criaient depuis leur placard.

— T'en veux pour ton goûter ou t'as pas faim ? aboyait Georgette, en les lui tendant.

Mais, au fil du temps, Blanche s'était surprise à hurler la même phrase à sa poupée, comme si elle avait reporté sur une figurine de plastique toute la violence qu'elle sentait chez Georgette. Elle avait neuf ans et, même si elle ne comprenait pas ce qui avait pu rendre sa grand-mère aussi dure, elle avait pris sa décision : elle ne serait jamais mère, pas même d'un jouet inanimé. *Allez, pousse, pousse, pousse, ma cocotte !* Un jour, dans la maison de son arrière-grand-mère, on lui avait mis dans les mains une nouvelle poupée avec des cheveux blonds et bouclés. Sous le prétexte d'aller faire connaissance avec elle, elle s'était réfugiée dans la mansarde, son royaume. Ses deux pieds reposaient sur la marche du haut, les orteils à l'extrême bord du précipice. De la cuisine lui parvenaient les voix des adultes. Elle les épiait et les entendait même quand elles n'étaient plus là. Elle se penchait en avant jusqu'à voir la dernière marche. Elle entendrait si quelqu'un venait, mais elle, on ne pouvait ni la voir ni l'entendre. Sauf si elle faisait une chute dans l'escalier. Alors, elle s'écrabouillerait la tête et sa cervelle gouterait sur le parquet. Comme si elle s'écraboustouflait au fond du puits, avec des éclaboussures de sang, chantonnait-elle avec ses mots d'enfant. Toujours plantée en haut des marches pour mieux écouter, dans la main gauche, elle serrait ses chaussettes, dans la droite, le bras en plastique pesait lourd au bout du sien. *Prends soin de ta jolie poupée, Blanche, donne-lui le biberon, allez, maintenant, berce, berce, berce, ma cocotte !* Elle s'était mis pieds nus pour éviter de glisser. Ainsi elle dominait le monde et sa peau s'agrippait aux nœuds du bois. *Allez, courage, avance-toi un peu plus.* Si elle tombait, elle se casserait les dents et sa cervelle gouterait sur le parquet. Comme un corps qui chute dans un puits de pierre. Les muscles tendus dans l'effort, elle amorçait un mouvement de balancier. Les chaussettes, en boule contre la plinthe. Elle ne lâchait pas la petite main

froide de sa poupée, tandis qu'elle écoutait les voix des femmes. Cette histoire de corps chutant dans un puits en se brisant les os résonnait jusqu'à elle. Des voix de femmes de tous âges qui riaient fort montaient. Tante Sabine était en bas avec les autres, les hommes neutralisés au jardin et elle là-haut, avec sa poupée parlante que sa tante venait de lui offrir. Satané perroquet ! Elle savait pleurer et dire maman. Blanche l'avait détestée tout de suite. Elle avait serré le poignet comme si c'était un vrai pour lui faire mal. La pression avait été suffisante pour déclencher les plaintes et les jérémiades et voilà maintenant qu'elle l'appelait *maaamman*. Si elles tombaient tête la première toutes les deux, elle ne pleurerait plus, pensait Blanche. Elles ne pleureraient plus ni l'une ni l'autre, les dents et le cerveau en miettes. Le monde que percevait Blanche à neuf ans ne lui convenait pas. Pleurer et se faire appeler maman, ce n'était pas ce qu'elle désirait, alors elle avait recommencé le jeu de l'équilibre. *Maaamman* ! Elle avait pris son élan et lancé ses bras vers l'avant. Comme un oiseau qui n'avait pas pris son essor, elle avait jeté la poupée qui s'était écrasée sur le parquet dans un bruit mécanique d'objet brisé. Le bras avait été déboîté, arraché à son articulation. Enfin, la sale bête s'était tue.

— Blanche ! Tu as vu ce que tu as fait ! Quelle petite fille méchante tu fais, tu as cassé ta belle poupée !

En précipitant sa poupée dans les escaliers, Blanche avait voulu leur faire savoir à quel point elle leur ressemblait peu. Colette resterait la dernière à connaître par cœur leurs secrets de famille et de mères soucieuses de leur foyer, la température et le temps de stérilisation des haricots-rame. À savoir que les cerises à l'eau-de-vie se font avec la variété Montmorency, que les quetsches sont idéales en tartes. Qu'il ne faut jamais ébouter les haricots verts mais toujours les effiler, les couper aux deux bouts avec l'ongle planté dedans comme un petit canif, ça ne sert à rien, si tous les fils restent à l'intérieur. Enfin, que l'eau peut servir à tout et se recycler. Louise-Huguette, en son temps, avait plongé le très vieux dans le baquet dans la cour chaque fois que cela était nécessaire et il était tellement crasseux qu'on n'en voyait plus la couleur. Elle renversait le baquet sur la dalle de ciment et frottait avec la brosse à chiendent. Mais l'eau qu'elle lui versait sur la tête pour faire partir la mousse, elle ne la jetait pas, non, Georgette sortait alors le ballot de linge, ajoutait la lessive et laissait tremper. Le rinçage se faisait

en trois seaux bien alignés comme des soldats au garde-à-vous. Dans le baquet, avec la planche, le gros savon de Marseille et la brosse, Colette frottait et faisait sortir la mousse, puis l'eau restante finissait au jardin. La lessive était un cycle de plusieurs générations qui se terminait par l'arrosage des pieds de tomates. Blanche l'avait appris mais avait tout fichu en l'air, le secret s'éteindrait avec elle.

*

À onze ans, quand elle avait eu ses règles, elle n'avait pas compris immédiatement ce qui avait changé. Pourtant, il lui avait semblé que Georgette la regardait avec des yeux plus doux. Désormais, elle appartenait à la grande communauté des femmes et sa grand-mère voyait déjà en elle la future mère. Ironiquement, c'est tout autre chose que Blanche avait découvert. Tout cela était venu du fait qu'elle avait demandé à Colette de lui acheter des tampons.

— Des tampons, Blanche ? Où tu as entendu ça ? Ce n'est pas pour les petites filles, c'est seulement quand on est maman. D'ailleurs, j'ai jamais réussi à en mettre, alors !

Alors, quoi ? C'était congénital de ne pas oser mettre les doigts dans son vagin ? Blanche, elle, ça ne lui faisait pas peur. Elle avait argumenté pour la forme. Pour aller à la piscine, c'était indispensable, alors sa mère avait cédé. La toute première fois, elle avait cru y arriver, mais elle avait mis du sang partout. La seconde, elle avait réussi. Avec un tampon dans le vagin, elle se sentait presque adulte et puis surtout, elle n'hésitait plus à introduire un doigt, deux doigts, même trois. Son premier orgasme était survenu dans son lit, un dimanche après-midi. Elle lisait dans sa chambre et entre deux chapitres, elle avait soulevé sa robe. Ce fut si soudain qu'aucun son ne sortit de sa bouche. Après ça, sa seule peur avait été de ne pas y arriver une deuxième fois. Elle s'y était exercée avec frénésie et courait régulièrement se mettre sous les draps pour y lire pendant des heures entières. Elle ouvrait les pages et respirait plus vite, comme un petit oiseau qu'on serre entre ses mains et dont le cœur s'emballe. Elle avait commencé à imaginer le poids d'un garçon sur elle et avait appris par cœur les passages des livres où le héros embrassait la fille sur la bouche. *Au moins, disait Georgette, quand elle est là-haut, on a la paix !*

Finalement, sa mère avait eu raison de se méfier des tampons. En devenant une femme, Blanche n'était pas seulement devenue féconde, elle avait découvert le plaisir et avait trompé tout le monde. Elle s'était souvenue alors de son amoureux à l'école maternelle, à l'heure de la sieste, ce garçonnet de quatre ans qui se glissait dans son lit. Il s'allongeait de tout son long sur Blanche qui faisait semblant de dormir.

— Tu dors ? il lui disait à l'oreille, un peu trop fort.

Elle ne répondait pas, mais il savait qu'elle l'entendait, alors il commençait à remuer. Il bougeait et se secouait et faisait trembler le lit.

— Tu dors ?

Personne ne dormait jamais dans ce dortoir, sauf la maîtresse de surveillance dont les gamins guettaient le ronflement qui ne tardait pas à s'élever.

— Tu dors ?

Les ressorts du minuscule lit de camp grinçaient, ce qui finissait par réveiller l'institutrice qui poussait des cris d'orfraie.

— Maudit ! Tu veux que j't'apprenne, moi, à te tortiller sur ta petite camarade !

Pourquoi ? Est-ce que ça s'enseignait, ces choses ? Heureusement que Blanche n'avait pas eu l'idée de poser la question à voix haute.

Pour se cacher aux yeux des maîtresses, il y avait aussi, dans la cour de récréation, des pneus de voiture qui ne servaient plus et que l'on empilait en colonnes. À trois ou quatre ans, Blanche y grimpait et s'asseyait, les fesses dans le pneu du haut, les jambes et les bras reposant sur les rebords, comme sur les boudins d'une bouée dans la mer ou d'une baignoire ou d'un canapé. Son petit camarade lui demandait de le « laisser voir ». *Bon, d'accord, mais grouille-toi*, la culotte baissée jusqu'aux chevilles, le gamin se hissait pour apercevoir, entre les pneus, la fameuse tache. *On voit rien, il fait trop sombre*. Alors Blanche fichait un coup de reins pour se redresser, *tant pis pour toi, si tu sais pas regarder*, puis elle se reculottait. Fini le spectacle, ça suffit pour aujourd'hui. La première fois, le même avait couru vers le milieu de la cour, *j'ai vu sa lune, eh, les gars, j'ai vu sa lune*. Les mots enfantins s'étaient envolés et étaient passés à côté d'un duo d'institutrices se plaignant des petits monstres qui leur donnaient tant de soucis :

— Ces salopiaux de garçons, au moment de la sieste, tu ne sais pas ce qu'ils font ? Ça commence à trois ans ! Tu imagines un peu ? Tous les mêmes !

J'ai vu la luuuunnne, le cri s'était étiré dans la course du petit salopiaux, mais les deux enseignantes n'y avaient même pas prêté attention.

— Kilian, bon sang, tu vas encore te faire mal !

Blanche s'était relevée. Elle avait marché dans la même direction que le garçonnet en haussant les épaules, l'air blasé, déjà celui d'une femme. Qu'est-ce qu'il avait à courir comme ça ? Pour une chose aussi simple ? C'était la première fois, mais elle se disait déjà qu'ils pourraient recommencer. Elle n'éprouvait aucune honte à montrer son sexe bombé de fille, avec sa tache café au lait qu'elle portait fièrement. Aux garçons, ça leur semblait étrange, cette fente molle et glabre, un vrai mystère. Il y avait quoi là-dedans ? Après le déculottage dans les pneus, son camarade lui avait carrément posé la question.

— Laisse-moi voir ton chose.

Elle avait ouvert des yeux démesurés en prenant des airs d'actrice.

— Mon quoi ?

Elle n'avait rien cédé tant qu'il n'avait pas été capable de prononcer le mot qui lui semblait approprié.

— On dit ta lune ou ton zizi, pas ton *chose*, ça veut rien dire. C'est comme si tu voulais pas l'dire.

Il avait mis des semaines avant d'y arriver, mais il regardait sans oser s'approcher. Ni à l'un ni à l'autre, il n'était encore venu à l'esprit que Blanche aussi aimerait voir, et elle, c'est sûr, elle aurait touché.

Claude enfin parti, Blanche a commencé à cuisiner en pensant toujours à sa mère. Hier au téléphone, Colette a parlé d'une enveloppe fermée qui aurait été ouverte chez le notaire. Pourtant, jusqu'à Georgette, les hyènes sont à peine allées à l'école, tout juste pour lire et écrire de manière rudimentaire. Il est impensable de songer à un testament en bonne et due forme. Des dernières volontés ? Une confession que sa grand-mère aurait pu dicter à un tiers pour alléger sa conscience ? Claude a raison : Blanche détient sur Georgette des secrets dont sa propre mère n'a pas idée et elle redoute que sa grand-mère continue de manipuler ses trois filles du fond de sa tombe.

Autrefois, Blanche avait passé des heures dans la maison de son arrière-grand-mère, Louise-Huguette. Quand elle avait eu fini de lire tous les romans qu'elle avait trouvés dans la mansarde, comme elle s'ennuyait toute seule là-haut, elle avait déplacé les livres et les objets pour voir si elle n'en trouvait pas d'autres. Et elle avait découvert des cachettes oubliées depuis longtemps. Des papiers, des tas de lettres dont elle n'avait jamais parlé à personne et qu'elle avait lus intégralement. Ces lectures avaient fait d'elle la dépositaire des soupçons comme des aveux. À cette époque, dans sa famille, on trouvait toujours le moyen d'échanger de longues lettres, on laissait des traces. Ainsi, les plus jeunes, qui allaient à l'école et savaient écrire, tenaient un journal, truffé de fautes, certes, mais où les mots terribles ne s'effaçaient jamais. Si on ne savait pas écrire, comme le père de Blanche, on demandait à un ami de le faire et on dictait, on dictait. On écrivait, on faisait écrire, et surtout ses secrets, que Blanche n'aurait pas dû connaître et dont elle se demandait à présent si Georgette était assez perverse pour les avoir révélés en mourant à ses trois filles grâce à cette enveloppe.

L'odeur de la blanquette la tire de ses pensées et la ramène aux paroles de Mariette. Sa vieille amie lui a bien recommandé d'être attentive à tous les objets qu'elle toucherait.

— Pendant que ton plat mijotera, pense très fort à ton père et va-t'en donc faire une petite sieste... S'il en a envie, c'est lui qui viendra te trouver en rêve, tu verras ce que je te dis, ma petite Blanche.

Blanche ne sait pas si elle croit aux mots de Mariette, mais ils la rassurent et elle lui est reconnaissante de lui avoir permis de reconstituer la légende de sa famille et celle de leur malédiction. Comme dit toujours Claude, il est important de savoir les histoires pour les laisser s'envoler. Or, pour la décision qu'elle a à prendre ce matin, Blanche a plus que jamais besoin de se libérer de son passé familial, parce qu'il y a trois jours, alors que Colette était chez le notaire avec ses sœurs, elle a appris qu'elle était enceinte.

OceanofPDF.com

II

Vous vous demandez sans doute à présent qui est Claude et pourquoi il est parti après le petit déjeuner. Si, jusqu'à maintenant, on n'a appris sur lui que des bribes éparses, il y a une raison. Claude n'est autre que l'ancien directeur de thèse de Blanche dont elle essaie de se débarrasser depuis sa première année de recherche, c'est-à-dire depuis vingt-deux ans. La moitié de sa vie et le tiers de celle de Claude, comme il se plaît à le dire, lui qui aime tant les chiffres. Il étudie les inventaires notariés datant du Moyen Âge. Quarante ans qu'il s'intéresse à ces moments universels de la vie où l'on assoit toute une famille autour de la même table pour partager ces tranches d'existence essentielles que sont les naissances, les mariages et les enterrements. Splendide répétition humaine qui rejoue les mêmes passions et déchirements intimes. Il arrive cependant que les chaînes des transmissions se brisent, et c'est cela que Claude aime observer. Ainsi la robe de baptême ou de mariée que l'on se passe de génération en génération représente-t-elle pour celui qui la donne un changement d'état qui est toujours une perte et ce qu'on croit être union est dominé par la séparation et le deuil. Au moment de leur rencontre, vingt-deux ans auparavant, Claude et Blanche ont eu une histoire d'amour qui a débuté et pris fin aussitôt, mais qui traîne depuis comme un mauvais roman. Claude, comme on l'aura compris, n'est pas le père du bébé. Pour autant, il n'a jamais quitté la vie de Blanche et semble être devenu, en quelque sorte, sa meilleure amie. Ainsi, Blanche a appris sa grossesse il y a trois jours, le père présumé l'ignore, mais Claude l'a su tout de suite. Claude est l'élément de roman Harlequin dans la vie de Blanche, la part de son enfance secrète et ce goût inavouable chez une universitaire qu'elle a gardé pour les romans à l'eau de rose depuis l'âge de onze ans.

La manière dont il la devine exaspère Blanche. Elle qui s'était toujours crue libre de ne pas avoir d'enfant, elle n'imaginait plus à quarante-quatre ans se retrouver enceinte. Elle ne veut pas se croire libre et finalement mettre un enfant au monde sur le tard pour recoller les morceaux de son existence. Pour cette raison et parce qu'elle doute de sa capacité à être mère, hier matin de bonne heure, après avoir parlé à Claude, qui se trouvait à ce moment-là encore dans sa chambre d'hôtel à Turin, et avant même d'appeler Mariette, elle s'est précipitée à l'hôpital pour y rencontrer un ami médecin qui lui a fourni des comprimés pour avorter. Elle ne l'a pas dit à Claude. En les lui remettant, Rodolphe lui a fait promettre d'attendre quelques jours avant de prendre sa décision et Blanche se sent furieuse qu'il lui ait fait la morale comme les autres. Elle n'est pas dupe d'elle-même. Certes, elle est libre peut-être, parce qu'elle peut se délivrer de son embryon, mais elle sait qu'il y a une illusion fondamentale à se croire affranchie du destin qu'on nous lègue. Elle serait une femme libre qui s'agite devant ses fourneaux, parce qu'elle aime mitonner la blanquette ? Elle a lu Bourdieu, n'ignore pas les théories les plus modernes de la psychologie et des sciences sociales, et comprend ce qu'est le déterminisme. Par exemple, elle sait que la blanquette de veau s'inscrit de manière ancestrale dans la mémoire olfactive et gustative de sa famille et que c'est pour ça qu'elle aime la préparer. Pas parce qu'elle est libre ou qu'elle serait faite pour ça. Même quand elles veulent s'en démarquer, les femmes restent enchaînées à la cuisine et la cuisine est le symbole de l'enchaînement des femmes. Ces transmissions domestiques n'ont rien d'exceptionnel et constituent un cercle sans fin, comme Blanche étudie dans les chroniques médiévales les cercles sans fin des causalités enchaînées. Si bien que, quand sa mère sentira la blanquette de veau depuis le couloir et dira avec enthousiasme en entrant dans l'appartement : *Ah, tu as fait de la blanquette, le plat préféré de ton père !*, elle saura à quel point elle n'est pas libre.

Par pur esprit de contradiction, Blanche a fait dorer les morceaux de veau dans le beurre fondu, parce que sa grand-mère et sa mère cuisinent à l'huile, et qu'elle préfère le beurre, comme son arrière-grand-mère bretonne qu'elle n'a pas connue, la mère de Gabriel. Mais la cocotte en fonte dans laquelle elle fait mijoter sa blanquette vient d'une lointaine cuisine picarde et Blanche ne s'en sépare jamais, parce qu'elle est maculée de graisse et de sucs de viande, qu'elle fait partie de la recette et lui donne son goût si

particulier. Blanche est une femme comme les autres, attachée à son héritage comme au vieux torchon avec lequel elle s'essuie à présent les mains, passé autrefois entre celles de Georgette et plié à sa philosophie :

— Regarde donc, Colette, et va me chercher mes ciseaux à couture. Je vais te montrer comment retourner un drap.

Imaginez la vieille saisir la pièce de linge, la plier en deux pour ramener les bords ensemble et la fendre sur toute la longueur.

— Maintenant, tu recouds les bords vers l'intérieur. Les draps, c'est sournois, c'est comme les hommes, ça s'use plus vite au milieu que sur les côtés.

Colette n'avait jamais bien compris ce que Georgette voulait dire, mais les draps, après trente ans de service, une fois retournés et usés aux deux extrémités, étaient détaillés en torchons avec un ourlet bien solide et ils achevaient leur vie libre en chiffons.

Voilà sa liberté ! Blanche ne sait pas si elle doit avorter, mais elle a la certitude, en revanche, qu'il est temps pour elle de mettre un point final à l'histoire des femmes de sa famille. Les victimes ne méritent plus sa compassion et lui paraissent aujourd'hui moins respectables que les bourreaux, parce qu'elles fondent leur identité sur un bloc immuable de souffrance qui leur donne tous les droits. Même Colette ne suscite plus chez elle la pitié traînante qu'elle lui a accordée toute son enfance. La pellicule qui recouvrait son épiderme s'est détachée, laissant voir au-dessous la peau luisante de la première ancêtre. Blanche le sait, les hyènes ont toujours écrasé les autres pour toucher au ciel, ce petit bout de bleu vers lequel elles ont tendu de génération en génération. Par esprit de vengeance, elles rêvent de voir leur héritière s'élever et grandir après elles. L'être humain est ainsi conçu, les faibles doivent périr pour que demeure la race et le bourreau vaut toujours mieux que le martyr. Si elle la met au monde, sa toute petite sera condamnée à faire de même : écraser les autres et faire d'eux son marchepied, comme ses aïeules, ou devenir une victime, à l'image de Colette. Et ce que Blanche sait avec certitude aujourd'hui, c'est qu'elle est prête à tout pour lui épargner une telle destinée.

Debout dans sa cuisine, l'ultime hyène ouvre une bouteille de pinot pour lier la sauce de la blanquette. Eugène n'est toujours pas venu lui rendre visite, mais elle se demande si le fait d'avoir débouché le vin n'est pas déjà le signe que sa décision est prise. Dans sa famille, la haine des hommes a partie liée avec l'alcool. Certaines hyènes y ont noyé leur chagrin, imitant en cela leurs soûlards de maris, les autres ont préféré se livrer à une guerre en règle contre l'alcoolisme, mais ce qui est sûr, c'est que toutes ont mêlé les hommes et leur pouvoir à l'ivrognerie et à la violence. De sorte que, question vin blanc, c'était selon les recettes : soit on n'en mettait pas du tout, soit on allait jusqu'au demi-litre. La très vieille, par exemple, utilisait un chardonnay, mais Lucien ne faisait aucune différence, puisqu'il se saoulait avant au café. Un soir qu'il était rentré plus ivre que d'habitude, après avoir perdu sa paie à la belote, il avait retourné le poêle en fonte, parce qu'il avait trouvé un cheveu dans sa soupe, et il l'avait laissé crevé là, les quatre pieds en l'air, pareil à un animal touché à mort. Georgette, elle, avait supprimé le vin par mesure d'économie, puis Colette l'avait banni comme elle avait interdit chez elle tout spiritueux, parce que Eugène aussi était alcoolique.

En se demandant si elle n'aurait pas dû prévoir une deuxième bouteille de pinot et toujours avec l'espoir d'entrer en communion avec son père, Blanche sort de son sac à main les blisters de plastique contenant les médicaments. Au-dessus de sa tête, dans un sous-verre, est accrochée une photographie sépia qui représente la clôture déglinguée devant la maison qu'habitait autrefois son arrière-grand-mère Louise-Huguette. Elle a baptisé le cliché : « l'ancre des hyènes ». Le seul qu'elle ait conservé parmi les papiers de famille. Les yeux fixés sur la photographie, il lui semble

percevoir un sifflement étrange. Enfant, dans cette maison, ont résonné à ses oreilles des mots d'adultes qu'elle n'aurait pas dû entendre. Elle hésite, puis finalement se sert un verre de vin et y plonge les lèvres en faisant tourner entre ses doigts les comprimés dans leurs emballages sous le regard de la photographie. Elle les nargue. Eux, tous ceux que cette baraque a renfermés un jour dans ses entrailles de pierre : le très vieux, la très vieille, Georgette et ses trois filles qui y venaient en vacances. Elle repose les comprimés. C'est Mariette qui lui a suggéré de démarrer la cérémonie en se concentrant de toutes ses forces sur cette photo.

— Que tu le veuilles ou non, ton destin est lié à cette maison, tu ne peux plus le nier. Ton père le sait, sa voix saura s'y faufiler et recouvrir celle des autres comme avant. Écoute seulement, je suis sûre qu'il a des choses à te dire. Les morts, tu sais, n'habitent pas si loin qu'on croit...

Les dimanches dans l'ancre, il y avait eu heureusement tellement de chants d'oiseaux pour estomper les mots. Pépiements, roucoulements, Eugène aussi a profité des bruits dans les arbres pour brouiller la voix d'ogre des femmes. En entendant une deuxième fois le sifflement, c'est comme si son père descendait enfin de la photographie et lui prenait la main. Elle sent qu'elle est injuste de lui reprocher de ne pas l'avoir protégée. Il ne pouvait pas savoir que sa fille, elle, entendait tout.

*

En réalité, Blanche devine depuis le début ce qu'Eugène lui dirait. Évidemment qu'il voudrait la voir devenir mère. N'ayant jamais rencontré ce désir auparavant, elle n'avait pas imaginé non plus qu'elle ressentirait un jour un amour aussi brutal que celui qu'elle a éprouvé en apprenant qu'elle était enceinte. Sous son nombril, depuis un peu plus de quatre semaines, sa fille est en train de grandir et elle se surprend à y penser avec tendresse. Parce que, comme les autres, Blanche sait qu'elle a un ventre à fabriquer des filles.

À la suite de son père, elle a l'impression de revoir ses ancêtres, comme si elles s'extrayaient du mur les unes derrière les autres pour défiler sous ses yeux. Elle songe aux images qui ont traversé les siècles depuis Aristote, ces représentations naïves de poupées minuscules en costume à l'intérieur du sein maternel, déjà toutes vêtues, comme les savants les imaginait alors, elle

songe au moment où, armés des premiers microscopes, les scientifiques ont cru discerner de petits homoncles nus mais déjà formés, elle songe aux étapes successives au cours desquelles les biologistes ont fini par isoler et diviser la cellule et par mettre en lumière la cohorte de ses gènes, elle songe aux héritages invisibles qui ne laissent aucune trace dans les souvenirs, ces legs que l'on transmet sans le vouloir, dons vénéneux qui coulent avec le sang, et elle imagine la toute petite s'enrouler dans son ventre telle une guirlande, la spirale de ses gènes, ses facettes connues et celles inaccessibles, avec l'espoir qu'elle deviendrait plus que les deux séquences additionnées des chromosomes de sa mère et de son père.

Pourquoi est-elle si sûre d'être condamnée au destin d'une Georgette ? Et pourquoi ne pourrait-elle pas connaître le même amour qui a uni ses parents autrefois ? Quand Colette servait le soir la louche de soupe dans l'assiette d'Eugène, elle ne manquait jamais de préciser :

— J'y ai mis un philtre pour que tu m'aimes toujours.

Quand elle omettait de le dire, Eugène la rappelait à l'ordre :

— Et mon philtre ? Tu n'as quand même pas oublié mon philtre ?

Colette et Eugène ont été heureux. Pendant trente ans, ils se sont endormis en se disant les mêmes mots, ont ri aux mêmes plaisanteries comme des jeunes mariés, se sont raconté les mêmes histoires. Blanche les connaît par cœur, parce qu'elle a fouillé dans les placards et lu leurs lettres (puisque l'on sait que les enfants fouinent toujours dans les placards, on devrait les vider et tout brûler de ce qui s'y trouve, mais on ne le fait jamais). Ainsi a-t-elle appris que sa mère est née dans la banlieue parisienne et a vécu dans une maison bâtie entièrement des mains de son père, Gabriel, une maison parfaite, construite pour sa femme et ses trois filles mais dont Georgette s'est toujours plainte. Dans le jardin, on tirait l'eau à la pompe, c'est là que Blanche allait la prendre pour en arroser les légumes avec son grand-père, et avant ça, sa mère, pour remplir les seaux pour la toilette. En qualité d'aînée, Colette avait la charge de ses sœurs. C'est à elle qu'il revenait de s'en occuper avant l'école, de trier le linge et de faire la lessive. Leur père passait son temps à l'usine et Georgette, sujette aux maux de tête, devait s'allonger souvent et souffrait atrocement des cris de ses filles. Pendant les vacances scolaires, elle était enfin tranquille : les gamines étaient envoyées à la campagne chez Louise-Huguette et Lucien.

Là-bas, Colette et ses sœurs retrouvaient Marcelle, la dernière fille de Louise-Huguette, venue au monde six mois avant Colette. Élevées comme des cousines, elles étaient en réalité nièces et tante. Parce qu'elles étaient nées dans une simultanéité douteuse, Colette et Marcelle avaient grandi dans la rivalité et cette rivalité avait bien failli coûter à Colette son mariage.

L'année où Gabriel avait acheté à crédit l'un des premiers téléviseurs noir et blanc, les trois sœurs avaient ainsi raconté à Marcelle une revue de haute couture qu'elles avaient vue aux actualités. Marcelle s'était sentie jalouse, et surtout de Colette. Elle ne voyait pas ce qu'il y avait d'extraordinaire à regarder des filles marcher sur une estrade dans une boîte en bois. Pour lui montrer qu'elle aussi pouvait faire un défilé de mode, elle avait proposé d'en organiser un, tout de suite, ici même, *dans l'antre des hyènes*.

Les quatre fillettes avaient donc sorti des placards les robes, les vieux rideaux, le couvre-lit, tout ce qui pouvait servir de traîne et de robe de gala, Marcelle avait imaginé deux rangées de spectateurs logés de chaque côté du mur dans le couloir, entassés, les cous tordus pour mieux voir, les regards aux pieds des mannequins, et avant de parader sur ce podium fictif, elle avait crié à Colette :

— Tu t'imagines un peu, Coco, d'un coup de talon, on leur crève les yeux !

Mais c'est à Colette que Marcelle aurait bien crevé les yeux, parce que leur complicité était feinte et que la haine de Marcelle à l'égard de Colette n'avait jamais cessé de s'attiser au fil des ans. La campagne offrait aux citadines mille fois plus de détours et de libertés que la ville, mais dans la maison, elles dormaient tassées à quatre dans la même chambre, une proximité qui avait créé entre elles une intimité perverse faite de haine rentrée et de sourires de miel, de complicité et de jalousie. La nuit, elles s'arrachaient des mains les livres qu'elles dévoraient les unes à la suite des autres. C'était à celle qui finirait le plus vite. Il ne fallait pas faire de bruit, parce qu'il leur était interdit de lire au lit. Le très vieux jurait qu'il n'avait rien contre les livres, mais l'électricité n'était pas gratuite et la lecture restait à ses yeux une occupation de riches qui ne servait à rien d'autre qu'à leur planter des idées de folie dans la tête et à les dévergondner. Les filles devaient donc rester silencieuses, car Lucien avait l'ouïe acérée. Un sixième sens ou une troisième oreille entendait chez lui le bruit des pages tournées. Il se faisait discret pour les surprendre, sortait de sa chambre, montait les

marches jusqu'à la soupente et surgissait d'un coup avec fracas pour terroriser les gamines. Il rugissait et éteignait la lumière. Les mêmes attendaient ensuite d'entendre le sommeil du très vieux ébranler le plancher pour ressortir les livres. Elles aussi connaissaient les bruits. Ronflements ou petits couinements de ressort : elles pouvaient lire paisiblement. Seulement, une fois prises par l'aventure, elles oubliaient d'écouter et le très vieux bondissait de nouveau dans la mansarde sans prévenir. Il arrachait les livres des mains des gamines et hurlait. *Saloperies de cochonneries de bouquins !* Parfois, il coupait directement le disjoncteur au compteur d'électricité et retournait à tâtons s'étaler dans son lit. C'était le moment où Colette restait allongée, bras le long du corps, comme une pauvre plante écrasée sous la botte d'un géant. Elle ne bougeait plus, cessait de respirer, en comédienne prête à mourir comme la victime d'un drame injuste. Ses poumons cessaient leur travail quelques dizaines de secondes, puis recommençaient, le plus faiblement possible, et enfin elle se mettait à pleurer des sanglots muets. *La vie, le monde, la vie était trop injuste, terrible, trop injuste vraiment !* Tout ça parce que le très vieux était radin et ne voulait pas payer la note de l'ampoule qui éclairait la page, l'aventure. Vieux crétin ignare qui n'avait jamais lu une seule ligne ! *Trop injuste !* C'était tellement bon d'être une victime sans défense.

Cette guerre d'usure : lectures clandestines, coupures d'électricité et confiscation de livres, avait duré toute l'enfance et l'adolescence de Colette. De même que la haine de Marcelle, qui ne s'était pas éteinte en dépit des années.

Blanche se love dans son canapé comme une femme qui attend, avec l'impression qu'elle n'en bougera plus jamais, comme s'il était plus difficile dans sa famille que dans une autre d'échapper au destin. Sa mère s'en est sortie pourtant. À sa manière.

Elle-même se rappelle qu'autrefois, alors que, jusqu'aux fleurs des papiers peints, rien ne bougeait jamais dans la maison de son grand-père Gabriel, pour une raison demeurée obscure, un canapé de style Louis-Philippe en bois de rose et tapissé de soie avait un jour fait son apparition chez la vieille. Chez sa grand-mère les objets étant priés de durer et de remplir longtemps leur office, ce meuble aussitôt acheté, on l'avait dissimulé sous une couverture. C'est à peine si l'on osait s'asseoir dessus. Ce canapé avait offert à Blanche ses premiers rêves de transgression. Alors qu'elle n'avait pas le droit de jouer dans la maison, sauf dans la buanderie quand il pleuvait trop, un jour qu'il ne pleuvait même pas, il s'était passé un événement extraordinaire. Georgette lui avait proposé de faire la sieste sur le canapé tout neuf, pendant que les deux vieux se reposeraient dans leur chambre. La vieille avait l'habitude de s'endormir une heure après le repas, mais elle interdisait à Gabriel de la rejoindre dans leur lit et le vieux devait se contenter d'un fauteuil en rotin dans le salon. Cette fois unique dans les souvenirs de Blanche, Georgette s'était montrée si prévenante que la petite fille s'était demandé si le canapé n'avait pas quelque vertu magique. Sa grand-mère avait poussé la délicatesse jusqu'à lui donner à boire de la tisane avant de lui apporter un oreiller. Blanche avait cédé au charme et s'était endormie. Dans son rêve d'alors, elle s'était trouvée tellement bien que l'envie d'uriner ne l'avait pas réveillée. Elle n'avait pas essayé de se retenir. Elle évoluait dans un paysage où tout semblait permis, l'herbe était

verte et douce sous la peau, pas un caillou, pas une racine, pas un insecte pour l’effrayer. Elle avançait entre des roseaux qui semblaient s’ouvrir sur son passage. Un cours d’eau coulait à ses pieds, mais elle ne savait pas, d’elle ou de la rivière, qui suivait l’autre dans sa promenade. À un moment donné, il lui avait semblé que c’était plutôt la rivière qui la pourchassait, les images s’étaient assombries et elle avait alors accéléré le pas. Elle avait pris franchement peur, quand l’eau s’était mise à lui parler : *Blanche, approche, petite Blanche, approche et n’aie pas peur. Place tes mains en coupe et puise en moi, vas-y, sois sans crainte...* Alors Blanche avait fait deux pas en avant. *Voilà, Blanche, c’est ça, viens que je t’apprenne à tenir un homme à ton tour et à savoir le choisir...* Après, elle s’était accroupie et avait roulé sa culotte autour des chevilles, puis elle avait regardé entre ses deux jambes le filet jaune en train de s’écouler dans l’herbe en un petit marécage. La voix s’était tue et elle-même avait fait *chut* avec le doigt devant la bouche. La terre était fraîche et l’urine chaude fumait. Des frissons l’avaient secouée, comme si elle avait un peu de fièvre, mais la vapeur qui s’échappait des brins d’herbe lui avait donné envie de rire, elle avait ri et pissé, et l’un et l’autre lui avaient apporté un soulagement si profond que, dans son rêve, elle aurait pu se coucher au milieu de l’humus, mais elle s’était souvenue qu’elle était déjà en train de dormir et elle avait ouvert les yeux de honte. Elle avait d’abord senti l’humidité et immédiatement après la peur d’être punie. Or, par un miracle étonnant, la soie du canapé Louis-Philippe n’avait pas une tache et sa grand-mère n’avait rien su.

À moins, se demandait Blanche maintenant, que ce ne soit Georgette elle-même qui l’ait envoyée en rêve parler à la rivière ? Et que cette sieste improvisée ait surtout visé à la faire rentrer dans le rang, mieux que n’avait fait Colette jusque-là ?

*

Il est midi pile au moment où la mère de Blanche sonne à la porte. Cette hyène que les autres ont toujours crue faible et à qui il aurait peut-être fallu demander conseil, parce que c’était elle qui avait finalement réussi à s’imposer face à Marcelle.

La naissance de sa fille reste le jour le plus heureux de sa vie. Ce n’est pas Blanche qui le dit, c’est Colette elle-même. Cinquante-trois ans plus tôt,

quand elle avait rencontré le bientôt père de Blanche, la bientôt mère de Blanche se trouvait sur le territoire de Marcelle. Or l'hyène dominante considérait qu'Eugène aurait dû lui revenir. Ce 14 juillet, au bord de la piste, sous les regards des spectatrices exaltées, parmi lesquelles les deux jeunes filles, Eugène avait garé l'auto-tamponneuse et fait signe à Colette de venir prendre place près de lui. C'était un garçon timide mais il s'était fait violence. Leur histoire d'amour avait ainsi commencé sous les yeux du village, et Marcelle s'était sentie profondément humiliée. Le lendemain, Louise-Huguette, qui avait tout de suite compris que sa petite-fille venait de s'enticher d'une mauviette, avait mis en garde Colette.

— Il en a-ti dans le pantalon ? lui avait-elle demandé sans façon. Réponds-moi donc un peu, Coco. T'es au moins allée lui tâter ce qu'il a entre les jambes ? Faut en choisir un qui ait des couilles bien accrochées. Ils en ont toujours trop peu de toute façon, tu te rendras compte.

Colette avait rougi.

— Tu crois p't-être que c'est avec des yeux amoureux comme ton Eugène qu'on fait un homme ? C'qui compte, Coco, c'est qu'il paye le ragoût le dimanche et qu'il soit travailleur. Qu'est-ce qu'elle t'a appris, t'mère ? Quand ils sont trop amoureux, ils pensent qu'au lit, comme si on avait tout le temps pour ça, nous autres ! On voit qu'c'est pas eux qui font les lessives, pis qui torchent les mêmes !...

Eugène habitait le village. Louise-Huguette l'avait vu naître entre un caillou et un champ. Un vaurien, mais pas bien méchant. Son père était un alcoolique qui se saoulait au café avec Lucien, sa mère une bonne femme sans histoire. Trois jours après les auto-tamponneuses, il était passé chercher Colette.

— S'il vous plaît, la mère Valère, Colette est là ? J'voudrais bien lui proposer de venir avec moi au cinéma.

— Au cinéma ? Et pour quoi faire, mon p'tit salopard ? Tu crois que je ne te vois pas venir ?

— Vous inquiétez pas, mère Valère, on s'ra pas seuls. Il y aura les copains.

— De mieux en mieux ! beugla Louise-Huguette. Vous voulez pas vous y mettre à plusieurs des fois ? Colette ne bouge pas d'là !

Derrière la très vieille, Colette était en larmes. Les pleurs ravageaient ses joues et creusaient dans son front des sillons précoces, mais Eugène avait vite fait le tour par le jardin et tapé au carreau :

— Colette, viens donc, viens par là. On va se promener dans les champs.

Louise-Huguette aurait sûrement trouvé ça bien pire que le cinéma, mais elle avait refusé de croire Eugène assez audacieux. Dans le village, on disait que sa défiance à l'égard de l'amoureux de sa petite-fille était plutôt celle qu'elle vouait au père. On racontait qu'Henri l'avait éconduite autrefois et lui avait préféré Simone, de dix ans sa cadette. C'était un imbécile, parce que la Simone lui faisait maintenant les cornes. Louise-Huguette se méfiait des hommes, elle ne les trouvait jamais bien dégourdis, mais pour cette fois, elle avait laissé faire en pensant que Colette se laisserait vite. Mais l'amourette avait duré. Colette avait les joues roses en rentrant des champs. Bien vite, elle avait acheté en douce son premier soutien-gorge et son premier bâton de rouge. Elle ne s'était jamais sentie aussi libre. Tout ça, Blanche l'avait lu dans les lettres qu'elle écrivait à Eugène, avec toutes sortes d'anecdotes piquantes pour l'amuser, par exemple, que Louise-Huguette n'avait elle-même possédé qu'un seul soutien-gorge de toute sa vie. Le père de Blanche ne sachant pas écrire, il dictait à d'autres ses réponses et il était bien obligé de leur donner à lire les lettres parfumées de Colette. Et l'unique soutien-gorge de Louise-Huguette, c'était vrai. Blanche le sait. Marcelle aussi le raconte dans ses lettres à Eugène. Comme elle lui raconte, pour se moquer de Colette, que sa fiancée croit être discrète, alors que Louise-Huguette fouille ses affaires avec la complicité de sa fille cadette. C'est pour cette raison qu'elle n'a pas grondé Colette un jour de lessive où elle a attrapé le soutien-gorge de satin rose, devenu depuis longtemps chiffon grisâtre, l'a fait tremper avec de l'eau de Javel et l'a plongé dans le baquet, où il est devenu d'un blanc terne. Louise-Huguette a fait celle qui n'avait rien remarqué. Elle préférait penser que Marcelle réussirait à séparer les amoureux et qu'on n'aurait pas à s'embarrasser d'un gringalet comme Eugène, mais elle avait échoué et le jour où Colette avait officiellement annoncé ses fiançailles avec le fils d'Henri, la haine de Marcelle avait littéralement débordé. Elle avait séduit Eugène bien avant sa nièce et ne voyait pas comment il pouvait lui préférer cette oie. En vraie hyène, elle s'était emparée de son butin avant le mariage. Elle n'avait eu qu'à venir tortiller son derrière et lui montrer sa petite tache café au lait. *Tiens donc, mon joli, je vais te faire voir qui domine, ce n'est pas ta petite*

timorée qui saura rouler son cul comme moi !... Et Colette oubliait que sa tante habitait le village comme Eugène, alors qu'elle était loin pendant des mois. Marcelle avait tourné autour du jeune homme, était allée taper aux carreaux de Simone, la mère du garçon qui n'aimait pas plus Colette que Louise-Huguette n'aimait Eugène. Elle l'avait laissée entrer et mener sa bataille auprès de son fils. À vrai dire, elle aurait même prêté son lit, s'il avait fallu. Les deux familles étaient complices, et Marcelle avait cueilli ce grand timide aussi facilement qu'un fruit mûr. Tout ça, Blanche l'avait lu dans les lettres, mais Colette, elle, n'avait jamais appris le viol d'Eugène. Elle en avait pourtant retiré tout le bénéfice, puisqu'il avait passé sa vie à expier sa faute et lui avait été tellement fidèle après ça qu'il se serait ébouillanté vivant si elle le lui avait demandé.

Après le rapt d'Eugène, Georgette et Louise-Huguette avaient dû se résoudre à l'union des parents de Blanche. Dorénavant, Marcelle s'en moquait, elle avait pris ce qui lui revenait, mais la vieille et la très vieille avaient palabré longtemps avant d'accepter l'idée. Lucien et Gabriel avaient été exclus de ces discussions de femmes, les principaux intéressés aussi. Ainsi, Colette et Eugène avaient pu se marier en croyant avoir leur avenir en main et sans savoir qu'Eugène avait été soupesé et évalué, ni combien de fois la très vieille et la vieille l'avaient fait défiler en imagination, nu, les génitoires bien exposés, les bourses soulevées légèrement du bout d'une baguette, avec dégoût.

— Et son bidule, tu crois vraiment qu'il saura en faire quelque chose ?

La très vieille montrait la petite loque de chair rabougrie entre les cuisses du jeune homme.

— Bah, on verra bien. Elle insiste tellement !

— Mais Georgette, et s'il est pas capable de lui faire une tchote ?

— Au moins, il devrait pas l'emmerder trop souvent, vu qu'il n'en a presque rien...

— C'est vrai, t'as raison. Ça compte aussi. J'y avais pas pensé. Elle sera au moins chanceuse s'il lui fout la paix.

— Retrouse un peu ses babines pour voir.

La très vieille, montée sur un petit escabeau, avait écarté les lèvres et fourré deux doigts dans la bouche.

— Attention qu’i t’morde pas !

— T’inquiète pas, j’en ai maté des plus costauds !

Ça ne risquait pas. Eugène avait l’air amorphe, les yeux doux comme un faon. Le charme agissait toujours. Il ne voyait devant lui que la tendre Colette, et non la vieille Georgette et la très vieille Louise-Huguette.

— Bon, ça me dit trop rien, mais vu qu’il n’y a pas d’autre candidat.

Elle était redescendue à côté de sa fille. Eugène dormait toujours sur l’estrade. Ça y était. Les hyènes s’étaient résignées à l’admettre dans la famille. Elles n’avaient pas fait une affaire, mais c’était au moins une chose réglée.

Colette et Eugène s’étaient mariés en 1970, mais l’enfant n’arrivait pas. Eugène n’était ni un baiseur, ni un bâtisseur. La vieille et la très vieille n’en revenaient pas. Elles connaissaient leur sang, si ça ne marchait pas, c’était forcément de la faute d’Eugène :

— T’es sûre, au moins, qu’vous vous y prenez correctement ? avait demandé Louise-Huguette à Colette. C’est pas par la tête que ça s’fait, ces choses-là ! C’est quand même pas bien sorcier de faire un enfant ! C’est plutôt de ne pas en faire qu’est difficile !

III

Colette a cru décider librement mais elle aussi a été le jouet des autres et c'est à cette reproduction-là que Blanche veut échapper. Aujourd'hui, le temps et les peines ont fait de sa mère une grosse femme dépourvue d'humour, qui porte, non sans élégance, des tuniques amples et des colliers de perles. Elle continue à se cacher dans les coins et à jouer la victime, et manipule son monde comme autrefois où, dès qu'elle trouvait une occasion de pleurnicher, elle poussait les sanglots au-delà du raisonnable. Est-ce qu'elle va encore pleurer si sa fille lui dit aujourd'hui qu'elle est enceinte mais songe à avorter ? se demande Blanche en lui ouvrant la porte. Mais là où elle s'attend à trouver la figure familière de martyr, elle fait face à une femme pleine d'assurance, comme neuve.

— Tiens, tu as fait de la blanquette ? Le plat préféré de ton père ! Ce n'est pourtant pas la saison... Avec la chaleur qu'il fait !...

Dans leur empressement de la veille, Colette implorant Blanche, Blanche rendue inquiète par la voix de sa mère, elles se sont méprises toutes les deux. Un instant suffit à Blanche pour le comprendre. À voir sa mère si digne, c'est que Georgette n'a révélé aucun secret et que Colette ne sait toujours rien. Elle a sûrement quelque chose à dire à Blanche, mais sûrement pas ce que Blanche redoutait. À peine arrivée, Colette se débarrasse de son sac d'un geste et réclame à sa fille un verre d'eau en s'effondrant dans un fauteuil.

— Ça va, maman ?... Tu n'as pas mis trop longtemps pour venir ?

— Non, j'ai pris un taxi, comme je t'ai dit dans mon message... Je pensais que tu décrocherais... J'ai tellement mal à la tête... Ma chérie...

Comme je te disais hier, il fallait que je te parle...

— C'était si urgent que ça ?

Blanche s'empresse de remplir deux verres. Elle regarde, médusée, sa mère dénouer son foulard en lui disant qu'elle aime les taxis, elle qui a toujours prétendu avoir connu les trains de troisième classe, parce que c'est tout ce que son père et elle pouvaient se payer pour voyager. Elle reste silencieuse en attendant que Colette parle et elle n'a pas longtemps à patienter. Colette a rajeuni. Elle n'a plus l'air du tout d'avoir soixante-dix ans. Ces jours-ci, ses genoux ne lui font plus mal et elle se réveille tôt, avec beaucoup d'appétit, lui explique-t-elle.

— Au fait, Blanche, tu as vu un peu le carnage qu'ils ont fait dans ta rue ?

Quand elle était rentrée la veille de ses courses, Blanche avait en effet remarqué les employés municipaux à l'œuvre. Sous prétexte de tailler les énormes tilleuls, ils avaient coupé les branches si ras qu'on se demandait comment elles allaient repousser.

— Ils ont complètement ratiboisé *tes* tilleuls ! Ce n'était pas le moment de faire ça !

— C'est à cause de la canicule de cet été, maman. Ils ont souffert et la municipalité a maintenant peur qu'ils tombent.

— Bah, un arbre, ça ne tombe pas comme ça ! En tout cas, ton père aurait été complètement malade de voir ça !

Colette ne parle pas souvent d'Eugène mais sa voix change chaque fois qu'elle prononce son prénom. Cette seule évocation suffit à Blanche pour savoir que sa mère et elle continuent à s'en remettre à lui, bien qu'il soit mort, et que son souvenir verse toujours sur elles deux un baume qui les rassure. Comme cet été que le grand-père de Blanche était sorti de l'hôpital très affaibli et qu'il était resté couché dans son lit pendant des jours. Eugène avait eu un geste que personne n'aurait pu imaginer de la part de cet amoureux des arbres. Il avait coupé une énorme branche du cerisier du jardin, une branche chargée de cerises noires, et l'avait fait passer par la fenêtre jusque dans la chambre de Gabriel pour que celui-ci puisse se croire dans son arbre. Par la suite, il s'était senti honteux, parce que le cerisier avait failli y passer, mais le sourire de Gabriel émergeant des feuilles avait pleinement justifié qu'Eugène ait un peu perdu la tête.

OceanofPDF.com

Colette boit son verre d'eau, puis très vite, elle lâche le morceau. Il y a trois jours, elle et ses deux sœurs sont devenues riches. Ces trois filles issues d'un milieu populaire sont aujourd'hui trois femmes riches qui n'en ont pas l'habitude et qui ne s'attendaient pas à ça. Si Georgette n'a laissé aucun écrit, ni journal, ni confessions, elle leur a légué de l'argent. Et beaucoup plus que Colette, Michèle ou Sabine n'en ont jamais possédé. Tant que Gabriel était en vie, Georgette et lui ont vécu chichement. Leur mère était encore plus radine après la mort de Gabriel. La maison, délabrée, était envahie d'objets et de détritiques et, à l'exception de ses filles, elle n'autorisait personne à y entrer. Colette racontait souvent à Blanche le fatras qu'elle y trouvait lors de ses visites. Surtout les derniers mois où la maladie de Georgette s'était aggravée, les voisins la voyaient errer comme une clocharde au milieu du tas d'ordures qu'était devenu son jardin. Personne n'approchait de la grille de la maison. À cause de tous les asiles où avaient fini la plupart des membres de la famille, Colette, Michèle et Sabine n'avaient jamais consenti à la placer. Après tout, Georgette se nourrissait et se déplaçait toute seule. Elle ne se lavait jamais, ne faisait aucun ménage, mais elle entendait et voyait encore assez pour utiliser le téléphone et insulter ses filles ou les appeler à des heures improbables pour médire de son voisinage. Néanmoins les trois sœurs avaient fait des tentatives. Des aides-ménagères avaient été embauchées, des repas livrés, mais on jetait vite l'éponge avec Georgette, qui liquidait tout le monde et clamait qu'elle pouvait se débrouiller toute seule.

Colette parle sans s'arrêter. Elle reedit d'abord à Blanche les mêmes choses répétées mille fois, la saleté, la maladie de Georgette, l'odeur, puis elle baisse la voix :

— Là-haut, dans les chambres... Je ne sais pas si tu te souviens... C'est vrai que toi, tu n'y allais plus... depuis combien de temps ? Au moins vingt ans. Tu me diras que ça ne t'intéresse pas de savoir, mais Blanche... Si seulement tu avais vu ! On ne montait presque plus. Elle ne voulait pas. Sabine parfois forçait le passage, tu la connais, mais, bon, en même temps, elle venait pas souvent, j'habitais pas loin, alors évidemment c'est moi qui y allais le plus. Tu me disais que je n'étais pas obligée, mais je me sentais forcée. J'y allais tous les dimanches, et parfois presque tous les jours, tu sais ? Ça dépendait. Je ne voulais pas lui donner de mauvaises habitudes, mais je m'ennuyais aussi, toute seule à la maison... Depuis au moins deux ans, j'y allais, mais je ne grimpais jamais là-haut. Oh, deux ou trois fois par an peut-être. C'était un tel fouillis là-dedans ! On ne trouvait rien ! Même sur son lit, y'avait des piles de linge, avec juste sa place dégagée sur le côté... On ne pouvait pas imaginer, mais dans tout ce désordre, je ne sais même pas si elle se souvenait encore elle-même... y'avait, tu ne vas pas me croire... y'avait des collections d'objets, certains précieux, d'autres beaucoup moins, mais avec un peu de valeur quand même... Je ne sais pas où elle a acheté tout ça. Enfin, ce sont les experts qui ont dit ça, parce qu'il a fallu faire venir des experts, des spécialistes, des gens pour évaluer tout ça. Ça nous a pris deux mois. Je t'ai rien dit tant que j'étais pas sûre, et puis, je ne comprenais pas vraiment, mais jeudi, tu sais que jeudi, on était chez le notaire, avec Michèle et Sabine ? Et il nous a annoncé qu'entre l'argent liquide, les placements et le prix de la maison elle-même... nous voilà riches !

La sidération de Colette venait de ce qu'elle n'avait jamais soupçonné sa mère d'avoir eu de l'argent. Personne ne pouvait imaginer d'où cette fortune pouvait provenir. Georgette touchait la pension de réversion de Gabriel, les papiers étaient en règle et elle ne dépensait rien. Elle passait des jours sans ouvrir un robinet d'eau, à peine pour boire, et encore. Colette lui apportait de la soupe tous les dimanches, les trois sœurs payaient la livraison d'un repas par jour, que Georgette souvent laissait moisir. En attendant, l'argent s'accumulait sur les comptes sans jamais en sortir, or, depuis longtemps elle avait placé des sommes considérables à des taux si avantageux que les intérêts s'étaient ajoutés et son patrimoine avait enflé. Blanche écoutait sa mère, aussi innocente qu'un enfant. Elle savait tout. Combien de fois Georgette l'avait traînée dans l'antre inhabité depuis des années à la recherche du trésor de Louise-Huguette ? Les mercredis et

pendant les vacances, Georgette embarquait Blanche, jetait le pique-nique dans la voiture et prétendait partir en promenade. Gabriel était obligé de suivre. On arrivait tôt. On aurait pu déjeuner avant de partir, mais sa grand-mère préférait préparer ses sandwiches au jambon caoutchouteux, les briquettes de jus d'orange et les roulés à la fraise. Blanche s'adossait au mur dans la cour, les fesses par terre. Personne n'osait lui dire de ne pas salir sa robe. Dans la maison, ça sentait le moisi, même l'été. La vieille et Gabriel restaient debout. Elle, comme un arbre, elle ne bougeait pas, rien que les mandibules qui s'activaient. Lui, il ne tenait pas en place, il faisait les cent pas dans la petite cour fermée sur tous les côtés. Une fois la porte de bois close, c'était une vraie prison, même pas une cage, parce qu'à part le ciel, il n'y avait rien à voir nulle part. On mangeait, puis on se secouait pour faire tomber les miettes. On gardait quelques oranges et les biscuits fourrés pour le goûter. Ce serait la récompense plus tard, quand on aurait bien travaillé.

Gabriel ouvrait la maison. Pauvre vieux ! L'évasion, pour lui ç'aurait été de reprendre la voiture et de rouler n'importe où. Au lieu de quoi, il faisait grincer la porte vermoulue. Blanche se demandait ce qu'ils avaient à s'obstiner à revenir dans ce terrier puant et miteux, refilé de génération en génération.

— C'est qui qu'habite là maintenant, pépé ?

Petite gourde ! Elle voyait bien qu'il n'y avait plus personne.

— Quand j'avais ton âge, c'était chez moi, tranchait Georgette.

Très vite elle envoyait Blanche prendre un bouquin.

— Ta mère aussi est souvent venue ici. Elle dormait avec ma sœur.

— Ta sœur, mémé ? Et ton frère ? Il est où, ton frère, mémé ?

La main de la vieille se levait et venait s'écraser contre le mur.

— V'là que j'me cogne, moi ! Bon, faut s'y mettre, suffit de dire des bêtises, Blanche, on a du travail. Tu veux pas te mettre dans un coin ! Tu nous encombres le passage !

Il ne fallait pas parler du frère. Il fallait prendre un livre et s'asseoir dans un renforcement. À part elle, le seul qui lisait dans la famille, c'était Gabriel. Le journal et des livres avec des pistolets et des femmes nues sur les couvertures qu'elle n'avait pas le droit de toucher. Blanche leur préférait

de toute manière les livres qu'elle trouvait dans l'antre. Elle montait dans la mansarde, impatiente d'y retrouver les histoires d'amour, les femmes qui attendaient des maris et dont les jupes ne cessaient de remonter dès qu'un homme entrait en scène. Elle lisait très lentement les passages de baisers qui étaient ceux qu'elle préférait. Les hommes y étaient appelés amants, ils avaient des mains larges et fortes, tenaient la nuque de l'héroïne dans l'une, pendant que l'autre dérangeait son chemisier et que leur bouche se plaquait sur ses lèvres. Blanche fermait les yeux pour imaginer la poigne masculine lui enserrer le cou en lui faisant pencher la tête. Elle remuait doucement les lèvres dans le vide mais elle avait toujours peur que quelqu'un surgisse à l'improviste. Elle n'entendait plus la vieille déplacer les meubles, pousser le lit contre le mur et explorer sous le linoléum. À cet endroit, le revêtement avait été coupé au rasoir et remis en place. Là où dormait autrefois la très vieille, la vieille grattait le sol. Le vieux aurait tant voulu être ailleurs. La sueur lui collait le visage. Quand la vieille mettait la main sur quelque chose, sa figure luisait comme du beurre frais. Son rire effrayait Blanche qui inclinait un peu plus la tête en arrière.

— Je savais qu'il y avait du liquide quelque part !

Triomphe et ricanement de la vieille dans la pièce à côté. Nouveaux fouissements. Les joues de Blanche rosissaient de bonheur. L'argent rendait Georgette ivre. Blanche était ivre d'amour. La vieille hyène riait toute seule en recomptant les liasses de billets, de bons au porteur, les milliers d'anciens et de nouveaux francs. Blanche connaissait ses premiers émois. Gabriel, lui, empilait les petites coupures dans la boîte à gâteaux. Il transpirait, et la peau de son crâne blanchissait, humilié d'obéir docilement. Il s'était peut-être mis à détester Georgette au long de ces après-midi perdus à passer au peigne fin la maison, le jardin, la cour devant, la cour derrière. Elle lui faisait honte mais il se mettait quand même à quatre pattes avec elle pour fourrager le parquet comme un porc, parce qu'elle l'ordonnait et qu'il ne savait pas résister à sa femme. Il tapotait le mur tel un prisonnier, sondait, une oreille collée au papier peint. Georgette voulait arriver la première, surtout avant Marcelle, la petite sœur qu'elle détestait. La vieille hyène reniflait l'odeur de l'or, tandis que Blanche rêvait qu'elle portait un chemisier blanc de dentelle désordonné par une main de garçon. Elle était secouée de tressautements nouveaux entre ses cuisses, pendant que les narines de Georgette frissonnaient. L'argent seul la faisait frémir, frémir et jouir.

— Il faudra voir dans la cour et dans le puits la semaine prochaine. Ma mère avait plein de cachettes dans le puits quand on était gamines.

Bientôt le jour tombait. La petite refermait le livre.

— Tu t'abîmes les yeux à lire dans le noir. Tu as passé ton après-midi enfermée comme une paresseuse ! Tu aurais au moins pu aller jouer dans le jardin, Blanche ! On t'emmène à la campagne, pas comme tes petites camarades, et toi tu lis !

Pendant que la vieille était occupée, elle grimpait par l'échelle de meunier, s'allongeait sur le sol, le menton dans la poussière, elle n'avait plus peur des araignées et des souris. Elle n'avait même pas l'idée d'appuyer sur l'interrupteur. À plat ventre, puis dos au plancher, les muscles relâchés, elle pensait à la sensation que ce serait quand un corps d'homme serait couché sur le sien.

— Blanche ! Qu'est-ce que tu fabriques toute seule là-haut ? Dans le noir, en plus, mais, bon sang, Blanche, tu te fais encore ton cinéma ou quoi ? Tu es sale comme une chiffonnière, ma parole ! T'es pas bien de te rouler dans la poussière comme ça ?

Au fil des années, Blanche s'était de plus en plus évadée de ses rêves d'étreintes pour se lever et s'approcher de la porte. Elle avait ainsi appris qu'on pouvait cacher des trésors partout quand on était une vieille hyène folle, sous son matelas ou à l'intérieur. Pour les retrouver, on faisait gicler la laine, on entraît la main comme dans les entrailles du poulet, on éventrait et on recousait avec des aiguilles grosses comme des alênes de cordonnier. Dans le mur aussi, on creusait de petites niches puis on rebouchait et on colmatait. Sous le sol, dans les recoins des placards. Entre les poutres du plafond du grenier. Dans le compartiment à glace du frigo acheté dans les années 80 et qu'on n'avait jamais branché à cause de l'électricité que ça coûtait. Au fond du puits, dans des cavités, il fallait se pencher par-dessus la margelle pour les atteindre. Sous le tas de charbon. Au pied des haricots-rame. Dans les doubles tiroirs de la commode de la chambre. À l'intérieur du couvre-lit en piqué, cousu proprement avec les carrés de percale. Sous la terre des pots de fleurs, même quand plus rien n'y poussait depuis des lustres. Georgette cherchait l'or sans jamais se lasser. À l'intérieur de son ventre d'hyène se consumaient et se désintégraient en cendres pulvérulentes des proies de toutes tailles. Elle brûlait de posséder. La mâchoire de l'hyène

est l'une des plus puissantes au monde et son estomac peut tout absorber : ossements, ivoire d'éléphant, cuirs, peaux et plumes, mais aussi lingots, lingotins, louis, napoléons, souverains, onces, demi-souverains, demi-napoléons, OPCVM monétaires, obligataires ou actions. Même seule, l'hyène n'a pas peur de capturer un gnou de cent soixante-dix kilos. Elle mange tout ce qui passe à sa portée. Sabots, cornes et poils. Quand ses sucs gastriques n'en viennent pas à bout, elle en forme une pelote qu'elle rejette comme un hommage à sa gloutonnerie. À cause de tout le calcium contenu dans les os de ses victimes, les déjections de l'hyène sont blanches et cendrées : de la merde de vieille sorcière chenue.

Blanche aussi se mettait en chasse, mais ce qu'elle cherchait n'intéressait pas Georgette. Elle guettait l'amour et la tendresse, se demandait où nicher ses rêves dans une aussi petite habitation. Où y loger les soupirs ? Et comment s'aimer dans un lieu aussi crasseux ? Pas juste une fois, mais le long d'une vie commune de cinquante ans ? Comment avait-on pu y mettre au monde autant d'enfants, dans le lit où ils avaient été conçus ? Blanche était la seule à savoir d'où provenait la richesse de Georgette. À l'époque, elle n'était qu'une petite fille pour qui les mots qui traversaient les murs n'avaient aucune signification, appartenaient à un conte terrifiant. Sa grand-mère savait qu'elle ne dirait rien et ne révélerait pas son secret, faute de comprendre que c'en était un.

*

Blanche attend que sa mère reprenne son souffle, la conduit adroitement à table, remplit les verres de vin et lui fait remarquer comme la lumière est belle et les taches de vert et de rose qu'on perçoit à travers le paysage. Elle l'observe enrouler autour de sa fourchette les anchois marinés avant de les avaler d'une bouchée. Sa mère a tellement de choses à lui raconter. Blanche la croyait lac, mais elle se déverse comme l'eau d'un barrage trop longtemps retenue. Elle la regarde et mange très lentement le contenu de sa propre assiette, avant de retirer la blanquette du feu. Puis, il y a un bref silence et Colette paraît gênée. Blanche retrouve un instant les traits de sa mère. Son air conquérant l'a quittée. Colette repousse alors son assiette et va chercher quelque chose dans son sac, après avoir échauffé ses genoux,

comme si les douleurs disparues depuis trois jours se réveillaient d'un coup. Revenue à sa place, elle avale d'un trait son verre de vin.

— Tu ne sembles pas te rendre compte, ma chérie, mais ça fait quand même une somme considérable... On peut dire qu'on est vraiment très riches maintenant ! À l'âge qu'on a ! La vie est curieuse parfois, tu sais... Tiens, je t'ai apporté ça...

Elle lui tend une serviette de toilette roulée. Blanche écarte les verres pour dégager de l'espace sur la table et Colette déroule le linge.

— Maman, que veux-tu que je fasse de ça ?

Colette a étalé une douzaine de cuillères et, au milieu, un petit lingot dont la couleur or tranche avec l'argent noirci.

— C'est bizarre, tu sais. En plus des avoirs sur les comptes de ta grand-mère, c'est incompréhensible, mais quand on est allées dans la maison, comme je t'ai dit tout à l'heure... On a fouillé... Et on a trouvé deux coffres ! Tu imagines, ma chérie, deux coffres ouverts ! La vaisselle, les collections de pièces, en fait, d'après ce que j'ai compris, ça n'a pas tellement de valeur, mais dans les coffres, en plus des papiers des banques indiquant les placements qu'avait faits Georgette, y'avait des lingots... Des lingots comme celui-ci, et pas qu'un, non, beaucoup de lingots... On s'est renseignées... Y'a des choses, tu comprends, on n'est pas allées les montrer au notaire, on a partagé directement. En fait, celui-ci, je ne sais pas pourquoi, c'est ça qui est vraiment bizarre, c'est un faux ! Je l'ai apporté pour te montrer... tu ne trouves pas ça étrange ? Est-ce que tu te souviens que ton grand-oncle Robert, le frère de mémé, collectionnait aussi les lingots ?

Blanche blêmit.

— Enfin, je sais que tu l'as à peine connu, tu étais petite quand il est décédé dans cet accident... Quand même, c'est un mystère, tu vois, il y a plein de choses bizarres dans cette histoire...

Blanche fixe les couverts en argent sur la table : il n'a même pas été possible de partager une ménagère autrement qu'en la dépeçant en plusieurs lots, roulés dans des serviettes-éponges. Colette lui a apporté les cuillères à soupe, les fourchettes trônent sans doute chez un de ses cousins.

— Tu comprends, c'est comme si on était devenues riches d'un coup ! Bien sûr, je voudrais pouvoir t'en donner un peu dès maintenant, ma chérie,

et...

— Maman, je ne te demande pas d'argent, ça m'est complètement égal.

— Je sais, mais... Ma chérie, je ne voudrais pas que tu me juges mal... Je sais bien ce que les gens vont penser, mais les gens, je m'en fiche... Tu comprends... Ne crois pas que je n'aimais pas ta grand-mère, ce n'est pas ça... Oui, je sais, toi, tu as coupé les ponts depuis longtemps, tu la détestais, mais j'ai jamais réussi, moi. Depuis que papa est parti, je suis seule... J'oublierai jamais papa, tu le sais. J'aurais voulu le suivre, mais la vie en a décidé autrement... Je suis toute seule maintenant, tu ne viens jamais me voir, je m'ennuie...

Eugène n'avait pas dérogé à certaine règle qui voulait que, dans la famille, les hommes vivaient peu, tandis que les femmes duraient au point d'en avoir marre. Elles évitaient autant que possible de mourir et, quand elles ne pouvaient vraiment plus reculer, elles s'efforçaient de rendre le passage expéditif et indolore. Eugène n'avait pas eu cette intelligence. Il avait craché, vomi et souffert, si bien que sa mort avait été un soulagement pour tout le monde, à commencer par lui.

— Ma chérie, comme je me suis toujours beaucoup occupée d'elle, je trouve que je mérite de me payer un peu de bonheur... alors j'ai décidé, tant que j'en suis capable, déjà que je commence à avoir mal aux jambes... Tu vas trouver que c'est une espèce de caprice, mais je vais faire le tour du monde sur un bateau de croisière de luxe. C'est peut-être dangereux... Mais je préfère ne pas savoir... Je veux juste profiter une fois dans ma vie, tu comprends ? J'ai déjà tout réglé. Je pars dans deux mois pour presque un an. L'agence s'occupe de tout, même des visas. De soixante-dix à soixante et onze ans, je serai sur l'eau ! Avec des escales, bien sûr ! Et il y a du personnel médical très qualifié à bord, ne t'inquiète pas...

À soixante-dix ans, la mère de Blanche, pour la première fois, n'écoute que son plaisir et accomplit quelque chose pour elle. Pour quelques dizaines de milliers d'euros, on lui fera voir la lune se coucher sur le Nil et sur les côtes du monde entier au long de fêtes ininterrompues et de festins chatoyants.

— Tout est inclus, même les boissons à bord et les chaises longues ! J'aurai une cabine grand luxe sur le pont supérieur. Et puis, pour tout te dire, si je pouvais mourir sur la mer, je crois que j'aimerais ça !

À la seconde passent dans l'esprit de Blanche toutes les images des catastrophes qui pourraient advenir durant cette croisière. Elle sait déjà comment tout cela finira, devine les angoisses, la poitrine oppressée de sa mère ballottée au fil de l'eau et le naufrage, qui serait une délivrance. Elle ne peut pas s'empêcher de penser que Colette est en train de s'offrir, à défaut d'un voyage féerique, une mort de cinéma.

OceanofPDF.com

IV

Blanche restera à jamais soulagée après ce déjeuner, parce que sa mère ignorera toujours ce que signifient le faux lingot, et tous les autres. Et surtout d'où provient cet argent qu'elle va tranquillement dilapider par-dessus bord sur les mers et les océans de tout le globe et qu'elle hésiterait à dépenser, si elle en savait la source. Elle ne lui raconte pas que, deux mois avant la mort de Georgette, elle s'est rendue chez elle. Une seule fois. Comme si elle avait deviné qu'elle allait mourir et qu'un mince fil d'amour la tenait encore attachée à sa grand-mère.

Elle avait garé sa voiture dans une rue adjacente et avait marché jusqu'au portail. N'avait pas sonné, était entrée dans l'allée, sûre que sa grand-mère avait gardé l'habitude villageoise de ne jamais verrouiller sa porte. On disait qu'elle perdait complètement la tête, mais Blanche n'en croyait rien. Arrivée devant le seuil, elle avait marqué un temps d'arrêt. Même s'ils n'appartenaient pas à la même moitié de siècle, elle avait connu son arrière-grand-mère et son arrière-grand-père et se souvenait très bien des parents de Georgette. Enfant, on l'emmenait leur rendre visite. Blanche avait survécu en transformant, dans sa mémoire, ses ancêtres rabougris en personnages grotesques. À l'époque, le très vieux et la très vieille habitaient chacun un côté de la maison. Bien plus tôt, âgés de soixante et un et soixante-trois ans, Louise-Huguette et Lucien avaient divorcé. La frontière infranchissable entre eux était le couloir, mais devant monsieur le juge, ils avaient dit *domiciles séparés*, ça voulait dire ce que ça voulait dire. *Il y a la gauche de la maison et la droite, cher monsieur, à ne surtout pas confondre quand on va pisser en pleine nuit au fond du jardin et qu'on en revient à moitié endormi.*

— Vous avez bien mûri votre réflexion, madame Valère ? avait demandé le juge.

Lucien était l'un des rares mâles à avoir habité l'antre si longtemps, l'un des seuls hommes de ce matriarcat à les avoir eues solidement accrochées.

— Allons, allons, monsieur le juge, pas la peine de dire des gros mots avec moué, j'ai soixante et un ans, j'sais ben c'que j'dis.

Y avait-il eu des écarts de conduite certains soirs de trop grande solitude ? Blanche veut penser que oui. Après tout, on ne fait jamais si bien l'amour qu'avec quelqu'un avec qui on a passé quarante-cinq ans. S'étaient-ils cognés dessus dans ces occasions ? Ils ne s'en étaient jamais privés avant. Contre Louise-Huguette, c'était un combat d'égale à égal pour Lucien. C'est épuisant pour un homme de devoir se comporter en mâle dominant tout le temps. La très vieille serait venue à bout de trois ou quatre maris, si la vie lui en avait donné le loisir, mais elle n'avait connu que le seul Lucien, mort treize ans avant elle.

— Vous êtes sûr de ce que vous voulez, monsieur Valère ? Vous savez que le divorce sera prononcé en raison d'une faute péremptoire de votre part ?

La notion de couple n'existe pas chez l'hyène. La femelle a des cycles œstraux réguliers de quatorze jours toute l'année, mais elle n'est réceptive que quelques heures par mois, et encore, seulement parce qu'elle ne peut pas faire autrement.

— Pourvu que vous me débarrassiez de cette guenon, monsieur le juge, vous pouvez bien appeler les choses comme vous voudrez.

Une seule femelle peut attirer jusqu'à une quinzaine de mâles qui se la disputeront. Ça la divertit beaucoup, l'hyène, tout ce remue-ménage, et elle peut très bien les renvoyer tous à coups de dents sans céder à aucun.

— Bien, bien, mais je ne peux pas inscrire « résidences séparées » si vous déclarez habiter tous les deux à la même adresse...

— C'est pus la même adresse, faut écrire Valère Lucien, 26 rue du Petit-Étang, anciennement grand-rue, côté droué.

Lucien avait manqué de prudence avec Louise-Huguette. Il s'était attaqué à trop gros morceau et avait été chassé de l'antre comme les autres.

— Côté droué ?

— Oui, côté droué du couloir.

— Une vraie bauge, monsieur le juge ! Moué, j’habite du côté gauche, il ne faut pas mélanger les côtés, hein !

Ils se détestaient depuis au moins avant de se connaître, *avant d’être nés*, avait beuglé Louise-Huguette. La séparation de corps entre eux était bien plus ancienne que le jugement du divorce.

— Vous l’avez tout de même épousé, madame Valère, permettez-moi de vous le rappeler !

— J’avais pas le choué, j’étais enceinte, ce cochon m’avait violée, il ne pense qu’à ça ! C’t’un vrai porc !

— Salope, comment t’oses parler d’moué, toué ?

Le temps les avait tout ratatinés, mais pour donner une idée du duo qu’ils avaient formé dans leur jeunesse, il faut imaginer Vulcain épousant Poséidon. Il arrivait à Blanche de se demander si elle n’avait pas cherché malgré elle avec Claude à retrouver cet attelage bizarre formé par le couple de ses arrière-grands-parents. Non parce que Claude aurait été violent, mais parce qu’il était beaucoup plus âgé qu’elle (il avait d’ailleurs facilement joué son rôle, il suffisait de reproduire la relation de domination classique qu’il peut y avoir entre un professeur et son étudiante). Souvent, Blanche pensait à eux deux. Lucien était large d’épaules, avec des jambes courtes mais des biceps énormes. Quand il avait trop bu, c’était comme si sa poitrine enflait d’un coup, une caisse trop pleine qui lui remontait dans les clavicules. L’alcool lui donnait le souffle court et haletant. Toutes les pulsions grimpaient d’un coup chez lui. Au début de leur mariage, Louise-Huguette se souvenait des nuits où son mari rentrait saoul. Il ne s’effondrait pas sur le lit, c’était sur elle qu’il s’abattait comme un chêne. Elle avait commencé à le détester dès les premiers mois. Avec les années, l’alcool l’avait rendu impuissant, ce qui avait décuplé sa rage. Les soirs où il se battait au café, quand il n’avait pas le dessus, il se rattrapait sur Louise-Huguette. Un été, trouvant le ragoût immangeable, Lucien avait saisi son assiette et profité de la fenêtre ouverte pour viser le puits. Au moment où la faïence avait percuté la chaîne de fer, il s’était écrié :

— Dans l’Aronde !

Les petits, présents à table, avaient gardé leur cuillère suspendue en l’air. La salière lui avait échappé des mains en cuisinant, puis le fond de la

cocotte avait brûlé. Louise-Huguette ne niait pas. Elle avait même trié les meilleurs morceaux pour son mari. Le lendemain et les jours suivants, elle avait remonté des petits bouts de carottes et de bœuf bouilli. Depuis lors, elle avait installé sur le puits une planche de bois au cas où le geste de Lucien serait devenu une habitude. Mais Louise-Huguette était définitivement la plus violente des deux. Des accès de fureur la prenaient, au cours desquels elle lui griffait le visage. Il lui était arrivé plus d'une fois de la menacer avec une fourche. Elle l'aurait précipité dans le puits si elle avait pu. Au café, il la trompait avec la serveuse, elle le soupçonnait et le surveillait : elle collait des cheveux avec de la cire sur la porte pour vérifier s'il sortait ; glissait des brins de paille dans les rayons de la bicyclette pour savoir quand il l'avait utilisée ; volait l'argent qu'elle trouvait dans ses affaires et le cachait dans une boîte en fer sous le tas de charbon. Pour la punir, il s'asseyait à califourchon sur son ventre et cognait les côtes et le visage, mais elle était bien trop fière pour gueuler ou pour demander pardon. Au fil de ses grossesses, elle avait forcé au point que, quand elle en était arrivée à la sixième, on ne se serait pas étonné de la voir rouler des tonneaux. Lucien avait connu la guerre trop jeune pour mourir au combat. Il aurait pu offrir à son épouse la dénomination respectable de veuve de guerre, mais non, cet égoïste n'y avait pas pensé. Pas d'accident du travail. Pas de cirrhose, malgré beaucoup de bonne volonté, pas de cancer de la gorge ni des poumons et, là non plus, ce n'était pas faute d'avoir essayé. Chaque fois elle pensait qu'elle en viendrait bientôt à bout, mais le très vieux s'était accroché à l'existence comme un lichen. Alors Louise-Huguette avait trouvé une autre solution : elle l'avait envoyé à l'hospice. C'est d'ailleurs le seul point que Blanche n'est pas parvenue à élucider. Elle ignore encore comment la très vieille s'y est prise pour le faire interner.

Ce sont toutes ces réponses aux questions qu'elle se posait qu'elle était venue chercher chez Georgette. Par exemple, à partir de quand Lucien était-il devenu fou ? Et l'était-il vraiment devenu ou est-ce que Louise-Huguette avait réussi à convaincre tout le monde qu'il l'était ? Quoi qu'il en soit, on l'avait enfermé avec de vieux débris. Dans l'ensemble, ça avait été un bon débarras. Pour la très vieille surtout, mais aussi pour la vieille, pour Gabriel, Colette, Eugène, et pour Blanche. Et pour tout un tas de personnes bien soulagées de ne plus le croiser. Voir Lucien vieillir n'avait rien de gai. Ceux qui avaient fait mine de le plaindre et de traiter la très vieille de mégère étaient des hypocrites, parce qu'ils étaient bien contents. En fait d'hôpital, c'était un asile. Blanche avait six ans la première fois qu'on l'y avait traînée. L'hospice lui était apparu comme une grotte obscure où l'on emmurait les méchants pour l'éternité dans des odeurs d'eau de Javel. Les vieux étaient parqués dans l'un des plus anciens bâtiments de l'hôpital de Compiègne autrefois promis à la destruction. À l'entrée, une petite barrière et un monsieur dans sa guérite accueillaient les visiteurs. On pénétrait ensuite dans une grande salle avec deux rangées de lits séparés par un chevet et une armoire métallique pour chaque patient. On aurait dit une chambrée de soldats, comme si ces vieillards étaient encore capables de mener une guerre alors qu'ils tenaient à peine debout, accrochés à leur déambulateur. Il arrivait qu'un petit vieux tente de se faire la belle, mais on ne mettait pas longtemps à rattraper les fuyards. La plupart d'entre eux ne possédaient, en guise de pyjama, qu'une sorte d'uniforme de prisonnier. Pour autant, les membres de la famille ne manquaient pas leur visite mensuelle, parce que Lucien avait toujours son livret de caisse d'épargne.

Blanche avait moins détesté Lucien que Louise-Huguette, mais l'un comme l'autre, elle les avait mieux aimés quand ils avaient été internés. Elle était craintive, mais son imagination la sauvait. L'endroit était tellement invraisemblable qu'elle pensait que le très vieux était déjà mort, et ça ne l'effrayait plus. Elle préférait tout plutôt que de retourner dans l'ancre. Georgette l'y emmenait une fois par mois et chaque fois, en les voyant arriver, Lucien se mettait au garde-à-vous. Il outrait le jeu pour Blanche. *Tatata ! Demi-tour, marche !* C'était l'un des rares dans le dortoir à se tenir aussi droit et à pouvoir se déplacer sans canne. Il en profitait, il bombait le torse pour ouvrir le casier et en extirpait un maillot de corps troué qu'il tendait à sa fille. Fallait-il le laver, le raccommoder ou le jeter ? Avec des mimiques de clown, il le reniflait pour faire rire Blanche. S'installait alors entre eux une complicité fugace. La vieille fourrait le vêtement dans son cabas, mais le très vieux ne s'arrêtait pas là. Il allait au tiroir de la table de chevet où attendaient cinq ou six oranges. On lui en donnait à presque tous les repas et il ne les mangeait jamais. Il les mettait de côté comme un bien précieux et les présentait à son arrière-petite-fille qui recevait son cadeau avec gêne. Un instant, sa main frôlait celle de l'ancêtre et un grand sourire les animait tous deux. Georgette savait au nombre de fruits si Marcelle était passée avant. Les deux sœurs se surveillaient de loin en comptant des oranges pourries. La vieille les trouvait trop acides, mais elle se forçait à en manger, parce que ça faisait un dessert de moins à dépenser. Elle en gavait ensuite Gabriel et Blanche, et même la très vieille, lorsqu'ils lui rendaient visite dans son propre asile. Il ne fallait surtout pas dire d'où provenaient les agrumes qu'elle désossait et posait dans la main avide de Louise-Huguette. Celle-ci serait tombée en syncope si elle avait su que ces fruits avaient touché la main de son ex-mari et qu'ils formaient encore entre elle et lui comme un trait d'union qui rappelait l'amour qui les avait pourtant unis autrefois.

La vieille ne savait jamais quoi raconter ni à son père ni à sa mère. Lucien ne parlait quasiment plus. Il répondait oui ou non de temps en temps, un peu au hasard, comme si ça l'emmerdait, ces questions qui étaient toujours les mêmes. *Tu manges bien ? Tu n'as pas mal aux jambes ? Tu as vu une infirmière ?* Tout le temps que durait la visite, il faisait à Blanche des mimiques comiques pour singer Georgette. La vieille demandait sans arrêt :

— Et sinon, à part ça, quoi de neuf ?

Blanche pouffait comme une spectatrice qui avait déjà vu cette scène mille fois mais en riait encore. La phrase revenait dès que le silence durait plus de cinq minutes. Cinq ou six fois par visite en moyenne. Après quoi, on repartait.

— Et sinon, à part ça, quoi de neuf ?

On faisait asseoir Blanche sur la couverture. Rien. Rien de neuf, ça se voyait. Sauf l'ancre puante de l'hygiène, Blanche n'avait jamais vu d'endroit aussi sordide et délabré. Le très vieux ne répondait pas. Il regardait sa fille comme une idiote. Une ou deux fois, il levait les yeux, l'air de se demander si Georgette était bien à lui, mais il n'oubliait jamais de tendre les oranges à Blanche et sa main à Georgette et Gabriel pour leur rappeler qu'il était temps d'y aller.

Après plus de dix ans dans ce mouvoir, le très vieux avait dû crever un matin dans son lit en fer avec sa couverture de soldat et le drap brodé *hôpital intercommunal de Compiègne – département de l'Oise*. Les dernières années de sa vie avaient été délimitées par le périmètre d'une salle commune d'hospice. Et dix réveillons de Noël, on lui avait servi le même menu, la dinde desséchée arrosée de jus, de la bûche glacée et deux oranges au lieu d'une, parce que c'était jour de fête.

Avant d'entrer chez Georgette, Blanche avait revu aussi l'image de Louise-Huguette. Elle avait mis plus de temps à en faire un inoffensif fantôme que pour son arrière-grand-père.

La mère de Georgette, qui s'était ennuyée dès l'instant où elle s'était libérée de Lucien, avait elle aussi fini ses jours à l'asile, à Clermont. Mais ça n'était pas tout à fait la même chose que son mari. Elle, elle était vraiment chez les fous, ceux qu'on gardait sous clé et à qui on donnait des calmants. Après le départ de son époux, avec qui elle avait vécu toute sa vie comme avec quelqu'un à qui l'on inocule un poison lent, le destin lui avait rendu la monnaie de sa pièce. Enfin.

Voilà pourquoi d'une hyène impotente, il ne faut rien garder, sinon sa charogne infeste jusqu'à la surface. Les dents pourrissent. La mâchoire devient celle d'un vieux crocodile. Les os tombent en miettes dans la carcasse. Mieux vaut alors bazarder le tout car l'hyène désancrée du monde est bonne à abattre.

Voici comment les choses s'étaient passées. Les douze dernières années dans sa maison, Louise-Huguette avait adopté successivement deux bergers allemands, qu'elle avait dressés pour attaquer. Le garde-champêtre, le facteur ou le livreur de l'épicerie sonnaient à la porte, la très vieille lâchait contre eux son chien. Quand le premier animal était mort, elle s'était immédiatement fait conduire au chenil par un voisin et, avec un aplomb incroyable, avait exigé une bête très méchante.

— Bien nerveux. J'ai pas peur qu'il soit agressif. J'suis encore capable de mater un chien et d'lui montrer qui commande.

— Mâle ou femelle ? avait demandé le naïf employé.

Comme si la question pouvait se poser avec Louise-Huguette. Elle avait tenu en respect assez d'hommes dans sa vie pour ne rien redouter d'un vulgaire canidé, mais elle s'était contentée de déclarer fermement qu'il lui fallait un mâle. Si elle s'était fiée à elle-même, elle aurait pu se dire qu'une femelle aurait été plus méchante, mais sa propre cruauté se nourrissait avec avantage de la haine qu'elle éprouvait à l'égard du sexe fort. Elle avait choisi un mâle et avait commencé par martyriser la pauvre bête. Ce que son instinct animal ne lui avait pas appris en matière d'agressivité et de violence, Louise-Huguette le lui avait enseigné comme une mère. En quelques semaines, le chien terrorisait le village. Elle le poussait contre le facteur et les voisins savaient qu'elle attendait le jour où se produirait un accident.

Le fonctionnaire était un homme patient et docile.

— Une lavette ! traduisait Louise-Huguette.

Il avait menacé de ne plus distribuer le courrier, mais il était revenu. Il avait été mordu une première fois, mais il était encore revenu. Nouvelle morsure, beaucoup plus sérieuse que la première. Un lambeau de cuisse arraché. Pansements pendant plusieurs semaines, dix-sept points de suture. Une première plainte avait été déposée. À la fin, la très vieille en avait cumulé contre elle une demi-douzaine, émanant des habitants, d'autorités diverses, assez enfin pour que le maire soit saisi. Reconnue folle, elle avait été internée sur ordre du préfet de police.

Dans son asile, elle était logée, nourrie et régulièrement maintenue à son lit par des sangles. Elle dormait bien et avait engraisé.

*

On lui rendait visite les mercredis où l'on n'allait pas voir le très vieux. Le parking était silencieux. On descendait de voiture en chuchotant. Le paysage était une absence de bruit, couvert d'une sorte de poix épaisse impossible à respirer. Dès le premier panneau indiquant Clermont, Blanche avait mal au cœur. Puis elle se souvenait que Louise-Huguette était emprisonnée derrière une paroi de verre coulissante qui marquait pour elle la limite invisible entre le bon sens et la folie. En entrant là-bas, elle craignait de devenir folle à son tour. Il fallait d'abord sonner. Une infirmière

arrivait et les menait dans la salle des familles. Sur des tables basses entre des rangées de canapés en simili-cuir, des verres de cantine patientaient avec quelques boutons de fleurs accrochés à de minuscules tiges. On attendait là comme dans un ventre chaud. Blanche retenait sa respiration pour ne pas attraper la folie, mais il arrivait toujours un moment où elle devait reprendre son souffle. Alors, il lui semblait entendre des voix. *Blottie dans le ventre, une, deux, hop, rien qu'une seule à la fin !...* Les seules couleurs venaient des quelques fleurs dont la tige trempait dans un demi-verre d'eau. Elle regardait les pâquerettes et les violettes avec l'envie d'arracher leurs pétales pour les entendre crier qu'elles ne voulaient pas devenir folles elles non plus. Finalement, une clé jouait dans une serrure. La très vieille apparaissait, encadrée par deux infirmiers qui l'aidaient à marcher. Georgette déballait des biscuits émiettés, une aide-soignante apportait de la grenadine dans une carafe et la très vieille se tournait vers Blanche :

— Ch'te fais peur, hein, pas vrai ? Elles m'emmerdent, les infirmières, mais chuis pas si dingue qu'on dit, va. Toué, t'as moins peur de moué, on dirait ? Chuis sûre qu'tu s'ras grosse comme moué !

Blanche redoutait le moment d'embrasser sa joue. Georgette riait d'une joie méchante. Il n'était pas question de ne pas embrasser la très vieille. Au mur, il y avait une horloge ronde qui faisait passer le temps. Blanche ne quittait pas les aiguilles des yeux et elle ne voyait rien d'autre que la masse énorme de l'aïeule qui faisait semblant de dormir, les deux mains croisées sur le ventre.

Il lui arrivait de mordre les poignets et les bras des médecins. Aussi, on lui avait retiré son dentier et limé ses ongles, mais ça ne l'empêchait pas de griffer ou de viser les yeux. Comme son arrière-train était large et plat, comme celui de la vraie hyène, plusieurs soignants étaient nécessaires pour l'attacher à son lit :

— Salopes d'infirmières, c'est des salopes, ch'te dis, toutes ! Elles se font mettre dans les coins, au pied de mon lit, par les infirmiers et les docteurs, elles croient que j'les vois pas ?

Gabriel était cramoisi. Le pauvre ! Lui qui disait trois fois bonjour au boulanger de peur de ne pas être entendu. Depuis son fauteuil, il risquait quelques *tais-toi, Louise*, à peine audibles entre les hoquets de rire de la

vieille. Les paroles de haine sortaient de la bouche de Louise-Huguette comme des rafales de mitraille.

Quand il y avait vraiment trop de gros mots, Blanche plongeait dans son livre et essayait de se rappeler les instants heureux vécus avec son arrière-grand-mère. Le vrai cinéma commençait. Elle se souvenait, par exemple, du bocal, au-dessus de l'évier, dans lequel Louise-Huguette serrait des cristaux de sucre candi. Blanche fermait les yeux et sentait les morceaux bruns fondre sur sa langue.

Un soir qu'elle avait insulté une aide-soignante, le chef de service avait prescrit une double dose de calmants à Louise-Huguette. Sous l'effet des sédatifs, son corps oscillait, et un infirmier avait relevé les barreaux de son lit pour la protéger d'une chute. Comme si la mettre en cage n'était pas plutôt se protéger d'elle. De fait, elle ne pouvait plus ni mordre ni griffer et avait sombré dans une somnolence profonde. Les bras attachés et la couverture remontée jusqu'au menton, elle avait eu chaud. Et, ce soir-là, un petit caillot de sang s'était formé dans son cerveau et était venu se poser sur sa toute dernière pensée de ce monde : *Toutes des salopes, les infirmières !* Comme la zone du langage avait été touchée la première, même si elle avait rouvert les yeux à cet instant, la pensée de la très vieille ne se serait pas transformée en phrase articulée. Le petit caillot s'était élargi et emparé d'autres zones, qu'il avait culbutées à mesure, comme une flaque d'huile étend sa viscosité de proche en proche. Le cerveau de Louise-Huguette s'était retrouvé paralysé. À force de s'étendre, un peu de sang avait même fini par s'écouler de son nez et de son oreille droite, et avait taché les draps. C'était en somme un accident très bête. Les sangles étaient peut-être un peu trop serrées ou la couverture trop remontée, l'oreiller un peu trop épais ou la tête de la très vieille un peu trop en hauteur. La nuit était passée entièrement et, au bout, tout au bout, Louise-Huguette s'était réveillée morte.

Blanche entrait dans l'adolescence. Peu après, alors qu'elle était en classe de seconde, Gabriel était mort à son tour. Celui qu'elle avait considéré comme son seul allié lors de ces visites chez les hyènes était parti. Elle était seule avec Georgette. Heureusement, elle avait maintenant l'âge de se révolter et elle n'avait plus remis les pieds dans la maison après la mort de son grand-père. Pauvre Gabriel ! Toute sa vie, il avait porté sa croix comme on le lui avait appris chez les curés. Il était arrivé au monde avec un prénom qui n'était même pas prévu pour lui ! Son père avait envoyé sa propre mère à la mairie pour le déclarer, parce qu'il n'avait pas trouvé le temps de s'en occuper, et le petit aurait dû s'appeler Ange. C'était ce qu'on avait dit à la grand-mère et ça lui allait comme un gant, mais la vieille dame perdait la tête et, au moment où elle s'était trouvée devant l'officier d'état civil, elle avait oublié le prénom. L'employé l'avait mise à l'aise dans un coin pour la laisser réfléchir. Au bout d'un grand quart d'heure, la vieille était prête à sangloter. *J'ai beau me creuser, ça ne veut pas m'revenir, mais quand même, me semble bien que c'était une histoire de paradis...* Le fonctionnaire n'était pas plus avancé. *Gabriel, c'est quelqu'un d'important là-haut, ça, non ?* Elle avait sûrement parlé dans son patois breton, vu qu'elle ne connaissait pas d'autre langue, et l'ange s'était finalement appelé Gabriel. Quant à sa mère, c'était une bigote qui avait peur du bon Dieu et n'était pas tranquille en présence de ses saints. Elle avait vécu dans la terreur d'oublier l'un de ceux qui habitaient l'église paroissiale. D'après elle, passer devant leur statue sans s'agenouiller, c'était risquer l'enfer sur un simple coup de tête de leur part. Le curé aspergeait une fois l'an les pièces de sa maison. Elle accrochait du buis bénit au-dessus des lits et elle le rapportait à l'église le mercredi des Cendres. Toutes les superstitions lui

étaient bonnes. Les images pieuses, les médailles et les cierges. Gabriel s'était cru affranchi de la morale, mais elle lui collait à la chair comme une seconde peau. Il n'avait pas trompé Georgette. Il était rentré tous les jours embrasser ses filles dans leur lit. Il avait travaillé sans rechigner, mais cela ne l'avait pas empêché de subir l'héritage de sa femme. Une scène particulièrement avait signé son humiliation au tout début de sa rencontre avec Georgette. Elle était déjà enceinte de Colette, et Louise-Huguette et Lucien étaient venus un dimanche leur rendre visite. Louise-Huguette voulait voir les Champs-Élysées. Avec le désir de conquérir sa belle-mère, Gabriel lui avait montré l'Arc de triomphe qui enjambait la place de l'Étoile et du haut duquel on admirait tout Paris. Ils avaient marché ensuite en famille jusqu'à la Concorde. Louise-Huguette s'était arrêtée pour regarder les affiches de cinéma. Gabriel s'attendait à ce qu'elle lui demande de les y emmener tous. Elle s'attardait, les jambes roides comme deux poteaux au-dessus du trottoir et soudain il avait compris. Elle avait choisi le bon angle et un endroit où la pente douce de la chaussée s'inclinait vers le caniveau. Une rigole s'était bientôt étirée en un long ruban de plusieurs mètres, décrivant plus une courbe qu'une ligne parfaitement droite à cause des petites aspérités du terrain. Gabriel n'avait pas encore éprouvé une honte plus cuisante. Il aurait pu trépasser sur la place publique, comme si c'était lui qui était en train de pisser en pleine rue, jambes écartées sous la jupe entre les pans de la culotte fendue, faite exprès pour ça, avait expliqué la très vieille.

— Tu crois qu'j'ai qu'ça à faire, m'déculotter et m'reculotter, moué ?

Georgette s'était mise à pouffer quand elle avait compris à son tour et elle avait ri encore plus fort de voir la colère et la gêne de Gabriel.

Un détail cependant n'échappait pas à Blanche : pendant cette balade familiale, Georgette était enceinte de Colette, mais celle dont le ventre faisait honte à toute la rue, c'était Louise-Huguette, enceinte pour la dernière fois de Marcelle. Ce n'était pas tous les jours que deux fœtus se rencontraient comme ça à pouvoir bavarder. Ce jour-là, le rire incroyable de Georgette avait tout recouvert, mais les deux ventres avaient joué leur partition. Colette et Marcelle étaient face à face pour la première fois, le ventre de Louise-Huguette détestant plus que jamais le ventre de Georgette, ce traître qu'il avait porté comme les poupées gigognes s'emboîtent les unes dans les autres et qui lui faisait concurrence. Lucien réduit au silence à côté

de sa pisseuse, Gabriel aussi rouge à cause de son épouse que de sa belle-mère, ils s'étaient esclaffés, les deux ventres, ils se détestaient, mais ils avaient ri ensemble.

Blanche se consolait cependant de penser que, des années plus tard, son grand-père était parti heureux et le front au ciel. À cinquante-sept ans, il avait quitté l'usine et s'était retrouvé avec sa femme dans le pavillon qu'il avait bâti. À l'époque, les murs étaient devenus trop petits et Gabriel avait souvent besoin de prendre le large, comme l'été, lorsqu'ils retournaient en Bretagne dans des maisons aux draps perpétuellement humides et aux papiers peints à fleurs fanées qui murmuraient dans des idiomes inconnus. Là-bas, il achetait du poisson à la criée, allait au port pour prendre un ballon de rouge au comptoir et avaler une grosse bolée d'air marin avant de retrouver Georgette. Dans leur pavillon de banlieue, il n'y avait que le journal à lire et le pain à aller acheter, et, de temps en temps, la visite chez le coiffeur. Dans le fauteuil aux généreux accoudoirs du salon de coiffure d'Alphonse, Gabriel fermait les yeux, un sourire béat aux lèvres, ses cheveux épanouis dans la mousse.

— Comme d'habitude, hein, Gabriel, bien dégagé au-dessus des oreilles et sur la nuque ?

Le vieux aurait voulu que le temps se dilate. La jeune fille qui faisait les shampooings avait les mains douces et lui massait délicatement le cou. Le grand-père de Blanche pensait à la terre à bêcher, aux pommes de terre à sarcler, à toutes les tâches qui l'attendaient au jardin et qu'il aimait, parce qu'elles lui permettaient de passer moins de temps en tête à tête avec Georgette. Par chance, son ouïe s'était dégradée en quittant l'usine, soit que son oreille s'était fatiguée, soit qu'elle n'ait plus voulu entendre la vieille. Au salon de coiffure, en tout cas, il était obligé d'ôter son appareil auditif et n'entendait plus que ce qu'il souhaitait. Ce mardi matin, Blanche voulait croire que Gabriel était heureux au moment où Alphonse, content de lui, avait posé ciseaux et laque et fait tourner le miroir :

— Tu es beau comme un jeune premier, Gabriel, si avec ça, tu ne les fais pas toutes tomber comme des mouches !

Son grand-père avait glissé du fauteuil et roulé aux pieds d'Alphonse. Les pompiers n'avaient pu que constater la rupture d'anévrisme. Au moins, il avait été enterré les cheveux propres et gominés, et, au soulagement de Georgette, Alphonse ne lui avait pas réclamé le prix de la coupe.

OceanofPDF.com

Il était encore tôt. Blanche avait levé les yeux pour regarder vers le ciel. Elle venait de se rappeler sa main dans celle de Gabriel lorsqu'il la conduisait à l'école depuis ce portail. Il lui faisait compter tout ce qu'ils croisaient, les maisons, les fenêtres, les merles dans les arbres, les cheminées qui fumaient l'hiver. Plus il y avait d'images dans sa tête, moins la présence de Georgette à quelques mètres l'effrayait. Aujourd'hui, sa grand-mère n'était plus la femme redoutable de son enfance. Blanche savait combien elle avait été belle et que son grand-père l'avait follement aimée sa vie entière. À l'heure de revoir cette si vieille femme de près de quatre-vingt-dix ans, elle cherchait la faille et se faufilait dans la peau de Gabriel pour la contempler à vingt ans avec les yeux amoureux de l'homme débarqué fraîchement de sa Bretagne natale qui avait croisé sur les quais de Seine cette fille elle-même arrivée de la campagne quelques semaines plus tôt. C'était en réalité une inconnue qu'était venue retrouver Blanche. Elle était pourtant entrée comme si elle était chez elle.

L'affrontement redouté ne fut pas le duel auquel elle s'était attendue. Georgette n'avait pas eu peur de voir quelqu'un entrer dans son salon. Blanche s'était étonnée de ne pas avoir peur non plus. Peut-être acceptèrent-elles la présence l'une de l'autre comme un événement inévitable, une date que quelqu'un, loin d'elles, aurait marquée d'avance sur un calendrier imaginaire.

— T'es revenue ?

Georgette avait interpellé Blanche de manière aussi naturelle que si elle avait été là une heure plus tôt. Un instant, la jeune femme eut honte de cette effraction. De quel droit venait-elle faire parler sa grand-mère maintenant ?

Des sentiments contradictoires d'assurance et de doute avaient traversé ces deux êtres sans qu'aucune des deux puisse imaginer ce qui se tramait dans la tête de l'autre, Georgette ayant l'esprit qui galopait trop loin, Blanche abasourdie et ignorant tout de cette époque lointaine vers laquelle sa grand-mère la tirait, tout cela l'avait poussée à s'asseoir. Sans un mot, parce qu'elle était beaucoup plus émue qu'elle n'aurait voulu, elle avait pris la main de la vieille femme, en avait contemplé les phalanges recroquevillées et elle avait laissé se déployer entre elles un moment de silence.

— Tu es revenue me voir, tante Adèle ? Tu es née folle, toi, tu sais ? avait repris la vieille.

Blanche s'était trompée en prêtant à sa grand-mère toute sa lucidité, Georgette perdait la tête. Elle avait cru la reconnaître et l'avait confondue avec une autre. Cette méprise avait quelque chose de bouleversant, parce que la seule Adèle que connaissait Blanche était la grande sœur de Louise-Huguette, la tante de Georgette, morte bien avant la naissance de Blanche et née avec un lourd handicap mental. Georgette l'avait connue enfant, elle était donc revenue à cette saison révolue de ses premières années. On avait probablement parlé à Adèle toute sa vie comme à une éternelle fillette. La voix de la vieille avait perdu toute agressivité, elle était seulement faible et Blanche n'avait pas eu beaucoup d'efforts à faire pour tout comprendre.

— T'as pas eu d'chance. T'étais pas méchante, mais t'as pas eu d'chance, c'est tout... Ta mère, non plus, ils l'ont pas épargnée... C'était une sacrée époque, moi, j'étais même, j'comprenais rien, mais j'entendais, j'savais qu'il était arrivé quelque chose de pas beau à ma grand-mère. T'étais la première fille, mais maman avait l'air beaucoup plus âgée que toi... Parce qu'elle était normale, maman, tu vois... Tu comprenais ça, toi, hein ? On disait que tu comprenais rien, mais j'étais sûre que tu pigeais plus de choses qu'on pensait, pas vrai... ?

La vieille marqua une pause. Quelque chose semblait respirer dans le mur et des gouttes d'eau tombaient quelque part. Blanche ne savait pas si Georgette attendait une réponse. Elle serra un peu plus fort sa main dans la sienne. Elle aurait voulu parler, mais elle craignait de rompre le discours de sa grand-mère. Elle hésitait à dire qu'elle n'était pas Adèle, mais elle sentait que cela n'avait aucune importance. Un mystère était en train d'être levé et cette femme méchante apparaissait soudain nimbée de sa douleur. Elle n'avait jamais semblé aussi humaine. Le sort d'Adèle, la petite timbrée de

naissance, comme on l'appelait atrocement, probablement aussi les moqueries qui avaient rendu plus attentives ses oreilles de fillette et la silhouette de cette grande enfant empêtrée à quarante ans dans des robes d'un autre siècle, avaient profondément bouleversé sa nièce et les souvenirs de Georgette étaient incroyablement précis.

— Paraît que t'étais tout bébé, ta mère te tenait devant elle pour les empêcher d'approcher. Les vieilles faisaient comme si elles savaient pas. Qu'est-ce que t'as compris, toi, tout bébé ? Tu t'agrippais à ta mère mais elle, elle t'aimait pas... C'est elle qu'a vu la première que t'étais arriérée et elle t'en a voulu à toi au lieu d'en vouloir à ces porcs...

Georgette eut un rire tragique. Blanche comprit qu'elle avait aimé Adèle.

— Pauv'bête ! T'y étais pour rien et t'as pris pour tout le monde ! T'étais même pas prête à naître, mais t'es venue quand même... Paraît qu'ils ont poussé ta mère derrière la scierie... Quel âge tu peux bien avoir maintenant ? T'avais même pas un an de plus que maman, mon Dieu, quel âge qu'elle a aujourd'hui, maman ?

Elle s'était arrêtée de nouveau. Tout en parlant à Blanche, elle oubliait sa présence. L'arrière-grand-tante Adèle aurait eu cent dix ans passés si elle avait vécu, mais, née handicapée, elle avait survécu moins de cinquante ans, dont les dix dernières années dans une institution pour fous. Georgette avait également eu un grand frère d'un an de plus qu'elle, handicapé aussi. Jusqu'alors, tout ce que Blanche connaissait de ce passé trouble se résumait à deux prénoms. Elle réalisait seulement maintenant que les deux aînés de son arrière-arrière-grand-mère et de son arrière-grand-mère, Adèle et Robert, étaient nés tarés. Comme pour se rattraper, les deux enfants suivants étaient venus moins d'un an plus tard, parfaitement sains. Les mères le disaient sans gêne et avec cruauté, mais cette cruauté, c'était désormais clair, était une manière de se protéger. Le cerveau de Georgette entrelaçait les visages et semblait avoir choisi ce moment pour dévoiler à Blanche des secrets qu'elle ne soupçonnait pas. Le corps de Georgette n'était plus qu'à moitié là. Coupé en deux comme une figurine de cire, une part physiquement assise dans le fauteuil et une autre marchant dans un grand champ de blé jaune. Ses mains étaient brunes de vieillesse, détendues comme deux vieux sacs. Bien qu'elle n'ait presque pas travaillé, ses doigts étaient marqués du plus dur labeur, celui de la vie trop longue, presque quatre-vingt-dix ans qui reposaient sur les genoux et dans la main de

Blanche, qui continuait de serrer celle que Georgette lui avait abandonnée. Soudain, elle s'était tue et mise à somnoler. De temps en temps, elle rouvrait les yeux et fixait longtemps un point dans le vide. Blanche aurait voulu partager avec elle les paysages et les odeurs de son enfance. La vieille hyène semblait s'y mouvoir à présent, sans effort, avec les jambes robustes et la joie de sa jeunesse.

Bouleversée par les révélations de sa grand-mère, auxquelles elle ne s'était pas préparée, Blanche s'était levée et s'était dirigée vers la cuisine pour y prendre un verre d'eau. Dans le frigo, elle avait reconnu les boîtes hermétiques que Colette y déposait chaque semaine. Mais, à vrai dire, on voyait mal la femme assise dans le salon se servir une assiette pour la réchauffer ou accomplir aucun acte de sa vie. Face à cette faiblesse, soudain, il n'avait plus subsisté en elle que de la compassion, qui n'était finalement que l'autre face de sa colère d'autrefois contre sa grand-mère. En la regardant aujourd'hui par la porte ouverte depuis la cuisine, elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à cette haine qui les avait unies pendant toutes ces années plus fermement que n'importe quelle tendresse. Une haine figée, alimentée sans cesse par les récits que Colette faisait à Blanche et par ses souffrances de femme de soixante-dix ans se plaignant de sa mère de quatre-vingt-dix. Une femme sénile qui éveillait la terreur de la mort, parce qu'elle lui donnait déjà la main et que l'approcher, c'était se souvenir douloureusement que tout cela s'arrêterait un jour.

À ce moment, Blanche avait commencé à comprendre que la méchanceté de Georgette à l'égard de Gabriel n'avait pas été gratuite. Sa mère et sa grand-mère avaient subi la violence des hommes sous ses yeux. Elle n'avait pas voulu vivre les mêmes humiliations et elle avait martyrisé son mari en retour. Comme si Blanche avait senti qu'elle approchait enfin de la vérité, les battements de son cœur s'étaient accélérés. Le temps de se reprendre, elle avait balayé les lieux du regard. Si seulement elle avait pu trouver là les certitudes qu'elle était venue chercher sans avoir besoin pour cela de torturer une vieille femme. Toutes les pièces étaient envahies de détritus qui montaient au plafond et il régnait partout une odeur de mort. Elle aurait encore pu renoncer, partir avec ce souvenir d'Adèle et déclarer prescrit le crime qu'elle venait demander à Georgette d'avouer, mais il y a dans la prescription du crime une ironie trop insolente pour les vivants. Dans

l'entrée, ses yeux étaient tombés sur la dépouille de la vieille, un manteau d'hiver violine que Blanche avait toujours connu et qui tombait en lambeaux. Tandis que Georgette somnolait, Blanche était retournée devant le portemanteau où pendait la défroque qui dégageait une puanteur épouvantable. Ce manteau, elle le savait, Georgette l'avait porté pour passer inaperçue le soir du meurtre.

L'histoire de ce vêtement n'était pas banale : avant son mariage, pendant les six mois où elle avait travaillé, la vieille l'avait reçu des mains de sa patronne. Moins d'un an plus tard, elle sortait de la maternité avec, en tenant Colette dans ses bras. Les années avaient passé, le violet était devenu gris mat, un déguisement parfait pour se fondre dans la nuit. Était-ce la raison pour laquelle elle ne l'avait jamais jeté ? Toujours est-il qu'il avait fini par montrer la trame, mais il était toujours là. Une loque pleine de trous avec des reprises de coton noir sous les aisselles. Georgette prétendait l'avoir gardé comme un des rares cadeaux précieux qu'elle avait reçus, mais, à présent, Blanche devinait qu'il était l'ultime souvenir de cette nuit-là. Tout le monde dans la famille avait eu honte de ce vieux manteau mais elle seule savait que ce n'était pas pour la bonne raison, puisque personne n'avait jamais rien soupçonné.

La colère de Blanche contre sa grand-mère rejaillit à cette évocation. Quel mari, à part Gabriel, dont on voyait bien qu'il s'était fait embobiner jusqu'aux orteils, n'aurait pas eu honte de Georgette ? C'était une plaie qu'il avait supportée sa vie entière, parce qu'une fois épousée, il n'avait jamais pu revenir en arrière. Après tout, avait pensé Blanche, dans la savane, il n'y a rien à faire de la viande d'hyène. Puante, faisandée, abominable. Qui voudrait essayer de la boucaner ? Quel homme aurait été assez insensé pour essayer de tâter de Georgette ? Pas endossable, pas mangeable. Et surtout, surtout, avait-elle conclu intérieurement, impossible à aimer.

*

L'esprit de Blanche réclamait cette vérité qu'elle était venue chercher. Elle avait besoin d'élucider ce qu'elle avait découvert à demi-mot dans les lettres qu'elle avait lues et qui formaient une sorte de roman inachevé. Comme on est heureux, songeait-elle, de refermer un livre sur la page

finale, quand bien même les dernières lignes ouvriraient sur un abîme, on les préfère à l'idée de ne pas savoir. Blanche se demandait comment elle allait pouvoir conduire Georgette de ses souvenirs d'enfance au temps de sa cohabitation avec son frère, avant son mariage avec Gabriel, et jusqu'à la mort de Robert. Mais sa grand-mère avait rouvert les yeux et semblait avoir traversé d'elle-même le temps pour rejoindre celui de sa petite-fille. Un long silence passa. Si ce combat de géantes avait eu lieu à une époque antédiluvienne et mythologique, la première parole entre elles serait remontée d'une bouche invisible venue du fond des âges. Le seul moyen d'en finir, pensa Blanche, était de faire avouer Georgette, la faire parler comme une muette à qui était enfin donnée la possibilité de s'épancher, quarante ans après son forfait. Blanche lui offrait sans le savoir cette forme de réconfort très particulier qu'il y a dans la confession, quand on devient soudain deux à porter un fardeau qui s'allège de la moitié de son poids simplement d'être dit. Toutes les deux en sortiraient transformées. À peine éveillée, Georgette s'était penchée vers l'avant du fauteuil. Elle avait regardé la jeune femme comme si elle revenait d'entre les morts.

— T'es Blanche, toi, ou j'me trompe ?

Cette soudaine reconnaissance était assez inouïe pour déstabiliser Blanche et elle se demanda si elle n'était pas elle-même en train de rêver. Mais sa chance d'apprendre la vérité ne se reproduirait pas, elle le savait et elle se ressaisit aussitôt.

— Robert... Je voudrais que tu me parles de Robert.

À ce qu'on racontait, Georgette et Robert s'étaient ressemblé comme des jumeaux et Georgette avait été l'une des seules à supporter son frère. Louise-Huguette avait tout fait pour se délester de ce garçon affublé d'un double handicap, mental et physique, qui avait la raison d'un enfant de cinq ans et une jambe atrophiée, beaucoup plus courte que l'autre. Lorsque Georgette avait atteint l'âge de dix-huit ans, sa mère les avait envoyés, Robert et elle, à Paris.

— T'as toujours été une fouille-merde et j'aurais dû m'douter que tu r'viendrais m'voir un jour.

— Tu te trompes, mémé, moi, ce sont les archives que je dépouille. Des textes qui datent du Moyen Âge. Je les lis et je les édite, et je lis aussi les histoires qui racontent des crimes de sang.

Georgette s'agita, souffletée par les propos de sa petite-fille, elle voulut cracher, mais s'étrangla avec sa salive. Blanche s'empara d'un torchon et aida la vieille à déglutir.

— Pardon, je ne voulais pas te faire mal.

— Menteuse ! T'es comme ton père, aussi salope ! Et aussi bête que ta mère ! Tu crois que j'l'aimais pas, mon frère, tu crois que j'l'ai tué, alors qu'il me voyait comme une déesse ! Quand on est arrivés à Paris tous les deux, j'en faisais ce que je voulais. Maman lui avait fait avoir une pension d'invalidité, ah, tu peux dire qu'elle perdait pas son temps, partout où y'avait d'l'argent à faire, elle était là. Robert était riche sans même bouger de l'appartement, parce que en plus, il avait hérité d'un oncle à maman qui s'était jamais marié et n'avait pas eu d'enfant. On disait qu'il aimait pas les femmes ni les petites filles et qu'il voulait rien leur donner. Robert était le seul garçon de la famille, alors il en avait fait son héritier. Seulement, à l'époque, on n'était pas majeurs, ni l'un ni l'autre. C'est maman qui menait la danse, c'est elle qu'avait tout l'argent !

Georgette parlait maintenant aussi lucidement que si elle avait possédé toute sa tête.

— Tu veux savoir pour l'argent, pas vrai ? T'es encore allée fouiller, c'est ça ? Mais j'ai plus rien à cacher, tu vois. Alors, j'veis t'dire. Maman adorait l'argent. Elle en cachait partout. Elle avait refilé le truc à Robert. Et ce qu'il préférait, lui, c'était l'or. Il disait qu'il achèterait des lingots dès qu'il pourrait toucher son pécule. Il les comptait et passait son temps à calculer ce que ça lui rapporterait.

Blanche avait trois ans à la mort de son grand-oncle. Ce qu'elle savait de lui, elle l'avait appris par des bribes de récits entendus qu'elle s'était efforcée de recoller et qu'elle avait reliées aux allusions à son sujet dans les lettres et aux photographies où on la voyait bébé dans les bras de Robert en train de lui donner le biberon. Il n'avait pas été le seul à aimer l'or. Georgette et lui s'étaient rendus malades à essayer d'en amasser, mais Robert avait un don que nul ne soupçonnait. Si les mots lui avaient résisté toute sa vie, les chiffres ne lui avaient jamais posé aucun problème. À dix ans, il restait assis au bord de la route sur une chaise basse qu'il traînait sur le trottoir. La maison était plantée sur la départementale et il regardait passer les voitures. Beaucoup circulaient déjà à l'époque. Et quelques poids lourds qui soulevaient des ballots de poussière. Il avait d'abord appris les

départements, 14, Calvados, 9, Ariège, 87, Haute-Vienne, 62, Pas-de-Calais. Puis il s'était mis à faire des additions. Un Tarn et un Mayenne, 134. Quart d'heure par quart d'heure, il parvenait à des chiffres improbables. À 2000, il rentrait à la maison. Parfois, il variait les jeux. Seulement, dès cette époque, d'additions qui ne rapportaient rien, il était passé à des colonnes de pourcentages pour calculer ce qu'il toucherait à sa majorité. Lorsqu'il l'avait expliqué à sa mère, la grosse Louise-Huguette avait applaudi. Ses enfants avaient du bon sens, ils s'en sortiraient. À Paris, après guerre, Georgette et lui avaient vécu de trois fois rien, préférant se priver d'un repas que de dépenser inutilement. Faire fructifier l'argent était l'obsession de cette famille. Aussitôt gagné, ils l'empêchaient de bouger d'où il était. Quand elle regardait autour d'elle, le salon avec les fauteuils élimés, ce qui restait du canapé Louis-Philippe, l'accumulation d'objets cassés, Blanche n'avait aucun mal à imaginer la vie que sa grand-mère avait menée avec son frère. Les premiers signes de maladie avaient probablement été contractés dans le canapé-lit déplié tous les soirs. Chez eux, on mangeait sa tranche de jambon dans l'emballage du boucher ouvert sur la toile cirée pour ne pas user les assiettes ou gâcher de l'eau et du savon à les laver. On ne mouillait même pas l'éponge. Les couverts, bien léchés, pouvaient aller du petit déjeuner au dîner. Ces sains principes d'économie domestique, légués par Louise-Huguette, étaient devenus une lèpre qui avait rongé Georgette et Robert. Ils les avaient appliqués rageusement jusqu'à faire mieux que leur propre mère. Le pain durci était grillé le matin. On le trempait dans du lait et de l'œuf battu pour faire du pain perdu, on réduisait le reste en miettes pour obtenir de la chapelure. Tous ces petits secrets de femme étaient aussi évidents que la pauvreté. À côté de la gazinière, il y avait deux boîtes d'allumettes : une pour les allumettes neuves, une pour les allumettes usagées qui servaient ensuite de petit bois pour allumer le feu dans le poêle et y brûler les vieux papiers qu'on préférait voir disparaître dans les cendres. Seulement, Georgette avait étrangement manqué de prudence et Blanche se demandait comment elle avait pu oublier d'effacer les traces de son crime. Oublier ? C'était peu probable. En la voyant là parler de Robert, elle comprit que sa grand-mère avait attendu ce moment toute sa vie. Elle n'avait rien oublié. Si elle avait conservé des lettres qui la compromettaient, c'est qu'elle avait aimé Robert plus qu'elle ne pouvait l'avouer et que ces traces, de manière ironique, étaient tout ce qu'il restait de son amour.

Blanche s'était levée et avait marché jusqu'à l'escalier. Sur une console était posé un tourne-disque et des trente-trois tours dépassaient pêle-mêle du meuble de télévision à côté. Elle en tira quelques-uns et reconnut la pochette d'un album de valse de Chopin. Georgette avait toujours aimé danser. Elle avait regretté que Gabriel n'ait jamais partagé sa passion et rappelait souvent comme son frère la faisait valser autrefois. Personne ne s'expliquait comment Robert, qui se mouvait difficilement, curieusement dansait sans peine. Quand la musique s'arrêtait, on s'étonnait de retrouver sa démarche boiteuse, alors qu'il avait paru à tout le monde qu'il était en train de voler l'instant d'avant. Blanche posa le disque et mit l'appareil en marche. Elle se souvint que Georgette ne savait pas prononcer le nom de Chopin, qu'elle appelait « chopine », et elle se mit à rire. Georgette tourna la tête. Les premières notes s'élevaient et la surprirent. Elle ferma les yeux. Un très lent sourire s'étendit du visage de Blanche à celui de sa grand-mère, les reliant étrangement pendant quelques minutes. Les bras de Georgette s'élevèrent à la hauteur de sa poitrine et son buste oscilla, la tête penchée comme si elle reposait contre le torse de son frère à l'époque où il la faisait tourner au rythme de la valse. Blanche attendit la fin du disque.

— Raconte-moi comment vous avez vécu, Robert et toi, quand vous étiez à Paris. Raconte-moi comment tu l'aimais.

Elle avait les larmes aux yeux, mais l'émotion de Georgette était passée.

— J'sais pas ce que tu sais, hein ! Tu fais ta cocotte ? Fouille-merde, va ! Fais donc semblant d'être gentille ! Tu m'auras pas. Tu crois que tu pourrais m'avoir, hein ? J'te répète que j'l'aimais. Tu peux le comprendre comme tu veux. À l'âge que j'ai, j'en ai pus rien à foutre ! Je vais te l'dire c'que tu veux entendre ! On a commencé à dormir ensemble. C'est ça qu'tu veux entendre ? Hein ? Oui, on faisait tout ensemble. Il faisait tellement froid ! On est arrivés là un hiver, tu peux même pas imaginer. On n'avait qu'un poêle et encore, on le faisait pas beaucoup fonctionner. C'est pour ça qu'j'étais tellement heureuse quand ma patronne m'a donné ce manteau qu'elle avait même pas porté deux fois ! Elle pouvait se l'permettre, tu penses bien ! C'était une noble, une femme de la haute, tu parles ! J'la détestais, mais j'ai jamais oublié comment elle s'appelait. Madame de la Croix-Simon, il fallait toujours lui donner du madame, jamais ajouter un autre mot. Elle m'humiliait à me faire cirer les parquets toutes les semaines, comme s'ils en avaient besoin aussi souvent ! Le soir où j'suis rentrée avec

le manteau, on l'a mis sur le lit, Robert et moi, et on s'est pelotonnés en dessous ! Évidemment, tu comprends pas ça, toi, t'as toujours eu chaud, pis tu t'es toujours crue parfaite. T'aurais bien fait ta madame de la Croix-Simon, mais t'es comme moi ! T'es née dans le caca ! Tu te s'rais voulue princesse, mais t'es née dans le caca !

Georgette désignait le tas d'ordures au milieu duquel elle vivait. Elle était consciente de tout, avait songé Blanche, même s'il lui arrivait de se rendre dans les limites de son passé, elle habitait encore parmi les vivants. C'était une très vieille femme qui jouissait de moments de parfaite lucidité. Et elle profitait, aujourd'hui, d'un tel instant pour se livrer vraiment et dire comment elle avait aimé son frère, que cela ait été, ou non, contraire aux règles. Elle semblait maintenant se dépêcher d'en finir pour tirer un trait serein sur le passé.

— Robert ne pouvait plus s'passer d'moi, c'est ça, la vérité... Mais, j'l'aimais, moi aussi. J't'ai dit, il était entièrement dévoué, il m'adorait. Au village déjà, il venait s'coller à moi la nuit sous la couverture. Robert, tu peux pas savoir, il était si petit et si grand à la fois ! J'l'aimais, j'te dis, c'est sûr que j'l'aimais ! Mais il a tout gâché. Il a commencé à devenir jaloux.

Blanche savait, parce qu'elle avait lu les lettres mais aussi scruté des heures entières les photos de famille, que Georgette et Robert s'étaient aimés plus qu'un frère et une sœur le devraient, mais elle comprenait à présent combien ils avaient dépendu de l'affection l'un de l'autre. Elle avait cru que Robert avait été un jouet aux mains de sa sœur et de sa mère, parce qu'il était simple d'esprit, mais elle découvrait que c'était plutôt lui qui avait fait de Georgette sa chose, seulement, la situation avait changé, quand sa sœur avait commencé à travailler. Elle sortait, respirait l'air du dehors, tandis que Robert représentait la fermeture, l'ombre, l'autarcie. Lui, l'infirme, le boiteux, le diable. Elle, sa fée. Et puis, étant jolie, elle s'était mise à plaire aux hommes. Grâce aux leçons de Louise-Huguette, elle savait comment les aguicher sans rien leur donner. Comment aurait-elle pu d'ailleurs ? Même si elle avait voulu, elle avait ce frère qui ne lui laissait pas une seconde de liberté. Elle l'aimait, mais il l'encombraient. Louise-Huguette avait toujours eu honte de Robert et, à présent, Blanche était certaine qu'elle n'avait rien ignoré de la relation presque amoureuse qu'entretenaient ses deux aînés. Ce qui était incroyable, c'est que malgré ça, ou peut-être par perversité, elle les avait installés ensemble à Paris. Sans

doute n'avait-elle pas anticipé que la situation lui échapperait si vite et que Paris ferait pousser des ailes à Georgette. Les garçons, les cinémas, les jupes courtes, les lumières et les battements de la capitale. Robert n'était pas idiot au point de ne pas s'en apercevoir. Il était devenu brutal, il éprouvait au fond de lui un besoin d'aimer et savait qu'à part Georgette, aucune femme ne lui rendrait jamais ce sentiment.

— Il s'est pris à m'accuser d'sortir avec des garçons. Je niais tout, bien sûr, mais il a commencé à me battre. Il avait toujours été faible à cause de sa constitution, on l'appelait le débile, il pouvait pas courir, mais il avait de la force dans les bras. On s'faisait mal tous les deux, on s'griffait la figure, et puis, quand on était en sang, ça m'faisait rire...

Elle se mit à glousser. À partir de cet instant, sauf les moments où elle s'interrompait pour rire ou pour tousser, Georgette ne prêta plus attention à la présence de Blanche.

— On dormait toujours dans l'même lit et on continuait à faire c'qu'on avait toujours fait sous les draps... Mais il y avait d'autres garçons, et ça, j'pouvais pas lui dire, sauf que ça l'enrageait quand même, parce qu'il devinait tout. Et moi, j'savais comment l'rendre fou, j'lui disais que j'voulais plus, mais j'le frôlais avec ma robe. J'me rendais bien compte quand il rêvait d'moi la nuit, il se réveillait avec l'envie, tu vois... Ah, j'étais mauvaise, c'est vrai qu'j'ai été dure avec lui, mais j'te jure que j'l'aimais toujours. Seulement j'savais que ça pouvait pas durer. J'avais pas compris ça, moi, au début, j'avais pas compris qu'j'pouvais pas vivre comme ça avec mon frère, que c'était pas normal, puis j'ai rencontré Gabriel... Robert, c'était pas pareil, j'pensais que ça resterait comme ça... J'avais pris Gabriel, parce qu'il était tellement amoureux qu'i'm'passait tout et i'voyait rien ! Mais Robert est devenu trop jaloux et violent. Il voulait pas d'arrangement, lui, il m'voulait pour lui tout seul... Tu comprends bien qu'ça, c'était pas possible... Il m'a accusée d'avoir le corps chaud, il disait des mots que j'l'avais jamais entendu prononcer, *catin*, *t'es une catin comme maman*, il vociférait ! On parlait devant lui des fois, comme s'il était trop bête pour comprendre et voilà qu'il me ressortait tout ! Alors, comme il supportait pas de m'entendre hurler, j'en rajoutais exprès, pour l'faire tourner en bourrique, j'claquais la porte et j'allais faire un tour, comme notre père à la maison... C'était la seule solution, parce qu'il ne comprenait que si on criait fort. Je sortais travailler, puis j'allais retrouver

des amoureux en bord de Seine. Pendant ce temps-là, Robert faisait à manger, le ménage, il m'attendait chez nous comme un époux bien sage... Ah ! Tu peux dire que j'lui en ai fait voir... Il s'mettait en quatre, il m'préparait tout ce que j'aimais... J'crois qu'il a senti très vite pour Gabriel, que j'l'aimais, et après, quand j'ai été enceinte de ta mère... Je ne sais pas comment il faisait, mais il devinait tout... Il m'accueillait plus de la même manière le soir, il se fichait en colère contre moi pour un rien, il disait qu'il avait des soupçons... Des soupçons ! Ah ! Il me faisait rire avec ses mots, ses grands mots ! Quand il disait soupçons, c'était tout un cinéma pour lui !

Blanche se souvenait qu'immédiatement Gabriel aussi s'était démené pour Georgette. En un été, il avait vendu tous ses livres aux bouquinistes, vidé ses valises, abandonné la chambre qu'il louait et il était entré à l'usine pour nourrir le bébé qui arrivait. Blanche voulait espérer que Gabriel avait été heureux, au moins au début, et, dans son for intérieur, qu'il avait eu conscience que le plaisir qu'il prenait trop rarement à son goût avec Georgette était chargé de menace, mais il l'avait néanmoins voulu, ce plaisir, il avait choisi Georgette, parce que sa joie la plus entière, Blanche en était certaine, était demeurée celle qu'il avait goûtée le jour où il avait conçu Colette. Le plaisir avait emprunté ce détour sournois, s'emparer de son esprit si léger, si détendu alors, plus détendu qu'il ne pourrait l'être avant longtemps, au moment où il avait sombré dans la chair moelleuse de Georgette, sentant tout le bouleversement qu'avait produit en lui sa chevelure rousse, il avait éclaté à l'improviste dans son cerveau, plaisir pur et incroyablement immaculé. Si Gabriel avait pu deviner que ce même plaisir prenait racine dans une perversion séculaire et presque parfaite, la petite tache café au lait, distrayante à l'œil, remuant comme un collier de hanche, se balançant au postérieur de Georgette, allant et venant sous le regard, et symbolisant toute la lascivité, toute la volupté et toute la cruelle désillusion qu'il en résulterait, s'il avait pu se douter que cette tache, à la rotondité séduisante, dans laquelle était logée toute une histoire, celle d'hommes et de femmes qui s'étaient aimés et déchirés, parce que la source de cette lignée était maudite et le mènerait à sa perte, aurait-il pris la fuite ? Peu après avoir conçu Colette, Gabriel avait rencontré sa future belle-mère, et alors il avait compris que son destin était scellé et que rien ne pourrait dorénavant l'enrayer, que sa femme, comme sa belle-mère, allaient le faire souffrir et lui subir, parce que tous trois avaient ça dans le sang. La très

vieille avait immédiatement senti que son gendre était trop sentimental. Si le secret, c'était d'attacher un homme, il fallait pouvoir s'en défaire quand on en avait marre. Un chiard, ou deux à l'extrême rigueur, mais pas un amoureux qui aurait bu votre sueur avec plaisir ! C'est ce qu'elle s'était empressée de dire à Lucien le dimanche des présentations officielles.

— Ché pas toué, mais il me revient pas trop, moué, le Gabriel.

— Qu'est-ce tu lui trouves ?

— Justement, j'y trouve rien. L'est un peu trop gringalet pour moué. J'ai bien peur qu'il soit amoureux et tu sais qu'i faut se méfier des hommes amoureux, ça fait pas d'bons maris.

— T'inquiète donc pas pour Georgette, elle sait ce qu'elle fait.

Lucien avait raison, et il était le plus à même de se mettre à la place de Gabriel. Une fois Georgette enceinte, elle avait quitté ses patrons. Robert avait vite subodoré sous la robe le ventre rond de Georgette et avait transformé en enfer les derniers temps de sa cohabitation avec sa sœur et son désormais fiancé. Le mariage avait été célébré à la va-vite. Les arrière-grands-parents de Blanche étaient venus de Bretagne pour la noce. Ils faisaient peur avec leurs mines noires et leur peau tannée par l'air salin de l'océan. La mère ressemblait à une minuscule souris, mais elle buvait autant que le père. Un souvenir heureux leur restait pourtant de la fête. Georgette avait offert son bouquet à Robert, qui en avait pleuré et avait accepté de faire la paix avec sa sœur. Il s'était levé de table pour l'inviter à danser et Georgette n'avait pas quitté ses bras de la moitié de la soirée. Quant à Gabriel, une fois marié, il avait décidé d'emmener sa femme dans la banlieue parisienne et leur avait acheté un très vaste terrain pour y construire une maison de ses mains.

— Manquait plus que ça ! s'était exclamée Louise-Huguette. Encore un bâtisseur !

Tout cela, Blanche le savait plus ou moins mais, en écoutant Georgette raconter, elle avait compris que son histoire ne se résumait pas à un inceste, qu'il subsisterait toujours des non-dits, des chaînes invisibles enracinées dans le passé, c'est pourquoi Georgette avait fait payer Gabriel à sa manière, celle de sa propre mère, et avant ça, sûrement celle de sa grand-mère, en le tyrannisant. De leurs premières années, en revanche, Blanche ne savait rien. Ses grands-parents avaient toujours fait comme si la maison était arrivée toute seule, poussée tel un champignon par une nuit d'orage. Toujours aussi comme si leurs trois filles étaient apparues d'un coup de baguette magique, toutes les trois en même temps. Quelle avait été leur vie avant ? Leur vie à deux les quelques mois avant la naissance de Colette ? Leur vie à trois, avant l'arrivée de Michèle puis de Sabine ? Gabriel travaillait dur et il avait fallu que le salaire avec lequel il nourrissait deux personnes suffise bientôt à trois, à quatre, puis à cinq. Georgette était redevenue ce qu'elle était : paresseuse et acariâtre. En reine abeille, elle avait pondu et laissait les ouvrières, ses filles, s'activer autour d'elle pendant que le bourdon courait à l'usine rapporter de quoi survivre. Elle ordonnait, commandait, décidait, là où Gabriel avait cru pouvoir être le chef.

Un moment, Blanche estima qu'elle n'apprendrait rien de plus et qu'il valait mieux cesser de torturer Georgette. Elle allait somnoler et quand elle se réveillerait, il était probable qu'elle ne garderait aucun souvenir de leur conversation. Elle penserait avoir rêvé et peut-être se souviendrait-elle seulement d'avoir valsé dans ses songes. Après tout, Blanche pouvait s'être

trompée. La femme qu'elle avait en face d'elle ne semblait pas être capable de tuer quelqu'un. C'était une pragmatique, elle avait toujours su faire obéir les autres pour qu'ils œuvrent à sa place. Elle était parvenue à trouver un homme assez sot pour supporter ses sautes d'humeur, réaliser ses trente-six mille volontés, se plier à ses désirs, répondre à ses caprices et la regarder avec des yeux de chien fidèle comme son idole. Les trois filles avaient été menées à la baguette aussi bien que le mâle. Enfant, Blanche s'était demandé si sa grand-mère avait vraiment un cœur ; elle n'avait jamais montré d'empathie pour ses semblables, surtout pas pour les enfants, même pas les siennes, encore moins pour ses petits-enfants ensuite. Ce n'était pas la peine de compter sur elle pour changer les couches ou donner les biberons. Interdit chez elle de filer aux bébés l'un de ces biscuits faits exprès pour leur faire les dents. Parce que les dents des hyènes ne poussaient pas avant ça, peut-être ? Lui mettre un marmot sur les genoux la dégoûtait. Un tas grouillant et chialant. Mais tout cela ne faisait pas d'elle une meurtrière et Blanche l'avait aussi vue, à de rares moments, regarder Gabriel avec tendresse, peut-être même un peu d'amour. Cependant, sans doute de se trouver là, face à Georgette, la tentation avait été trop forte, elle avait risqué le tout pour le tout.

*

— Et le jour où Robert m'a prise dans ses bras, tu t'en souviens ?

Comprenant que sa grand-mère avait ce besoin aujourd'hui de se perdre un peu dans les détours d'une mémoire qui n'en avait plus pour longtemps à lui survivre, Blanche avait choisi de mélanger les temps en prenant le problème par un autre bout et elle avait eu raison.

— Comment que tu peux te souvenir de choses pareilles, alors que t'étais si tchote ?

C'était la première fois qu'elle l'entendait prononcer cet adjectif picard qui avait cessé de se transmettre à partir de Louise-Huguette.

— Il avait l'air heureux sur les photos. Ça ne lui arrivait pas souvent, n'est-ce pas, d'être heureux ?

— T'es vraiment qu'une emmerdeuse. Qu'est-ce que tu veux savoir ? Que j'ai pris l'argent ? Oui, j'l'ai pris, et alors ? L'était à moi. Robert savait

rien de ce qu'il faisait, de toute façon, il en avait pas besoin, et maman nous volait depuis toujours, elle était mauvaise et elle détestait Robert. Tu peux venir me juger aujourd'hui, mais t'as aucune idée de ce que maman nous faisait subir ni de qui je suis.

— Et Marcelle ?

Georgette accusa le coup et considéra Blanche.

— Quoi, Marcelle ? Qu'est-ce que tu sais de cette traînée ?

— Marcelle sait qui tu es, tu crois ? J'ai lu des lettres. Des lettres qu'elle avait cachées dans la maison de l'Aronde. Tu te souviens quand tu m'y emmenais quand j'étais petite ?

Georgette regardait Blanche comme si elle découvrait soudain que, tout occupée à lire qu'on la croyait, sa petite-fille avait en réalité passé son temps à déterrer leurs secrets. Elle avait donné le change, la roublarde, elle avait fait semblant de jouer aux pirates et à l'île mystérieuse, disant que l'ancre était devenu sa cabane, le couloir, une rivière déchaînée remontée par d'énormes saumons, les tas de charbon, des plages de sable doré, le puits, une percée à travers la forêt vierge, les boîtes de biscuits pleines de vieux papiers, des coffres remplis d'or... mais en fait, elle passait son temps à retourner leur passé.

— Quand on était là-bas, avait repris Blanche, tu fouinais partout et t'étais tellement occupée que t'as jamais remarqué que je fouillais aussi de mon côté... Alors je te le demande maintenant : raconte-moi ce qui s'est passé le soir où Robert est mort... J'ai besoin de savoir. Pépé était déjà malade, n'est-ce pas ? Il était à l'hôpital ce soir-là ? Sinon tu n'aurais jamais pu te rendre chez Robert... Et lui, il habitait toujours à Paris... tout seul ?

Après le mariage de Georgette et Gabriel et leur paix éphémère, l'amour de Robert pour sa sœur avait tourné à la haine et cette haine avait grossi pendant des années jusqu'à ce que Marcelle entre en scène. Entre les deux sœurs, la vieille et la jeune, la rivalité n'avait rien à voir avec les petits duels mesquins menés par les hyènes contre leurs mâles. C'était un combat de dominantes, une lutte à mort dans laquelle l'une devait périr. Et Marcelle avait compris où était le talon d'Achille de Georgette. Il lui avait toujours fallu quelqu'un pour seconder Robert. Même monter des courses, avec sa jambe folle et sa tête rêveuse, il ne pouvait pas le faire sans aide. Il avait

peur de changer une ampoule et, peu à peu, il s'était mis à avoir la phobie de tout : les couteaux, le gaz de la cuisinière, l'eau même. Les années l'avaient rendu paranoïaque et il faisait souvent des crises d'angoisse. Étrangement pourtant, personne n'avait jamais songé à le faire enfermer. L'explication était simple : sa passion pour l'or avait fini par se concrétiser. À douze ans, elle n'était pour tout le monde qu'un fantôme mais, une fois à Paris, Robert avait réussi à acheter de vrais lingots et les avait bouclés dans un coffre-fort. Interner Robert aurait signifier les perdre et c'était hors de question pour les hyènes.

— Il était un peu fou, Robert... Pas complètement net. Obsédé, si t'aimes mieux, parce que les lingots, c'était devenu son idée fixe. Gamin, il dormait avec un faux lingot, t'imagines un peu ! Il l'a toujours gardé. Il l'avait à côté de lui sur la table de nuit.

— Qu'est-il devenu, ce lingot ?

— Tu veux dire tous ses lingots ? Qu'est-ce que tu crois, il a jamais revendu les autres ! Jamais. Ah, il est devenu riche. Tu sais ce qu'on dit, l'or n'est pas ce qui rapporte le plus, mais c'est une valeur qui ne se déprécie pas. En un sens, il avait pas fait un si mauvais choix... Il avait investi tout ce qu'il avait reçu de l'héritage de notre grand-oncle. Plus tout ce qu'il a amassé sou à sou ! Il dépensait encore moins qu'maman ! Quand il est mort, j'ai gardé le faux lingot, en souvenir.

— Et Louise-Huguette et Marcelle l'ont su ?

— Mais tout, elles savaient tout ! T'es vraiment idiote ! Le coffre, c'était un secret qu'il avait juré de garder pour lui seul, mais maman est tombée sur le pot-aux-roses un jour, par hasard. Par hasard, tu penses ! J'y ai jamais cru, moi, au hasard. J'suis sûre qu'il m'avait trahie et qu'il l'avait incluse dans le secret elle aussi. Il était tellement stupide ! Et puis cette salope de Marcelle en a connu le code à son tour. Mais elle, j'me suis toujours demandé si c'était pas maman qui l'avait mise au courant, pour se venger de moi et s'emparer de mon argent ! Tout ce qu'elles voulaient, l'une comme l'autre, c'était m'prendre ma vie. Évidemment j'ai pas su tout de suite qu'elles avaient découvert le coffre ! J'aurais pu l'tuer si j'avais su...

— C'est bien ce que tu as fait, non ?

Georgette avait regardé Blanche et avait crié avec rage :

— Fouille-merde, ta gueule !

La lecture des lettres et aussi certaines allusions avaient permis à Blanche de reconstituer en partie ce qui s'était passé. Pendant des années, les trois hyènes, Louise-Huguette, Georgette et Marcelle, s'étaient crues chacune plus fine que les deux autres et elles avaient abusé du coffre-fort de Robert. Oh, elles n'en prélevaient rien, non, aucune ne dépensait jamais le moindre centime, mais, comme Robert, elles en possédaient le code. Dans ce coffre-fort, l'argent ne faisait qu'entrer sans jamais sortir. Partout où il voyait de l'or, l'esprit trop simple de Robert lui disait qu'il était à lui, mais il se contentait de regarder. Sa présence n'avait jamais été un obstacle, puisque toutes les trois savaient qu'il suffirait de l'écarter d'un revers de main le moment voulu. Le manège avait duré des années, même quand Robert habitait seul. L'une rendait visite à son fils chéri, les deux autres à leur frère nigaud. Chacune faisait un peu de ménage, un peu de courses, et n'oubliait pas de vérifier le coffre-fort avant de partir. Robert avait louvoyé et menti aux trois, chacune s'était considérée distinguée au-dessus des autres, certaine d'être la seule à partager le secret et avec l'espérance de récupérer un jour la fortune intégrale du crétin.

Longtemps, la situation en était restée là, mais l'hyène est endurante. Elle sait garder en elle assez de ressentiment et de haine pour ne jamais fléchir face à ses ennemis. Supprimez la haine de Georgette à l'égard de sa sœur Marcelle, la haine des filles à l'égard de leur mère, la haine de Louise-Huguette à l'égard de ses trois enfants, vous lui ôtez l'envie de se battre et vous en faites déjà une vaincue. La haine est son moteur, et le goût de la chasse, un exutoire nécessaire.

Sans sa mère et ses sœurs, Robert se sentait perdu et il préférait encore l'humiliation et les brimades que de ne plus les voir. Mais, hélas, Georgette avait fini par comprendre que Marcelle essayait de la doubler. Alors elle avait calculé son coup avec lenteur et, un soir de fin juillet, était passée à l'attaque. À l'époque, Gabriel était à l'hôpital, Marcelle séjournait à Argelès-sur-Mer pour les vacances, le champ était libre. Un hasard pareil ne se reproduirait pas. L'état de la jambe de Robert avait empiré. Elle était devenue comme un membre mort qu'il traînait derrière lui et qu'il devait tirer à lui des deux mains pour s'asseoir. Sa tête n'allait guère mieux. Il n'avait jamais eu de femme pour éclairer son petit univers et était devenu vieux prématurément. Trois ans plus tôt, Colette avait mis au monde Blanche, elle la lui avait présentée en la lui posant dans les bras. C'étaient les photos de ce jour-là que Blanche avait vues. Robert était fier de lui

donner le biberon, parce que personne auparavant ne lui avait permis d'approcher un nouveau-né. Mais ce bonheur de trop courte durée avait précipité sa déchéance. Colette n'était plus retournée le voir ensuite, il s'était senti encore plus abandonné, et Georgette en avait profité.

— Je suis allée chez lui ce soir-là, c'est ça que tu veux que j'te dise ? Oui, j'suis allée récupérer l'or. J'avais pas le choix, fallait qu'j'me débarrasse de lui ! Tu crois peut-être que ça m'a amusée ?

Le corps de Georgette avait soudain été secoué d'une onde de choc qui s'était propagée jusqu'à Blanche. Elle s'était figée mais la voix de sa grand-mère avait poursuivi.

— Pour être plus discrète, j'ai pris un taxi, mais je lui ai fait faire des détours. J'voulais pas laisser de trace. J'avais tout prévu, j'avais même pris soin de mettre des vêtements sombres, mon vieux manteau violine, qu'avait l'air encore plus foncé en pleine nuit... Ah, ah ! Je devais avoir l'air d'une femme qui rend visite à son amant. C'est ce que Robert avait été, du reste, mon amant, mais c'était fini depuis longtemps... Je l'aimais, mais j'étais tellement en colère. J'ai eu peur de perdre sa fortune. Si maman ou Marcelle avaient fait main basse sur le coffre avant moi, elles auraient agi pareil, mais j'ai été la plus rapide... Aucune de nous pouvait prétendre avoir connaissance du coffre, tu comprends, aucune, ça aurait été avouer toutes nos manigances pendant des années... Il m'attendait, parce que je lui avais téléphoné deux heures avant pour lui dire que j'arrivais...

La suite, Blanche la connaissait. Dans l'escalier, sa grand-mère avait fait semblant de faire tomber son sac. Des papiers, des pièces de monnaie, un mouchoir, s'en étaient échappés, rouge à lèvres, fard à paupières, des articles de femme qui avaient dévalé les marches. Faisant mine d'être agacée, elle avait sonné à la porte.

— Robert, viens m'aider, fais-moi de la lumière, je viens de renverser mon sac à main.

Plus tard, elle avait craint d'en avoir trop fait et d'avoir été surprise sans le savoir par un voisin. Mais rien ne s'était produit. Personne n'avait entendu le corps de Robert chuter, sa chair molle qui s'affaissait et le claquement sec de sa nuque qui se brisait. Si une porte s'était ouverte, si quelqu'un était arrivé, toute la question aurait été de savoir si Robert était tombé de lui-même ou si Georgette l'avait poussé.

Avant de partir, elle avait pris soin de laisser, à un endroit où on ne pourrait pas le manquer, un papier avec les numéros à appeler en cas d'urgence, le plombier, le gardien de l'immeuble, des proches, et puis police secours. Alors, le lendemain, tout naturellement, la police avait trouvé ses coordonnées et l'avait informée la première, si bien qu'elle avait été sur les lieux tout de suite :

— Votre frère, madame, vient malheureusement d'être retrouvé dans l'escalier de son immeuble, il a probablement fait une chute... je suis vraiment désolé...

Georgette avait réagi avec énergie. Elle avait appelé, éplorée, ses trois filles et ses sœurs, puis s'était chargée des démarches, les obsèques, les fleurs, l'appartement à vider. D'argent, il n'y avait que quelques billets bien en évidence dans un tiroir, pour les courses de la semaine. Les hyènes n'avaient pas pu réclamer le contenu du coffre-fort dont elles n'étaient pas supposées connaître l'existence. L'affaire était réglée.

OceanofPDF.com

Il n'y avait eu aucune trace à effacer. La justice du droit, plus sage que la justice brutale des individus, n'avait jamais eu l'intention d'atteindre Georgette, puisque la police n'avait rien trouvé de suspect à la mort de Robert. Sans mobile, pourquoi tuer ? Maintenant qu'elle est morte, Blanche ne regrette qu'une seule question. Comment Georgette avait-elle pu vivre avec le meurtre de son frère sur la conscience ? Elle imagine que ce frère a dû la hanter la nuit, son corps froid glissé sous la couverture pour se réchauffer au sien, comme il en avait l'habitude depuis leur jeunesse. La présence de ce fantôme s'était peut-être confondue parfois avec les assauts de Gabriel, qu'elle subissait avec dégoût. Probablement qu'elle avait été assez punie dans ses rêves pour avoir si facilement saisi l'occasion que lui donnait Blanche de tout raconter. Jusque-là elle avait cherché à comprendre pourquoi les femmes de sa lignée haïssaient les hommes mais savoir désormais avec certitude que l'une d'elles était devenue une meurtrière, c'était autre chose.

Blanche avait redouté le récit de Georgette, mais elle ne s'était pas préparée à nettoyer les glaires ni à essuyer ses larmes. Cet aveu avait été si brutal que Georgette n'avait ensuite plus voulu parler. Blanche était donc partie mais, en rentrant chez elle, elle s'était rendu compte qu'éclaircir le mystère qui entourait la mort de Robert en avait révélé un autre, plus profond et plus terrible. Cette énigme-là n'était en rien résolue, au contraire, ce secret que Georgette avait laissé entrevoir en la prenant pour sa tante Adèle, ce secret qui n'était plus seulement celui de sa grand-mère, mais celui de toute la famille, et qui se concentrait dans quelques portraits de femmes. Quelle violence avait subie son arrière-arrière-grand-mère pour avoir transmis à sa lignée une telle haine des hommes et une telle rage ?

Alors, la confession de Georgette s'était mise à la hanter. La visite qui aurait dû l'apaiser avait ouvert un nouvel abîme. C'est là qu'elle avait lu des travaux sur l'épigénétique et la généalogie mais sans y trouver aucune réponse. Sa grand-mère s'était finalement étouffée à table peu de temps après, ouvrant une succession rocambolesque qui allait changer la vie de sa mère et de ses deux tantes.

OceanofPDF.com

V

De tout cela, Blanche a choisi de ne rien dire à Colette. Elle la regarde, étonnée de la trouver si forte. Elle l'envie de voir la réalité non pas comme elle est, mais conforme à ce qu'elle veut. Et elle l'aime trop pour ne pas lui laisser ce dernier rêve, cet ultime plaisir, pour épargner sa mère, elle ne remuera ni la boue du passé ni celle du présent.

Elles terminent plutôt leur déjeuner en parlant de banalités, piochant des pêches et des abricots directement dans la coupe à fruits. Les cuillères en argent restent sur la table entre elles deux, mais ni l'une ni l'autre ne s'en préoccupent plus. Après le repas, comme les maux de tête de sa mère ne passent pas, Blanche lui sert la décoction d'écorces de saule et de queues de cerise faite d'après la recette de Mariette pour favoriser les rêves. À l'instant où Colette s'endort sur le canapé, Blanche sait qu'elle ne partira pas seule visiter des pays inconnus sans jamais s'approcher du continent où Georgette est une criminelle, le fantôme bienveillant d'Eugène va l'accompagner. Avouer à sa mère le meurtre de Robert n'aurait de toute façon rien résolu. C'est pourquoi elle préfère ne rien dire non plus de sa visite au village quelques semaines plus tôt, ni de sa rencontre avec Mariette. À vrai dire, elle n'avait pas vraiment imaginé ce qu'elle pourrait tirer d'une femme aussi âgée qu'elle ne connaissait pas, ni comment la faire parler. Elle avait songé à se présenter comme une sociologue faisant des recherches sur les croyances populaires, mais finalement elle n'avait pas cherché à lui mentir.

Cette seconde visite à une nonagénaire avait été différente sur tous les plans de celle qu'elle avait rendue à Georgette. La plupart des vieilles de

leur génération étaient mortes. Mariette avait survécu, comme si elle attendait la visite de Blanche. À l'inverse des univers qu'elle avait connus jusque-là, délabrés à l'image de leurs propriétaires, le salon dans lequel elle avait pénétré était propre et exhalait une odeur forte de cire à bois.

— Prends ton temps pour t'habituer. Vas-y. Regarde de tous tes yeux, pendant que je te regarde, moi aussi. Comme ça, t'es de la famille des Valère ? Perrot, c'était ton grand-père ? C'est bien ça ?

La vieille femme, presque aveugle, avait posé ses mains sur le visage de Blanche et l'avait palpé avec lenteur. Elle avait prévenu sa visiteuse qu'elle ne voyait plus que des rais de lumière dans un vaste champ d'ombre. Elle savait que le jour où l'ombre écraserait la lumière, c'en serait fini pour elle, elle serait en train de partir pour de bon. Ses oreilles, en revanche, étaient en parfait état, elles allaient au moins pouvoir s'entendre. Blanche n'avait pas escompté pareille entrée en matière, quand elle lui avait téléphoné quelques jours plus tôt et elle s'était étonnée que la vieille accepte si simplement de la recevoir.

— Oui. La dernière fois que je suis venue ici, c'était pour l'enterrement de ma grand-mère, Simone Perrot.

Cette dernière occasion qu'elle évoquait, Blanche avait pu se rendre compte combien le village avait peu changé. Derrière les vitres, des mains de vieilles femmes avaient soulevé les rideaux pour épier. C'est dans ces petites rues qu'elle avait appris à marcher. Eugène se tenait accroupi et tendait les bras vers sa fille. Tout le monde avait suivi ses premières chutes, avec Eugène obligé d'essuyer ses larmes, oui, tout le monde voyait toujours tout dans ce village, et le soir, on en parlait en lapant la soupe. Pendant un instant, Blanche s'était sentie mélancolique. Elle avait regardé les yeux blancs de Mariette, incapable de se rappeler si elle les avait déjà rencontrés autrefois.

— Ça remonte tant que ça ? Et c'est maintenant que tu reviens... T'as de la chance que je soye pas morte et t'as encore plus de chance que j'aie rien oublié. J'ai les oreilles et la mémoire, le reste, c'est parti...

— Qu'est-ce qui vous a poussée à accepter ma venue si facilement ? lui avait demandé Blanche très rapidement.

— À mon âge, on a plus trop de visiteurs. Surtout des gens comme toi, des gens qui veulent bien écouter un peu... Ceux qui viennent, c'est pour le

ménage, le jardin, les courses, même pour m’faire un peu de lecture, tu vois, on s’occupe de moi !... Y’a toujours quelqu’un, mais pas pour écouter. Et puis, c’est des étrangers, toi, t’as beau pas vouloir, t’es chez toi ici, ta famille est née là. Enfin, celle de ton père, le petit Eugène. Et puis, c’est une question de croyance.

Blanche, déconcertée, avait regardé son interlocutrice.

— De croyance ? Vous voulez dire, de foi ?

— Oui, mais pas seulement en Dieu. Les histoires, est-ce que tu crois aux histoires ?

— Je ne comprends pas.

— Évidemment que tu ne comprends pas. Plus personne ne croit en rien aujourd’hui. Quand j’étais jeune, on racontait des contes, des légendes, appelle ça comme tu veux, on y croyait vraiment. C’était mieux que la vérité, tu vois. Et ce qu’on disait de l’histoire des femmes de ta famille, c’est qu’elles étaient des sorcières.

Blanche avait souri et avait été parcourue d’un frisson. Enfant, elle s’était souvent demandé si les hyènes, comme elle les avait surnommées, n’étaient pas aussi des sorcières. Elle comprenait à présent qu’elle avait sûrement vu vrai.

— Si tu avais cru aux histoires, c’est pas des chocolats que tu m’aurais apportés. C’est de l’angélique.

— De l’angélique ?

— De la racine de Saint-Esprit si t’aimes mieux. On l’accrochait au cou des marmots autrefois. Moi qui te parle, j’en ai eu mon collier comme tout le monde ! C’était censé protéger des envoûtements des sorciers. Faut dire que ma mère était particulièrement superstitieuse depuis ce qu’il lui était arrivé quand elle était jeune... La pauvre, elle s’était jamais vraiment remise...

— Remise ?

— De sa jambe cassée.

Comme Georgette, Mariette semblait perdre la tête par intermittences. Son discours vagabondait vers des contrées où on ne pouvait pas la suivre. Blanche était probablement venue pour rien.

— Ma mère s'est cassé la jambe quand elle était fiancée. Trois fois de suite. Enfin trois ans de suite, et chaque fois le jour de l'Assomption, t'imagines ? Trois fois ! À croire que la Sainte Vierge lui en voulait... ! Ma mère, elle s'appelait Reine. Je sais pas pourquoi elle est allée m'appeler Mariette, c'est comme ça. Mais à cause de ma mère, tout le monde m'appelait Petite Reine autrefois. Elle était très belle, ma mère, jeune, elle était tombée amoureuse lors d'un bal, là où naissaient les mariages. Seulement le garçon était lié ailleurs et ça avait fait toute une histoire dans le village. On disait qu'elle venait prendre les fiancés des autres et qu'elle l'emporterait pas au paradis... Eh bah, tu parles ! C'est là que c'est arrivé la première fois. Pan ! La jambe gauche, cassée ! Ça pouvait être un hasard, mais n'empêche, c'est c'qu'a attiré le jeune homme à elle. Il est revenu la voir sans arrêt et il a délaissé sa fiancée. Ça, on ne le pardonnait pas à ma mère, parce que le jeune gars est tombé amoureux, et elle aussi. Quand elle s'est rétablie et que sa jambe a été guérie, elle a recommencé à courir dans les champs avec le même garçon. On parlait de mariage cette fois. Un an se passe, et là, pan ! Deuxième fracture, et toujours la jambe gauche, tu parles d'une histoire !

La vieille s'était mise à parler avec une vivacité qui la faisait paraître dix ans plus jeune et Blanche ne savait toujours pas où elle voulait en venir et s'il allait lui falloir subir ses divagations longtemps, mais elle l'écoutait patiemment. La vieille dame l'amusait. Peu à peu, elle comprit qu'une sorte de malédiction avait frappé Reine. Il était question de la jalousie d'une jeune fille bafouée et l'histoire prenait racine dans les charmes magiques des croyances populaires.

— Encore un an et troisième fracture ! Ma grand-mère quittait plus l'église ! Elle priait pour que la Vierge lui tue pas sa fille et elle avait interdit à ma mère de revoir le garçon. Elle lui disait que ça suffisait comme ça, le bon Dieu voulait pas, le bon Dieu voulait pas ! Fallait plus insister. Elle voulait même plus voir le docteur, c'est le curé qu'elle consultait ! Le mariage avait été annulé, et le jeune homme était retourné à sa première fiancée... ! Dans le village, ça jasait. On disait que la mère de cette fille faisait des envoûtements et qu'c'était elle qu'avait ensorcelé ma mère pour délivrer sa fille de sa rivale... C'était ça, les histoires qu'on racontait à l'époque... Et on y croyait... On avait pas l'esprit à croire à la science comme aujourd'hui. On réglait les problèmes avec des potions, des recettes

que connaissent encore de rares personnes, mais elles sont plus nombreuses...

— Vous en connaissez, vous ?

Mariette avait ri. Rien de comparable avec le rire de gorge de Georgette, le rire de Mariette était franc et sans méchanceté.

— Moi, un peu... mais plus vraiment... À mon âge, on pardonne tout...

— On pardonne tout ?

— Ma petite fille, je peux t'appeler ma petite fille, dis ? Je suis plus vieille que ta grand-mère, qu'est plus là maintenant, mais bon... T'as pas encore compris que la rivale de ma mère, celle à qui elle avait pris son fiancé... bah, c'était ton arrière-grand-mère, Louise-Huguette ? Et celle qu'on accusait de sorcellerie et qu'on craignait sacrément, même si c'était elle qu'on allait voir quand on avait besoin, tu l'as pas connue, c'était sa mère à elle, ton aïeule, la Clara...

— La mère d'Adèle ?

— Ah, t'as entendu parler d'Adèle, toi ?

— J'ai entendu plus que ça. J'ai entendu que la mère d'Adèle et de Louise-Huguette, Clara, avait été violée quand elle était enceinte. C'est vrai, ça ? C'est une histoire qu'on racontait à votre époque ?

Mariette avait marqué un temps d'arrêt.

— C'est pas des histoires, ça, ma petite fille... C'est donc pour ça que t'as tant voulu me rendre visite pour me parler, hein... C'est ça... Moi qui croyais qu'c'était parce que ta grand-mère était morte. Comme quoi, tu vois, y'a jamais rien de si enfoui que ça puisse plus ressortir, jamais rien. Et on ne sait jamais comment les vieilles histoires refont surface... J'attendais ta mère, la Colette, mais pas plus elle que ses deux sœurs sont venues me trouver. N'empêche, j'savais bien qu'un jour quelqu'un de ta famille allait venir me voir pour que j'lui révèle tout. On le racontait, oui, et on savait que c'était vrai...

Blanche fut si secouée qu'elle se leva pour aller à la cuisine.

— J'ai apporté ce que vous m'aviez demandé, la viande et la cocotte...

— Tu t'es souvenue de ça ?

— Oui. Et vous aviez raison, les sorcières de ma famille m’ont légué ça aussi : la recette de la blanquette. Je vais aller la préparer et vous allez bientôt la sentir. Pendant ce temps-là, vous allez me raconter la suite.

Un mois et demi avant celle avec sa mère, Blanche avait donc préparé sa blanquette de veau dans la cuisine d’une dame de quatre-vingt-onze ans qui lui était inconnue deux semaines plus tôt. Ni Mariette ni elle n’oublieraient cette journée. Blanche lui avait dit au téléphone que Georgette venait de décéder et elle semblait si pressée de la voir que Mariette s’en était amusée :

— Ne t’inquiète pas. J’ai pas l’intention de mourir avant d’tu rencontrer ! Faut me pardonner, j’suis incapable de dire vous aux jeunes. J’ai dû t’voir autrefois... Tes mères t’ont appris à faire la cuisine, au moins ?

Par les hasards étranges de la vie, Blanche a rencontré cette femme qui aurait pu être sa vraie grand-mère quarante-trois ans après sa première rencontre avec sa grand-mère de sang, à la maternité où elle est née. En lui parlant et en lui préparant à manger, elle s’était sentie si familière avec elle qu’elle avait regretté de ne la connaître que maintenant. Avant d’en revenir à Clara, elles avaient parlé de tout et de rien, et ri comme des folles, en dépit des histoires abominables qu’elles s’apprêtaient à se raconter, et même, à un moment, Mariette s’était mise à chanter.

— *La nuit est limpide, l’été est sans ride, dans le ciel splendide luit le croissant d’or !*

— *Orme, chêne ou tremble, nul arbre ne tremble, au loin le bois semble un géant...*

— ... *qui dort !* Tu la connais aussi, cette chanson, ma petite fille ? Tu sais que ton arrière-arrière-grand-mère Clara...

— Celle que j’appelais la très très vieille ?

— Comment ça la très très vieille ?

— Quand j’étais enfant, j’avais essayé de dresser mon arbre généalogique mais personne ne voulait rien me dire. Alors, adolescente, j’ai écrit aux services d’état civil pour obtenir des copies des actes de naissance de mes ascendants. Ça n’allait pas bien loin. Les enfants n’étaient pas

toujours reconnus ou s'ils l'étaient, les pères étaient incertains. À l'époque, les couples se disloquaient et les hommes mouraient jeunes, je crois...

Partout où les cases étaient restées vierges, Blanche avait rempli les vides en dessinant des portraits d'ancêtres sortis de son imagination, si bien que son arbre portait la mémoire de ce qu'elle savait et de ce qu'elle fabulait. Comme cette petite tache café au lait dont elle ignorait le sens, ce qui ne l'empêchait pas de savoir qu'elle avait une signification.

— Personne ne pouvait me donner les noms de mes aïeules, alors en attendant, je les avais inventés et je les avais appelées *la très très vieille, la très vieille et la vieille*, en fonction du rang et des générations... J'avais même fabriqué des cartes comme un jeu des sept familles.

— Un jeu de sept familles ?

— Oui. Vous voulez que je vous dise quel était le nom de la famille de Georgette ?

— Les sorcières ?

— Non. Pour moi, leur village suintait la saleté et l'eau-de-vie, je le détestais. Et les femmes de ma famille, il m'était arrivé de les voir se battre entre elles. Alors, la branche qui partait de ma mère et remontait par les femmes vers Clara, après laquelle les registres ne livraient plus aucun nom, je l'avais baptisée « la dynastie des hyènes ».

Mariette avait éclaté de rire.

— Les hyènes ! Ah, tu devais être terrible, toi, quand t'étais gamine...

— Pas tant que ça. J'étais trop tendre pour elles en tout cas.

— Clara n'a vraiment pas eu de chance, tu sais. Non seulement elle a hérité de cette réputation de sorcière et de garce, il faut bien le dire, à cause de sa grand-mère, mais son premier mari, Pepino, paraît qu'il était complètement dingo.

Blanche avait laissé cuire la blanquette et elle était revenue à côté de Mariette pour apprendre la folie de son ancêtre et les malheurs de Clara, la première hyène. Et ce qu'elle avait appris, pour une fois, elle n'aurait pas pu l'imaginer.

À l'époque du mariage de Clara et Pepino, il restait tout au plus une vingtaine d'habitations anciennes dans le village, des maisons de mères ou de veuves, comme deux rangs d'oignons répartis sur l'artère principale, soit à peine une quarantaine de bâtisses. La grand-rue et puis quelques ruelles de-ci de-là, avec la boucle de la rivière autour, c'était tout le village vers 1890. Une situation idéale qui aurait dû le rendre prospère, alors qu'il n'était encore qu'un minuscule point sur la carte. Les hommes trimaient dès l'âge de quatorze ans dans les champs ou dans l'ancienne glacerie royale de Chantereine. Les femmes, elles, restaient entre elles à élever les trop nombreux enfants qu'elles pondaient au rythme régulier d'un par an. Paysans comme ouvriers buvaient. Les hommes étaient au champ ou à l'usine du matin au soir. Il pleuvait beaucoup. Les ouvriers s'en plaignaient, les paysans, eux, aimaient la pluie. Le dimanche, les parents cultivaient leur petit lopin, un potager, parfois un verger à pommes. Les enfants aidaient à nourrir les poules et les canards. Une femme était vieille une fois que tous ses rejetons mâles devenaient capables de descendre leur litron de rouge et de lever la main sur leur mère si elle leur faisait une remarque. Quand les garçons se mettaient à rentrer tard et à fuir la maison, qu'ils ne paraissaient plus au souper, ils étaient devenus des hommes. L'entrée à l'usine était imminente et c'était la mort de la femme comme mère et épouse à la fois. Sa couleur alors changeait. Les vêtements, la peau et jusque dans le blanc des yeux : elle devenait noire. Des semelles à la racine des cheveux, juste avant la masse neigeuse de la chevelure. Son teint devenait terne et grisâtre avec des plaques sombres, surtout sur le front et les ailes du nez. Le menton se garnissait de poils blancs, et là où l'on n'avait jamais vu aucun grain de beauté, un vaste champ germait, fleurissait et s'épanouissait comme une

rangée de poireaux. La seule activité qu'on laissait aux vieilles était de donner la météo et de médire de tous les habitants. Les unes après les autres, elles arrachaient ainsi les secrets du voisinage. Du fauteuil derrière la fenêtre qui leur offrait la vue la plus dégagée possible sur la rue et le monde, elles inventaient toutes les histoires qu'elles ne parvenaient pas à deviner. Les ancêtres de Blanche furent de ces femmes rabougries et noiraudes.

— Le bourg était resté lieu de passage à cause de la rivière de l'Aronde, qu'était devenue presque entièrement souterraine, mais personne savait pourquoi. Tu te souviens du petit filet qui coulait chez ta grand-mère Simone, au fond du jardin ? C'était l'Aronde... Bref, tu vas comprendre pourquoi j'te raconte ça, parce qu'on médissait beaucoup en ce temps-là. Enfin, je ne sais pas si ça a changé, mais, ça y allait, t'imagines même pas ! Surtout dès qu'on avait trop bu ou trop prié ! Pour picoler et distiller la petite prune au fond du jardin, tu peux m'croire que ça y allait aussi !... Un mariage ou une naissance, même un décès, faisaient l'objet de médisances... et aussi quand un étranger s'trouvait dans l'coin, on s'gênait pas pour lui mettre sur le dos des tas de racontars. Les ragots circulaient ensuite dans les repas de famille... Ah, c'était toute une époque !...

Mariette souriait.

— Oui, je me souviens, avait dit Blanche, quand ma mère recevait mes oncles et tantes... C'était un raz-de-marée de commérage ! Ça me coupait l'appétit. Mon seul plaisir, c'était qu'on mangeait dans les assiettes à marquise, avec leurs robes à panier... Je les regardais comme de très lointaines aïeules...

— Pourtant, tu peux me croire, ma petite fille, excuse-moi de te dire ça, mais j'te jure que tes ancêtres, c'étaient pas des marquises !

Mariette avait poursuivi son récit. Le père de Clara s'était nommé Alban Cugnière et il était manouvrier. Sa mère, Rose-Marie, avait élevé cinq enfants avant de tomber enceinte de nouveau à quarante-six ans. D'après Mariette, la malédiction avait commencé avec la mère d'Alban. Un étranger de passage à la peau un peu foncée avait autrefois séduit celle que l'on surnommait la mémé et depuis, la filiation des hyènes charriait quelques millilitres de sang noir, tout ça parce que la mémé s'était trouvée enceinte peu après. Pour décourager les mauvaises langues, Alban était né tout rose.

Malgré ça, même s'il avait été bien gentil de naître de la bonne couleur, la mémé ne l'avait jamais aimé.

— T'es qu'une chiure, elle lui disait des fois, j'aurais jamais dû t'mettre au monde, avec les ennuis que tu m'as apportés !

D'après Mariette toujours, la mémé exagérait beaucoup, parce que les seuls ennuis qu'elle avait, c'étaient les rumeurs qui couraient sur son infidélité, qui était pourtant tout ce qu'il y avait de plus vrai, même si l'arrivée d'Alban était venue la disculper rien qu'en naissant, alors qu'on ne pouvait pas faire enfant plus adultérin que lui. Le problème, c'est que la preuve de l'infidélité de la mémé était réapparue une génération plus tard. La fille d'Alban, Clara, était en effet née avec un teint foncé et un nez épaté, rappelant la faute de sa grand-mère et rendant soudain sa famille suspecte.

— C'est bien la pauvre Clara qu'a tout déclenché. Paraît qu'après elle, il est resté à toutes les femmes de ta famille une tache ovale comme un grain de café entre les deux fesses pour rappeler la couleur de la noiraude... C'est comme ça qu'on l'appelait, la Clara, pov'tchote ! Toi, t'auras échappé à ça à l'âge que t'as, mais ta mère, j'l'ai vue se faire démailloter, toute poussinette qu'elle était, et elle l'avait bien, cette tache de naissance...

Mariette s'était esclaffée et Blanche n'avait pas démenti.

— Alban avait quatre camarades avec lesquels il était lié comme les cinq doigts de la main. Mais après la naissance de sa fille, pfuit ! Ricardo, René, Joseph et Roland s'étaient détachés de lui, comme s'il avait jamais existé ! C'est qu'ils avaient honte de traîner avec le père de la noiraude. On était déjà raciste en ce temps-là, pour peu qu'on soit différent, on était le diable ! Alors l'Alban s'est mis à boire seul, au zinc, avant de rentrer, un petit coup, puis deux, puis il a continué à boire chez lui... À la longue, il est devenu alcoolique... Certains soirs, il s'en prenait à sa femme, la Rose-Marie, il virait fou et lui demandait pourquoi elle lavait pas bien la gamine, parce qu'elle était trop noire... et tout un tas de bêtises dans le même genre... Tu dois te demander comment ça se fait que j'sais tout ça ? Bah, c'est que des années après, on en parlait encore. Y'avait pas beaucoup de distractions au village et quand on tenait une bonne histoire, on la lâchait pas... Pourtant, qu'est-ce qu'il y pouvait, Alban, si la faute de sa mère rejaillissait sur le corps de sa fille ? Sa toute petite ! C'est Ricardo, son ami le plus cher, qui lui a jeté la première pierre au sujet de sa mère et de son père étranger.

Toutes les allusions qu'il avait entendues dans son enfance, Ricardo les a ressorties et propagées dans le village. Pauvre Alban ! On lui en a fait voir ! Même si on disait rien par devant, on se privait pas par derrière. Ce que je sais, c'est que ta famille avait pas eu de chance !... Parce que Clara était un peu plus foncée que la moyenne des autres gosses, les vieilles en ont fait une sorcière. Elles la guettaient derrière les rideaux, dès qu'elle paraissait au coin d'une rue. *Vous n'avez pas vu passer la gamine ?* Et l'autre qui répondait : *Si, elle marchait dans la direction du bois du Matthieu !* – *Non, le bois du Matthieu, vous êtes sûre ?* – *Certaine !* – *Ah Jésus, Marie, mon Dieu, je l'savais !* Et puis ça continuait... *L'allait sans doute chercher des herbes à sorts !* – *Des herbes à sorts, vous croyez quand même pas ?* *Jésus, Marie, Joseph, mais c'est donc une sorcière, c'te fille-là ?* – *Évidemment que c'en est une, qui pourrait douter avec la couleur qu'elle a ? On les reconnaît toujours à leur teint ou à la démarche, celle-là, elle se dandine comme si elle avait les pieds palmés !* Voilà ! Le mot était prononcé ! Sorcière, herbes à sorts, pieds palmés ! Tu parles ! Si tu veux mon avis, ma petite fille, Clara était une très jolie fille, bien plus que beaucoup d'autres du village et elle faisait tourner la tête de tous les garçons... Elle était effrontée aussi, et bien faite, alors, quand elle a grandi, les mères ont pas seulement eu peur pour leurs fils mais aussi pour leurs maris ! Pardi ! Ils voulaient tous en tâter ! À partir de là, les femmes ont plus eu qu'une idée en tête : s'en dé-bar-ras-ser... !

On sentait que Mariette narrait en y mettant de plus en plus de cœur. À cause de la rivalité qui avait opposé sa propre mère à la très vieille Louise-Huguette, l'histoire la touchait de plus près qu'elle ne voulait l'avouer. À quatre-vingt-onze ans, Mariette ne s'était jamais sentie aussi proche des disparus dont elle portait les légendes, peut-être parce qu'il existait entre elle et eux une proximité dans le temps qui ne laissait subsister qu'une mince lisière entre la mort et la vie. Elle voulait être à la hauteur pour transmettre à son tour leur mémoire et aider Blanche à remonter le cours de ses origines.

Ricardo, qu'on appelait tantôt Richard, tantôt le Rital, avait fait de Clara son bouc émissaire, on le considérait lui-même souvent comme un étranger puisqu'il était arrivé d'Italie comme maçon et qu'il en avait gardé un certain teint hâlé. Il s'était rêvé tout un tas de fils pour lui succéder mais il

n'en avait engendré qu'un, son Pepino, sur lequel il comptait pour faire oublier son ascendance latine en lui donnant des petits-enfants qui porteraient des noms français. Il bâtirait lui-même sa maison, comme son père le lui avait appris, et plus personne ne le regarderait de travers. Ce serait le triomphe de Ricardo.

— Clara était une gamine douce à ce qu'on disait, mais en grandissant, on la persécutait tellement qu'elle s'est mise à détester son père de l'avoir engendrée noire, alors que lui était si clair de peau. Pauvre gamine ! Pourtant, son choix a vite été fait ! Quand elle a été assez grande pour comprendre les attaques de Richard à son ancien camarade de trente ans, sa haine s'est déplacée de l'un vers l'autre. À présent, elle voulait venger son père, alors elle a tout fait pour tourner la tête du fils à Richard, Pepino ! C'est comme ça qu'un beau jour, le Richard a surpris son fils au bras de la noiraude ! Papapa, quelle histoire ça a fait encore !

Mariette avait raison. C'était de cette manière que les choses s'étaient passées. Clara avait séduit Pepino et Pepino en avait tâté. Comme les autres, mais il était tombé fou amoureux. C'était au moment des foins, quand les familles se réunissaient sur une ferme pour faucher et retourner l'herbe avant de la presser pour en faire du fourrage. Chaque jour, Clara entassait les bottes dans la grange, Pepino les lui passait à bout de bras et elle les montait au plafond, perchée sur une échelle. Tout allait bien jusqu'à ce qu'elle laisse échapper une botte, comme par hasard, et qu'il doive la retenir en grim pant derrière elle sur les premiers barreaux. À partir du moment où il lui avait tenu la taille, à cause de la petite tache sombre qui dépassait de sa ceinture, il n'y avait plus rien eu à faire, c'en était fini pour lui.

— Évidemment, avait continué Mariette, Clara s'est retrouvée enceinte aussi vite qu'on pouvait le craindre. Mais ces deux-là s'aimaient, ça, personne en a jamais douté... Alors, il a bien fallu s'apaiser pour les marier et calmer les pères. Les mères se sont rapprochées en cachette pour organiser la noce. Elles sont même allées ensemble jusqu'à Compiègne acheter deux alliances en argent... Tout ça n'allait donc pas si mal. Après la cérémonie, le ménage s'est installé chez Alban et Rose-Marie, mais Pepino avait juré de bâtir une maison de ses mains pour y abriter sa famille. Il voulait rendre son père fier de lui malgré tout, tu comprends... Richard avait toujours espéré que son fils se déciderait à bâtir. Ce qu'il voulait, lui,

c'était une maison qu'on verrait de loin et que tout le monde saurait que c'était sa maison à lui, la maison du Pepino ! Le malheur, c'est qu'à partir de là, la malédiction s'est aussi abattue sur elle.

Après le mariage, Alban, le père de Clara, s'était saoulé pendant trois journées et trois nuits, et puis soudain, il s'était souvenu d'un terrain qu'il possédait sur la grand-rue.

— Au nom d'une certaine tradition qui voulait que l'homme soit le chef de famille, il a tenu à ce que les papiers soient mis au nom de son gendre. Dans l'esprit de l'époque, un bien ne pouvait pas être la propriété d'une femme, puisqu'elle-même était la propriété de son époux ! C'est comme ça que Clara s'est retrouvée sans rien ! Spoliée dès qu'elle a été mariée ! Ah, je suis pas féministe comme vous l'êtes toutes aujourd'hui, j'ai passé l'âge de descendre dans la rue, mais quand même ! J crois bien que vous avez raison de vous révolter ! Tu dois faire partie de celles qui se révoltent, toi, hein, ma petite fille ? Mais, dis-moi, étant donné l'odeur que j commence à sentir, tu sais encore cuisiner la blanquette, on dirait... Qu'est-ce que j te disais, déjà ? Ah oui !... Alban ! Alban semblait soudain avoir oublié qu'il avait détesté Pepino pendant des mois... Intérieurement, il lui était reconnaissant de le délester dans l'honneur de sa noiraude... Enfin, bref... Le jour où l'acte de cession du terrain a été signé devant le notaire, Alban est passé voir Ricardo. Personne n'a jamais su ce qu'ils se sont raconté, on avait craint du vilain, mais après ça, ils ont recommencé à se voir. Pas comme avant, bien sûr, mais avec leurs enfants mariés et les deux familles liées, il fallait bien qu'ils se supportent ! Le truc, c'est qu'on disait encore que la famille de Clara était maudite, à cause de la mémé et du reste. À l'époque, c'était des signes qu'on prenait au sérieux et c'étaient toujours les femmes qui apparaissaient comme la cause des malheurs. De génération en génération, rien que la faute des femmes ! Ce qui se murmurait, c'était que désormais, tous les mâles qui approcheraient des filles de Clara seraient eux-mêmes frappés par le sort. Les femmes étaient maudites et elles feraient payer les maris. Mais ce que personne n'avait vu à ce moment-là, c'était cette spoliation dès le début, dont ton arrière-arrière-grand-mère avait été victime, l'terrain, il aurait dû être à elle, vu qu c'était son père qui le donnait aux époux ! Ce monde-là, ma petite fille, crois-moi, c'était un monde d'hommes ! Vu que les femmes pouvaient hériter mais pas administrer leurs biens, les pères préféraient encore penser à leurs gendres plutôt qu'à leurs filles, et le pire, c'est qu'Alban détestait Pepino !

Blanche entrevoyait désormais les différentes facettes de la colère de ses ancêtres. Humiliation, violence, spoliation, toutes ces injustices pouvaient faire naître le ressentiment. Et à partir du ressentiment, engendrer la haine. Pour un peu, elle leur aurait presque pardonné d'avoir été si mauvaises et si dures. Elle prenait conscience de la mémoire qui les traversait toutes, et, de nouveau, se félicitait d'avoir renoncé jusque-là à mettre au monde à son tour des filles.

Vers midi, après deux tasses de thé, Mariette s'était tue soudain.

— Bon, ton veau en a encore bien pour une heure à cuire. Si tu veux bien, je vais me reposer dans le salon. Aujourd'hui, je change un peu mes habitudes pour toi, mais il faut quand même que je fasse une sieste, si je veux tenir avec tout ce que j'ai à te raconter. Tu peux aller dans la chambre du fond à l'étage, tu trouveras une bibliothèque avec des livres. On n'était pas gros lecteurs chez nous, mais j'ai toujours aimé les récits, moi... Enfin, j'me dis que toi, tu dois aimer ça, lire... Tu peux rester là-haut, prends ce que tu veux... Si tu pouvais même me désencombrer... Depuis que j'y vois plus, les livres... y'a bien la petite jeune fille, Sarah, qui m'fait la lecture, mais j'ai c'qu'il faut, j'serai morte avant qu'elle ait fini de lire les romans du bas ! Vers 13 heures, t'inquiète pas qu'avec la bonne odeur qui commence à venir de la cuisine, t'auras pas à me secouer pour que je sois prête à manger ! Le gros morceau viendra après... Prends des forces, toi aussi, parce que tu pourrais en avoir besoin...

Blanche avait été trop heureuse d'obéir. Puisqu'on lui en donnait l'autorisation, elle était partie fureter dans la maison, se rappelant toutes les fois où elle avait exploré l'antre de ses aïeules. Dans la pièce que Mariette avait appelée la chambre du fond et qui était meublée d'un lit et d'une commode, elle avait trouvé sur une étagère quelques articles d'enfant. Elle s'était revue à neuf ans, quand la très vieille la postait face à une caisse pleine de vieux jouets délabrés, chiffons visqueux, seau et pelle en plastique, et deux poupées déglinguées, en lui disant de s'amuser. L'une des poupées portait un jupon jaune taillé dans une combinaison de femme. Il ne lui restait que quelques touffes de cheveux plantées dans le crâne, la plus grande partie avait été arrachée. Le second baigneur était pire encore : un tronc sans bras complètement nu, avec une seule jambe. La tête avait un œil percé, comme si on y avait enfoncé une aiguille à tricoter. Blanche essayait quand même de jouer avec ces modèles de femmes atrophiées, mais le berger allemand de la très vieille commençait à gratter à la porte-fenêtre. Il grognait et lâchait de temps en temps un aboiement agressif. Blanche s'obligeait à s'intéresser aux jouets pour ne plus penser au chien. Elle avait autant peur des uns que de l'autre. La très vieille n'avait cessé de l'effrayer qu'une fois à l'asile. Elle se demandait si la vieille ou sa mère avaient elles aussi joué avec ces poupées, petites. On lui répétait tout le temps qu'on n'avait pas d'aussi beaux jouets avant. Que tout était plus cher que maintenant. Et surtout qu'on faisait attention aux objets, parce qu'on en avait peu. Ces poupées avaient-elles jamais été belles ? se demandait Blanche, tandis que le chien s'élançait contre la vitre et l'observait d'un air si menaçant qu'elle n'osait plus du tout bouger. La très vieille la trouvait généralement coincée dans l'angle de la pièce le plus éloigné des carreaux.

— Tu t’ caches ? T’es une peureuse, toué, pas vrai ? T’as peur que l’chien i’t’ mange ou quoué ? Hein que c’est d’ça, que t’as peur ?

Elle riait.

— I’va pas t’manger, mais il aime pas qu’on touche à ses jouets !

En peu d’années, Blanche avait changé. À force d’endurer la méchanceté de ses grand-mère et arrière-grand-mère, elle s’était endurcie. De petite fille soumise, elle était devenue une adolescente révoltée qui n’avait plus voulu mettre les pieds chez la très vieille. Dans la bibliothèque, elle retrouvait à présent certains des romans qui avaient amorcé sa rupture avec sa famille. Elle ouvrit *Madame Bovary* et pensa au mariage de Clara, en cherchant la description de la noce et de la pièce montée. Elle l’avait peut-être lue à vingt reprises dans sa vie, mais elle en riait toujours autant. Elle s’efforça d’être discrète pour ne pas déranger le sommeil de Mariette et soudain elle se souvint. Lors de sa toute dernière visite dans l’antre, elle avait peut-être quatorze ans. À cet âge-là, elle n’allait plus dans la mansarde. Elle lisait dans le jardin, appuyée contre la souche du marronnier, et levait de temps en temps la tête vers la maison, comme si elle espérait la voir disparaître. Elle découvrait *Madame Bovary* pour la première fois et les mots de Flaubert s’imprégnaient en elle. La description du carré de carton bleu, le temple à l’antique, avec ses portiques et ses colonnades, le château en gâteau de Savoie et surtout, la prairie verte du dernier étage de la pièce montée, l’avaient fait somnoler et elle avait rêvé qu’elle entrait dans le paysage décrit dans le roman, traversait une rivière, un lac de confiture avec au loin, très loin, un bateau en écale de noisettes dans lequel un Amour se balançait sur une escarpolette... Le mot l’avait fait rire, mais la rivière avait l’air de la connaître et se mettait à l’appeler, le rêve s’était poursuivi étrangement, et elle s’était déshabillée entièrement pour entrer dans l’eau. Elle n’avait pas senti le froid, mais avait eu peur d’être surprise nue par quelqu’un. Alors elle n’avait plus osé quitter les flots et elle était restée là, dissimulée. L’eau avait fini par remuer autour d’elle, le courant était devenu plus fort et l’avait enveloppée en dansant une très lente caresse qui était remontée le long de ses cuisses. Blanche avait fermé les yeux, elle ne s’était plus contentée d’accepter l’étreinte de l’eau, comme lorsqu’elle était plus jeune, elle l’avait devancée et avait promené ses mains au-dessus des vagues. Le plaisir était monté vite et Blanche, alentissant les mouvements de son échine, avait repoussé l’eau devant elle et s’était laissée flotter. Son

corps et l'eau qui la baignait de l'intérieur s'étaient agités beaucoup plus vite et beaucoup plus fort et elle avait joui en s'enfonçant dans la rivière jusqu'aux cheveux pour qu'on ne l'entende pas et que seule l'Aronde recueille son cri. Elle s'était ensuite réveillée, gênée mais pleine de confiance, c'était sûr, le prochain garçon qui l'embrasserait l'emporterait loin de la maison de ses parents et elle ne passerait plus jamais le seuil de l'autre. Elle attendait à présent ce jeune homme pour avoir le poids du monde sur la poitrine. À dix-huit ans, lassée d'attendre, elle avait déménagé de chez Colette pour partir vivre seule.

*

C'était Mariette finalement qui l'avait tirée de ses songes.

— Dis-moi, ma petite fille, j'veux pas t'déranger, mais il est pas loin de 14 heures et je commence à avoir drôlement faim... J'y vois plus, mais à l'odeur de ta blanquette, je crois que c'est prêt.

Il avait fallu plusieurs secondes à Blanche pour se souvenir d'où elle était et qui était la vieille dame qui lui parlait, en l'appelant sa petite fille comme si elles se connaissaient depuis toujours. Sortant à peine du sommeil, Blanche s'était laissée prendre la main. Ensemble, elles descendirent dans la cuisine, Mariette s'attabla et attendit que Blanche mette le couvert et serve les assiettes. Elle prit son temps pour goûter d'abord la viande et un morceau de champignon. Puis elle poussa un soupir et enchaîna :

— Tu te souviens où j'en étais ? T'as toujours envie que j'te raconte la suite ?

— Bien sûr, Mariette.

— T'es bien certaine, hein ? Elle est pas facile à entendre, cette histoire... Je te disais qu'Alban avait donné un terrain à Pepino. Seulement, la maison, elle a mis du temps à arriver. Pepino était bon bougre, mais c'est là qu'il est devenu vraiment fou ! La maison que tu as connue, quand t'étais enfant, elle a pas toujours été là, évidemment ! Elle a même été bâtie très difficilement par ton arrière-arrière-grand-père ! Encore une aventure dont on a parlé pendant des années ! Tu comprends, au moment où il s'est retrouvé avec un terrain vide et une femme pleine, il n'avait plus le choix, il fallait se dépêcher de bâtir !

Mariette disait vrai. Blanche ignorait quel genre de père Pepino avait été, mais, à entendre la vieille dame, il avait voulu se conduire en homme de son temps : mettre un enfant au monde était l'affaire de Clara, la sienne, c'était de faire sortir de terre sa maison. Le plaisir qu'il aurait pu y prendre s'était mué en obligation. Malgré ça, Blanche commençait à aimer vraiment Clara. Après tout, elle était la seule à avoir vécu une véritable histoire d'amour et elle n'avait pas hésité à bousculer les codes pour cela. Il ressortait du récit coloré de Mariette que Clara avait été très en avance sur son temps, une féministe avant l'heure qui n'acceptait pas de se laisser monter dessus ou maltraiter par son mari, son père ou qui que ce soit. Seulement, à l'époque, et dans la société où elle vivait, le droit se trouvait le plus fort et il était dicté par des hommes. Une femme comme elle était jugée délurée, une perdue qui ne savait plus où était sa place, une arrogante qui risquait de déviriliser son époux. En voulant faire valoir sa parole face à son mari, son comportement mettait la société en danger et cela expliquait pourquoi on avait fait d'elle, puis de ses filles, des sorcières. Au début du ^{xx}^e siècle, les croyances populaires étaient assez vives pour que le mot soit entendu au pied de la lettre. Très vite dans le village on ne se contenta pas de ragots et on en fit des sorcières pour de bon. On bâtit des légendes autour d'elles, et surtout, on se mit à les craindre. En leur donnant autant d'importance, on ne se doutait pas qu'on renforçait leurs pouvoirs. On les avait faites plus maléfiques qu'elles n'auraient été si elles n'avaient pas été prises au sérieux. Comme beaucoup de femmes et d'hommes d'alors, les grands-mères de Blanche connaissaient les plantes et savaient s'en servir. Le surnaturel habitait leur vie de la manière la plus banale, mais à mesure qu'elles recevaient la haine des autres, elles devinrent plus fortes, leur goût pour la magie et le surnaturel se renforça et, par-delà les paroles incantatoires, l'héritage le plus puissant était devenu celui du sang. Pendant ce temps-là, Pepino bâchait.

— Il lui en a fallu de l'entêtement à ton aïeul pour construire sa maison ! Des jours durant, il s'est enragé pour concevoir son terrassement. Paraît qu'il était resté tout l'automne debout au milieu du terrain chaque jour à scruter l'horizon, les yeux mi-clos. Les broussailles bouchaient la vue, en tout cas derrière le terrain, c'étaient les champs, c'était pas construit comme aujourd'hui. Il n'y avait rien que la campagne et un terrain vide, mais son imagination semblait lui faire déjà voir des choses. Des projets, il en avait ! Il les racontait à tous ceux qui voulaient bien l'écouter ! Qu'il aurait un

jardin comme ci et comme ça, et qui ouvrirait sur le monde avec un portillon badigeonné de vert, comme un paradis à venir ! Une semaine, il avait quand même tendu un grillage, et puis après, plus rien...

*

Pepino avait pensé que, plus tard, il érigerait un petit muret avec une clôture de bois très coquette et peinte dans le même vert que le portillon. Le terrain s'étendait, complètement nu, jusqu'au pavillon du docteur Morier. Devant ses yeux s'intercalait alors une maisonnette de plain-pied, telle qu'il la rêvait, avec une porte rouge, deux fenêtres garnies de rideaux brodés, et un toit à deux pentes, rouge lui aussi. Il prévoyait plus tard un deuxième étage et une pièce supplémentaire. Mais d'abord, deux grandes chambres avec un couloir central qui les traverserait et donnerait sur une cour derrière. Le couloir fendrait la maison en deux comme un abricot. C'était quoi, d'ailleurs, ce terrain ? Quelques minuscules ares que lui avait légués son beau-père, mais il bâtirait un vrai foyer. Il considérait le voisinage d'un œil méprisant : un toit de tôle à droite, un taudis en zinc à gauche mais bientôt une maison à tuiles rouges au milieu, la maison de Pepino ! Il avait vérifié mille fois la platitude du terrain. Mentalement il avait dessiné les fondations : il faudrait voir large, des murs de soixante centimètres pour compenser le déficit d'isolation, ce qui supposait le double pour la fouille et des tranchées d'une profondeur de quatre-vingt-dix centimètres ou un mètre. Hélas, à force de calculer et de recalculer, l'arrière-arrière-grand-père de Blanche était devenu fou.

Putain de bon Dieu ! l'entendait-on jurer, il était tellement excité qu'il traversait les murs imaginaires, les deux portes et le couloir de sa maison pas même sortie de terre, traversait tel un passe-muraille le logis, transperçait sans casse le mobilier modeste, une table de cuisine, un banc, un grand coffre en bois, une huche à pain et un poêle en fonte. Il bousculait ce que pouvait être la vaisselle d'une famille avec plusieurs enfants, *Putain de bon Dieu !* répétait-il sans jamais rien faire de plus et tout en avançant, de plus en plus désinvolte parmi les piles de linge sale, toujours imaginaires, des vêtements d'homme, de femme et de nourrisson, il frôlait son épouse penchée au-dessus du baquet, frottant ou rinçant le linge dans la cour, repassant et remettant au feu le fer chauffé à blanc sur la pattemouille

dans la cuisine. *Putain de sacré bon Dieu !* Si le sol était sain, il creuserait une cave, oui, une bonne cave pour conserver le vin, avec un accès extérieur dans la cour. Il avançait encore, laissant derrière lui et la maison qu'il admirait déjà et sa cave, parcourait les derniers mètres, lançait une jambe en avant pour faire un grand pas et se retrouvait sur le trottoir. Symboliquement, Pepino franchissait ainsi le seuil de chez lui. Il était maintenant dans la rue. Il n'avait plus besoin de regarder l'heure pour savoir qu'il avait rêvassé et que Clara allait l'attendre pour le souper qu'elle lui reprocherait d'avoir laissé refroidir. Mais c'était plus fort que tout, quelque chose l'appelait constamment sur *son* terrain, et une fois là, il partait dans ses rêves. Probablement qu'à force de demeurer des heures dans une oisiveté complète, il se réveillait à un moment comme brûlé par la morsure d'un fouet.

À travers le récit de Mariette, Blanche pouvait l'imaginer remonter la rue comme un somnambule pour rejoindre la minuscule venelle où habitaient ses beaux-parents. Il faisait déjà nuit, quand il entra dans la cuisine. Une seule assiette, recouverte d'une seconde, patientait. Sa femme se tenait devant une bassine pleine de haricots qu'elle écosait pour le déjeuner du lendemain. Si Pepino était devenu aussi fou que le prétendait Mariette, il était probable que Clara, après avoir soupé avec ses parents, les avait envoyés se coucher, résolue à attendre seule son homme. Sans se plaindre, elle faisait la cuisine, torchait le sol, récurait les toilettes, mais au fil des mois elle y mit de plus en plus de rage. Le pire, c'était de voir rentrer cet imbécile, hébété comme un homme ivre. Elle épluchait les légumes de la soupe, pétrissait la farine pour cuire le pain mais des larmes refluaient dans sa gorge, et sa colère enflait. Quand elle tordait le linge, elle en aurait volontiers étranglé Pepino !

Blanche devinait le dénouement de leurs soirées. Une fois seuls, Pepino dînait sous le regard de plomb de son épouse. Elle ne disait rien puis débarrassait la table, s'essuyait les mains sur un torchon et ils se dirigeaient vers le fond de la pièce, où ils se dévêtaient sans un mot, dans le noir, pour se coucher sans envie. Le premier des deux qui prendrait la parole déclencherait la bagarre et l'un comme l'autre le savaient. Leur amour, qui les avait poussés à bousculer les convenances, était sans doute mort une nuit comme celle-ci. Entre Pepino et Clara, un fossé s'était enfoncé, qui s'était cristallisé autour de la maison qui refusait de sortir de terre.

OceanofPDF.com

— C'est alors que s'est passée la rencontre qui allait le perdre. Ou bien, c'est le terrain qui était pourri depuis le début, mais je crois que c'est bien là que ton malheur a commencé, ma petite Blanche, pas ton malheur à toi personnellement, mais celui de ta lignée. Je dis lignée, parce que tes grands-mères, que t'as appelées des hyènes, c'était vraiment une dynastie, comme t'as dit ! Des bonnes femmes mauvaises, ça c'est sûr, t'as pas idée !

Blanche avait souri de nouveau des mots de Mariette, *des bonnes femmes mauvaises*... Elle avait posé sa fourchette. Son assiette s'était vidée plus vite que celle de Mariette qui parlait sans arrêt. Elle avait fermé les yeux et elle avait continué à écouter la vieille en face d'elle, comme une aveugle.

— Je t'ai parlé de l'Aronde, qui coulait sous le village. Tout le monde connaissait la présence du cours d'eau, mais comme je te disais, la rivière était devenue souterraine et, pour puiser, il fallait la chercher de plus en plus profondément, à l'aide de pelles et de pioches. Si on pensait qu'il y avait un bout d'Aronde sous une propriété, on faisait appel au vieux sourcier, un dénommé Minet qui restait à Villers... Cet homme-là était connu comme le loup blanc, il passait son temps au café *chez Eugénie*, le long de la route. On le reconnaissait à sa casquette et à sa démarche alerte. Je l'ai connu, quand j'étais gamine, et je m'en souviens encore. Une petite face d'animal avec des yeux très vifs. Son savoir, il le tenait de son grand-père, dont il possédait toujours la baguette en bois de noisetier. Les gens rigolaient, tu penses ! Quoi ! Rien qu'une petite baguette de rien et il prétend indiquer où se trouve l'eau ? C'était une époque bizarre, on y croyait pourtant, tout le monde y croyait mais on savait aussi qu'y'avait des charlatans. On était méfiant... Pepino lui-même s'était montré sceptique au début, mais il faut

croire que le discours du bonhomme l'avait convaincu. Il avait pris l'habitude de parcourir les trois kilomètres à pied pour aller au troquet où Minet passait son temps. On disait qu'ils étaient devenus inséparables. Le sourcier expliquait que la rivière se déplaçait à cause des constructions de routes et il avait raconté à Pepino que les eaux souterraines lui parlaient quand il marchait dans la campagne. Ah ! Les gorges chaudes que ça faisait ! Je l'ai entendu aussi, tu sais, on le prenait pour un plaisantin ! On disait qu'il entendait des voix pire qu'une bonne femme. Et Minet, il se démontait jamais. Il affirmait que les sources étaient ses filles et qu'elles lui parlaient... Au café, les hommes s'esclaffaient, mais ils aimaient ses histoires, parce qu'il savait charmer son monde, alors, petit à petit, Pepino est revenu l'écouter. À force, c'était l'un de ses plus fervents adeptes, si bien que lui aussi s'était entiché de chercher de l'eau sous son terrain... Si je te dis que c'est là qu'il a perdu la tête, c'est qu'il a dit lui-même à Clara qu'il entendait des voix lui parler dans le puits. La plupart des villageois pensaient pourtant que la sorcière, c'était Clara. Minet avait une bonne descente, mais il faut reconnaître qu'il était étonnant. Il se tenait toujours très droit, la tête haute et il vous regardait dans les yeux, si bien qu'on ne pouvait jamais deviner quand il était ivre ou pas. Pepino s'asseyait en face de lui avec admiration. Quand ils se sont mieux connus et que Minet l'a emmené se promener dans la campagne, faut croire qu'il avait eu raison, le vieux, à propos de l'Aronde, parce que Pepino a prétendu qu'elle lui parlait aussi. Et qu'est-ce qu'elle en avait à lui raconter, bon sang d'Jesus ! Elle était bavarde et c'qu'elle lui en promettait ! On disait que Pepino pensait entendre une femme l'appeler... *Pepino ! Viens, approche ! N'aie pas peur, n'aie surtout pas peur de moi, allons... Là, Pepino ! Sais-tu bien que c'est là que tout a commencé ? Viens, viens donc prendre mon eau, Pepino, viens prendre mon eau et féconde-la.* On exagérait bien sûr, mais on brodait sur le canevas qu'il tissait lui-même quand il était saoul... C'est votre malédiction, toutes tes ancêtres étaient prises pour des sorcières, et tous les hommes de ta famille divaguaient au café ! D'accord, c'étaient pas les seuls, mais bon... Il soutenait que la rivière lui demandait de l'ensemencer, c'est pas fou, ça ? La féconder, qu'i disait ! *Rien qu'une goutte, mon Pepino, rien qu'une goutte ! Oh, pour toi, je ferai des miracles, une maison à pignon, Pepino, une belle maison rouge à pignon avec des colombages et des murs tout blancs...* On en rajoutait aussi parce que sa maison ne venait

pas et qu'il arrêta pas de se vanter et de raconter la bâtisse qu'il allait construire sur son terrain ! On se payait sa tête, évidemment !

— Qui racontait ça, Mariette ? la coupa Blanche.

— Mais, ma pauvre, tout le monde ! C'était un village minuscule, tout le monde se connaissait, pis ensuite, les rumeurs voyageaient, vers Villers, Thourotte, Giraumont, Monchy, Longueil, Élincourt et j'en passe... Tu connais pas ces coins, toi, mais t'avais de la famille partout, ça se mariait entre soi, c'était comme ça, les alliances, ça courait jusqu'à Compiègne où ton père est né ! Je me souviens toujours des naissances, ma sœur était sage-femme... C'était ma jumelle, figure-toi, Petite Reine, c'était moi, et Reinette, c'était elle... On était proches, ma sœur et moi, elle me racontait tout. Elle a travaillé à la maternité de l'hôpital de Compiègne, c'était un peu comme si elle faisait ça pour nous deux. C'est bête, hein, je sais que c'est bête, ce que j'te raconte. Mais moi, j'aurais voulu être sage-femme aussi. C'était même plus mon idée que la sienne, mais quand j'ai compris que la maladie qu'j'avais aux yeux allait me rendre aveugle, j'ai dû renoncer. Je suis partie faire des cures. J'avais commencé mes études, mais je pouvais plus suivre, alors ma sœur a pris ma place. On se ressemblait tellement que personne s'est rendu compte, et puis elle a aimé ça et elle me racontait tout ! Moi, j'avais pas les yeux, mais j'avais déjà la mémoire. Je retenais tout ce qu'elle me confiait et elle, elle voyait pour moi. Toutes les petites misères des gens... Alors, les familles autour, je les connais toutes... Je sais même où que ton arrière-grand-père Lucien a fini... Je te secoue un peu en te disant tout ça, pas vrai ? T'es sûre que tu veux entendre la suite ? Parce que Mariette, elle sait tout et elle peut tout te raconter, mais elle veut pas te faire de mal, ma bichette...

Blanche avait ri avec douceur. Si Mariette croyait qu'elle pouvait encore être choquée avec la famille qu'elle avait eue. Au contraire, l'écouter lui raconter l'histoire de la première hyène l'aidait à regarder les autres avec compassion.

— C'est vrai que t'as pas été gâtée. Mais si ça peut te consoler, t'es pas toute seule ! J'en ai connu des dégénérés ! En tout cas, Pepino a continué de fréquenter Minet. On se moquait, mais, rigolade ou pas, le bougre ne se trompait jamais quand il ordonnait de forer à un endroit. Ceux qui s'étaient crus les plus fins et avaient voulu se passer de ses services s'étaient cassé les dents sur la roche. Un jour, Pepino l'a emmené sur le terrain, il avait

même pas posé une pierre ! Minet a sondé avec sa baguette, il a arpenté en long et en large... C'était un soir que la nuit était descendue plus vite que les autres jours, un drôle de soir et il flottait dans l'air une étrange senteur...

Mariette avait un tel plaisir à raconter que, même si elle avait voulu, Blanche n'aurait plus été capable de l'arrêter. L'histoire débordait comme l'eau du puits des décennies auparavant, une fois qu'il avait été creusé.

— Pepino suivait Minet et lui rapportait les paroles qu'il prétendait entendre. *Allez, viens, Pepino, penche-toi vers mon eau, viens, je suis femme, et une femme n'est pas faite pour vivre sans homme. Il m'en faut un robuste comme toi, un homme ambitieux et fort, un bâtisseur, mon Pepino ! Ah, si seulement tu voulais bien te pencher et me faire humer ton odeur, touche-moi, Pepino, je suis une femme puissante qui saura te combler... Pepino... Écoute la voix qui parle au fond de toi, rejoins-moi, Pepino ! Une seule goutte de toi dans mon eau vive et nous bâtirons le monde !*

Minet avait écouté la terre et ordonné de forer le puits à un endroit précis. Et Pepino avait pioché. Ce soir-là, il avait remercié le sourcier d'avoir trouvé la rivière en débouchant une bouteille de rouge qu'il avait emportée pour l'occasion mais, après avoir raccompagné le vieux, il n'avait pas pu s'empêcher de revenir encore. Plus tard, il avait dit à Clara que cette fameuse nuit, l'Aronde lui avait parlé comme jamais :

Viens m'ensemencer, mon chevalier, prends-moi et fertilise-moi, tu verras les miracles que nous accomplirons ensuite, toi et moi ! Mon eau vive vaut mieux que celle de Clara, Pepino, elle te baignera bien mieux que ta paysanne, elle te rafraîchira et je t'en bénirai, oh oui, je t'en bénirai...

Quelque chose s'est détraqué à cet instant-là. Si Pepino avait eu raison de faire appel au vieux Minet, tout le problème était venu de ce qu'il n'avait pas eu l'intelligence, une fois l'Aronde entendue, de *ne pas* creuser le puits.

*

Tandis que parlait la vieille aveugle, Blanche aurait voulu, rien qu'un instant, avoir le pouvoir de son arrière-arrière-grand-père pour elle aussi traverser les murs et les âges et revenir à l'origine, quand la maison n'était pas encore construite. Finalement, les hommes avaient peut-être été

prédestinés à la folie, mais les femmes de la famille avaient repris le flambeau sans broncher. Pepino avait perdu la tête, mais elles avaient toutes été touchées après lui et la démence leur avait donné une sorte de liberté et de clairvoyance. L'Aronde l'avait pris dans ses filets et l'avait envoûté de ses charmes. Après avoir été le creuset de ses illusions et de ses espoirs, sa maison devint un mythe qui enfla et finit par crever. Sa femme n'était pas la seule à le juger. La condamnation s'était répandue dans le village comme une flaque putride jusqu'à l'atelier où avait été embauché Pepino. La glacerie de Chantereine était autrefois une manufacture royale mais la chimie avait bouleversé l'industrie du verre et l'avait obligée à trouver d'autres débouchés, si bien que l'usine, à cette époque, s'enorgueillissait de produire plus d'engrais que de miroirs. Pepino, lui, travaillait au doucissage, une activité vieillissante datant du ^{xix}^e siècle, qui était encore un sujet de moquerie. Le soir, au lieu de se rendre au bistrot planté en face du grand portail avec les autres ouvriers, Pepino fuyait et allait sur son terrain. Or, pendant que la tête de son mari, grosse de projets, galopait dans ses rêves, chez Alban, Clara se désespérait. Gagnée par la rancœur, elle aussi devenait moins lucide. La naissance à venir les obsédait chacun à leur manière, la maison des Cugnière devenait odieuse à Pepino et Clara commençait à avoir peur de son homme.

*

Mariette n'était pas certaine de la date à laquelle la maison était sortie de terre, mais le premier témoin avait été la vieille Morier. C'était une femme sèche et droite. Elle avait épousé un médecin, mais son mari était mort jeune et elle vivait seule avec son fils, médecin également, et qui passait son temps à aller d'une ferme à l'autre dans sa carriole. Campée à son poste d'observation, la vieille Morier connaissait les heures de l'ouvrier. Après l'usine, Pepino venait ici comme d'autres vont se jeter au cou d'une maîtresse. Le cérémonial durait plusieurs minutes et Pepino se rendait au puits qui avait été percé à grand-peine, au fond de ce jardin qu'il était le seul à voir et qui n'était encore qu'un sol bourbeux plein de ronces et de chiendent au bout duquel trônait une énorme souche de marronnier. L'arbre avait été gigantesque. Pepino méditait, assis sur sa souche. De tête, il effectuait le gros œuvre des fondations. Il agitait les bras, les pieds, donnant

l'impression de valser, comme un danseur qui répéterait une dernière fois de tête, avant d'entrer en scène. Ricardo passait parfois, il pensait à Clara, qui était près d'accoucher, et l'idée que son futur petit-fils n'eût pas de toit le rendait fou. Ils ne pouvaient plus rester comme des idiots à attendre. Il laissa donc sécher le terrain en implorant le ciel pour qu'il ne pleuve pas de nouveau, vérifia lui-même le drainage et la dureté du sous-sol et estima qu'il pourrait se contenter d'un hérisson. Il lui restait à excaver complètement les fouilles et à tracer les silhouettes à la chaux dans la terre. La maison de plain-pied reposerait directement sur ses fondations. Quand il avait jugé qu'on pouvait poser des semelles filantes au fond des tranchées pour gagner du temps, il avait apporté des fers à béton pour le renfort vertical. Le dimanche où Ricardo se mit à couler le béton pour la maison de Pepino, la vieille Morier n'en était pas revenue. Derrière son rideau, elle s'était tournée vers son fils et bientôt tout le monde au village sut qu'enfin une maison allait être construite sur le fameux terrain.

*

Blanche avait servi le café.

— T'es toujours prête à entendre la suite ? Le plus dur, c'est maintenant... Tu trouves p't-être que j'ai traîné avec cette histoire de maison, hein ? C'est parce que la suite est pas jolie à raconter... On va retourner au salon, si tu veux bien. Prends les tasses avec toi, il y a des biscuits dans le placard, sous la télé. Je vais te le dire maintenant ce qu'est arrivé à Clara, enfin, ce qu'on en a su, parce que, comme par hasard, pour raconter ça, les langues sont devenues dures à délier, soudain personne n'avait rien vu... Bah, voyons ! Tu vois comme c'est, ces petits villages, ma petite fille, des cochons ! Je te jure que c'est rien que des cochons et des vipères qui vivent là ! Bref, ce qui est arrivé à ton arrière-arrière-grand-mère, même si j'étais pas née et qu'on peut pas m'accuser de ça, et bah, j'en suis pas fière parce que ce qui s'est passé cette fois-là se passe encore de nos jours, si tu comprends ce que je veux dire... Mais ce jour-là, ils sont allés trop loin, vraiment trop loin...

Mariette avait repris son souffle.

— En quelques mois, Rose-Marie, la mère de Clara, avait vieilli d'un coup. Ricardo avait beau faire et se consacrer à la maison, elle pouvait pas

pousser comme par miracle... Alors, pendant ce temps, fallait bien vivre, et Clara et Pepino habitaient toujours chez les Cugnière. Comme la mère pouvait plus rien faire, c'était Clara qui se chargeait de toutes les tâches domestiques. Les femmes s'épargnaient pas, enceintes ou pas... Pour échapper un peu à l'enfermement, la gamine avait rien trouvé de mieux que de travailler deux heures, chaque soir, à la laiterie. Fallait passer derrière les champs pour aller à la ferme des Méliot. Ça arrangeait tout le monde, parce qu'ils la payaient en nature et elle rapportait à la maison du lait ou du fromage... Dès cette époque, il faisait plus de doute pour personne que Pepino était devenu définitivement forcené. Clara en était désespérée, avec le temps, elle s'était rabougrie et avait perdu sa joie en même temps que son amour, mais elle était forte, heureusement. Avec ça, les hommes s'étaient remis à tourner autour de la noiraude... Paraît qu'ça l'avait rendue encore plus belle, la grossesse. Elle pouvait plus mettre un pied hors de chez elle sans entendre des rires et des commentaires sur son passage. On se rappelait la facilité avec laquelle elle avait accordé ses faveurs autrefois, avant son mariage, et on la suivait sur le chemin qui reliait les dernières maisons du village à la scierie du père d'Antoine par la forêt. T'as pas connu ça, c'est comme les fermes, tout est fini depuis longtemps, mais autrefois, embaucher à la scierie plutôt qu'à l'usine, ça plaisait aux femmes... La forêt de Compiègne était indispensable, on aurait pas vécu sans le bois qu'elle fournissait, on en avait besoin pour le chauffage, mais y'avait surtout les essences plus prestigieuses pour le bois d'œuvre, le tranchage ou la tonnellerie, et tout ça, c'était débité après les Beaux Monts, la partie la plus ancienne de la réserve où s'élevaient les chênes centenaires... Bref, tout ça pour te dire que Clara croisait les ouvriers de la scierie et pouvait pas s'empêcher de les regarder... Je la comprends, la gamine, avec un mari siphonné, une mère impotente, quelles distractions elle avait ? Quand elle rentrait de la ferme, elle admirait les bras d'Antoine à l'ouvrage. C'était un gaillard, celui-là ! Et tout le monde savait qu'il y avait eu quelque chose entre eux autrefois... Je te l'ai dit, Clara avait pas la réputation d'être prude, alors, ce qui s'est passé, c'est que ça a repris comme avant... Par ennui, par tristesse et peut-être aussi parce qu'Antoine avait des biceps plus gros que personne... Celui-là, on peut dire qu'elle l'avait choisi, tu m'ôteras pas ça de la tête. Parce qu'apparemment, ils s'étaient aimés comme il fallait dans le temps, mais, cette fois, ils étaient adultes, et l'Antoine prenait sa revanche, parce que Clara lui avait préféré Pepino. Quand ils ont

recommencé leur aventure, il s'en est vanté, le salopard ! Mais il a fait bien pire... Il a encouragé les autres à prendre leur part ! Tu vois ce que je veux dire ? Clara était un bien commun et on en jouissait encore mieux, semblait-il, si on s'y mettait à plusieurs ! Je te dis que c'étaient des cochons, ces hommes-là, on n'a pas idée ! C'est pour ça que personne a rien voulu raconter ensuite. Motus ! Ils avaient tous la bouche cousue, parce qu'ils s'étaient tous roulés dans la boue ! Ceux qu'avaient fait, pis ceux qu'avaient rien dit ! Pour te dire la vérité, je crois même que Clara a aussi voulu étouffer l'affaire... Elle avait trop honte et voulait pas de scandale. Qui l'aurait écoutée, de toute façon ? La honte, c'était rien que d'son côté à elle et, avec sa couleur, son mari braque, elle en avait l'habitude ! Et puis, si elle avait parlé, on aurait dit qu'elle l'avait bien cherché, que c'était une fille facile qu'en avait jamais assez, que des cochonnetés dans ce genre-là... Sauf que c'était pas vrai, Antoine, comme je te dis, on peut pas dire qu'il la forçait... mais les autres, c'est autre chose... Mon Dieu, la pauvre petite ! Tu sais bien comment ça s'est passé. Je t'assure, ce jour-là, ils sont vraiment allés trop loin ! Mon Dieu, mon Dieu, comment on peut ? Ça fait plus d'un siècle, cette histoire, et j'ai jamais pu oublier. Quand j'ai eu seize ou dix-sept ans, avec ma sœur et nos autres camarades, on nous interdisait, à nous les filles, d'aller derrière la scierie, on voulait pas nous dire pourquoi, mais quand j'ai su, j'y ai jamais remis un pied.

*

Malgré les soins d'Eugène, Blanche aussi avait appris toute l'histoire. Seulement, elle était beaucoup plus jeune et ne comprenait pas le sens de ce qu'elle entendait. Maintenant qu'elle écoutait Mariette, dont les pleurs ruisselaient comme si elle voyait la scène qui s'était pourtant passée vingt ans avant sa propre naissance, lui revenaient les paroles échappées lors des dimanches dans l'autre. Les femmes tenaient des conciliabules dans la cuisine. Blanche se souvenait des quatre chaises en formica et de l'odeur de moisi. Aucun homme ne prenait jamais part à leurs conversations. On profitait de la maladie du vieux et du fait que son père était sujet à des accès de *delirium tremens* pour les envoyer faire une marche digestive dans la campagne. Alors les femmes grignotaient des biscuits secs, leurs voix s'échauffaient, et progressivement, elles oubliaient d'être discrètes et se

mettaient à pépier, comme les bulles de l'eau prête à déborder de la casserole. *Réduite à n'être qu'un trou, une poche où les hommes se déversaient comme des bêtes*, voilà ce qu'elles disaient de Clara. Les hommes en avaient fait un objet et quelque chose avait bouillonné en elle. *Oh, le bon bouillon qui bouillonne !* Son ventre était devenu une marmite où la rage et la colère arrivaient à ébullition. Ils s'étaient jetés sur Clara et l'avaient violée en bande, comme des hyènes, et c'est pourquoi des hyènes en étaient sorties.

Les croyances villageoises mais aussi le silence complice qui s'était fait autour du viol en réunion commis sur Clara avaient fait resurgir le mythe de la sorcière. Pour le rendre plus vrai, on l'avait gonflé jusqu'à le faire énorme. Plus c'était gros, plus on y croyait et on s'était mis à raconter qu'à chaque génération, chaque hyène avait porté non pas un rejeton mais deux et qu'à l'intérieur du ventre, la femelle la plus forte triomphait pour faire taire sa rivale. Des grossesses faramineuses qui en devenaient surnaturelles ! Et cette réputation de sorcières qui tombait si bien ! Alliée à ces ventres gigantesques, elle avait donné langue à une légende encore plus gigantesque. Ainsi donc, dans leurs entrailles, les bébés grandissaient deux par deux, mais un seul venait au monde. La succession réglée de l'intérieur, à l'abri des regards et de l'influence des mâles. On avait fantasmé des combats épiques, des duels à mort au cours desquels l'une des deux adversaires devait mourir. Dans le cas d'Adèle, la lutte sororicide l'avait tellement amochée, disait-on, que tout avait été à recommencer à la gestation suivante. Les grossesses des hyènes étaient hideuses, démesurées et femelles. Et, quel que soit le nombre de petits dans la portée, la règle était la même : *toujours rien qu'une seule à la fin !* La dominante égorgeait sa rivale et prenait toute la place. Pendant que l'hyène-mère l'élevait à son image, la princesse imitait son attitude régaliennne, et l'une prenait la suite de l'autre sans solution de continuité. Son comportement de suzeraine ne laissait flotter aucun doute. De la grande sœur bancale ou du grand frère crétin, Louise-Huguette et Georgette n'avaient fait qu'une bouchée. Elles s'étaient hâtées de naître, à peine dix mois plus tard, *et toujours rien qu'une seule à la fin !* Mais ce n'était pas maléfice, c'était une simple question d'hérédité...

Les vieilles savaient ce qu'on racontait sur elles. La haine du village à leur égard avait enflé et cela les avait rendues encore plus méchantes. Sous la table, Blanche ne lâchait plus sa poupée. *On n'a jamais bien su...* Les voix murmuraient, mêlées au bruit des petites cuillères. Il fallait deviner ce qu'elles avaient à se dire, les trois hyènes, la très vieille, la vieille, la mère, et l'ombre de Clara qui planait au-dessus. Vivantes ou mortes, elles étaient bavardes et indiscrètes. Et puis, parler avec des mots était à peine nécessaire quand les ventres suppléaient les bouches. Le cycle de la violence était en marche, nul ne pouvait plus l'arrêter, pas plus que celui de la haine. À présent, Blanche déchiffrait enfin ce qui était resté opaque pour elle jusque-là. *Assis-toi là, ma cocotte, la dernière chaise en formica, ce sera bientôt ta place...* On faisait tout simplement comme si elle n'était pas là. *Qu'est-ce que tu crois qu'elle sait ? – Pas grand-chose, à l'âge qu'elle a ! Mais avec elle, il faudra se méfier, elle pousse par le cerveau et elle a tendance à trop réfléchir. – On raconte qu'ils y allaient deux par deux sur Clara, deux par deux, tu te rends compte un peu ? Et comme au spectacle, un troisième regardait...* Les vieilles ricanaient. Bien sûr, alors, que le ventre avait voulu se venger ! Toujours une nouvelle dominante, quand sonnait l'heure d'entrer dans la meute. *La sage-femme a prétendu que c'est ce qui avait déclenché l'accouchement...* Les deux porcs qui s'agitaient et sa petite aussi ! Les coups de talon dedans et dehors, et, à un moment, la gamine qui s'était trouvée prête à naître. Ça avait été un vrai combat de coqs à l'extérieur et déjà un combat de chiennes à l'intérieur pour savoir qui allait sortir victorieuse, d'Adèle ou de sa petite sœur à venir ! *Soudain, le bouillon avait coulé et s'était dégoûlé entre ses jambes, et coule, coule, coule, vas-y, cocotte, le cou serré bien fort, et la Clara qui hurlait ! C'est*

ainsi qu'Adèle avait perdu la raison, le cerveau écrasé. *Pffuit, la raison de la petite Adèle, éclaboustouflée disparue dans le bouillon ! Jamais Clara n'avait eu mal comme ça ! Et hurle, hurle, hurle, cocotte, et la petite qui hurlait et Clara qui hurlait et les porcs qui hurlaient et les voix des femmes autour qui hurlaient : allez, pousse, et pousse, et pousse, cocotte !* Elles savaient depuis toujours, depuis toujours le jeune ventre encore accroché dans l'utérus de sa mère trouvait le moyen d'apprendre l'histoire et d'enseigner au suivant comment ne plus se laisser faire. C'est à partir de là, pensa Blanche, que tout avait commencé. La brutalité des hommes, elles l'avaient toutes connue. De Clara, née aux alentours de 1886, à Blanche, née en 1977, près d'un siècle plus tard, cinq générations s'étaient succédé et toutes s'étaient légué ce savoir ancestral : la violence masculine. Et son pendant, la colère des femelles. Entre-temps, il y avait eu, certes, un bond dans l'émancipation sexuelle des femmes, mais la domination des hommes n'avait pas changé. Toujours un voisin ou un oncle, un homme qu'on connaissait bien, croyait pouvoir jouir de la fille sans son consentement. Ça se passait dans une resserre ou dans une ferme voisine, sur le bord d'un chemin ou derrière l'étang. Tout se terminait toujours là, l'appentis, une vieille grange, les recoins, les bouderies, les humiliations, les larmes que l'on venait cacher. Et le voisin qui poussait Colette ou Georgette ou Louise-Huguette dans un coin, sous prétexte qu'il voulait lui faire un beau cadeau. Un plein panier de poires qu'il venait de cueillir. Il l'avait déposé derrière le jardin et il lui demandait maintenant de prendre un seau et de venir le vider avec lui, vu qu'il n'y avait apparemment personne à la maison :

— Où qu'elle est t'mère ? Pas encore rentrée ?

Il s'assurait qu'il était tranquille, comme s'il ne venait pas précisément de croiser la mère de la mignonne qui allait en sens inverse.

— Tu vas m'aider à porter ça. Y'en a un bon paquet qu'vous allez pouvoir faire des tartes avec... pis, t'verras qu'elles sont ben juteuses et sucrées...

En fait de poires, la fille voyait la main de l'oncle s'abattre sur son corsage, l'autre main cherchait plus bas, sous la jupe, les cuisses de Colette.

Ou de Blanche ou de Georgette ou de Louise-Huguette.

Quel âge avait-elle ?

Quel âge pouvaient-elles avoir toutes, quand ça leur était arrivé la première fois, Louise-Huguette, Georgette, Colette, Blanche ? Et quelles étaient ces oreilles qui se fermaient aux appels au secours des petites filles de cinq, huit ou dix ans ?

Les mères pensaient : elle s'en remettra, je m'en suis bien remise, moi, et j'étais plus jeune qu'elle ! Les pères fermaient leurs yeux d'hommes qui n'avaient pas le droit de pleurer. Ils se lamentaient un peu et buvaient beaucoup. Surtout, personne n'était inquiété, les voisins, on les connaissait, on ne pouvait pas se brouiller avec, fallait rester en bons termes. Qu'est-ce que ça lui faisait à la gamine ? Ce n'était pas bien méchant, et puis, qu'est-ce qu'on y pouvait ?

Clara, derrière la scierie,
Louise-Huguette, à la renverse dans les champs,
Georgette, culbutée sous un arbre,
Colette, basculée dans l'appentis de la cour
Et pour Blanche, dans le garage d'un oncle.
À huit ans, douze, quatorze ou onze.

Le ventre avait encaissé les coups de boutoir et toutes les hyènes avaient porté la même marque et pleuré les mêmes larmes. Peut-être, se disait Blanche en écoutant Mariette, que tout cela aurait pu être évité si on n'avait pas creusé le puits et si on avait fui loin de l'Aronde !... Mariette n'arrêtait pas de sangloter et, une fois l'histoire achevée, l'une et l'autre étaient restées sans parler, jusqu'à ce que Blanche se lève pour rapporter les tasses à la cuisine. Alors, elle repensa à Eugène, et se revit, sa main dans la sienne, partir avec lui écouter les pépiements des merles et des rouges-gorges, les chants des tourterelles et des mésanges, on en voyait plein le jardin, plein les chemins et les bois. Il lui avait appris à reconnaître les feuilles des arbres, ses yeux savaient discerner les plumages des oiseaux, et surtout, il possédait un vrai génie pour éloigner les oreilles de sa fille de la férocité des hyènes. Mais à mesure que Blanche avait grandi, l'urbanisation avait chassé les oiseaux, les arbres avaient été abattus et elle avait fini par entendre. Eugène, lui, avait compris depuis longtemps que dans chaque

petite hyène, depuis des siècles, se lisait la peur ancestrale, et qu'une haine larvée patientait pour éclore. Même s'il savait que l'on ne peut pas lutter contre l'hérédité, il espérait que sa fille s'en sortirait indemne.

*

— Je t'ai tout raconté. Enfin, presque. C'est pas une histoire jolie, jolie... Mais ça, tu le savais avant de venir me voir, n'est-ce pas ?

— Je le savais en partie, oui, mais ne vous en faites pas, je ne regrette pas d'être venue. Ça va vous sembler bizarre, mais vous avez une très belle manière de raconter.

— Te moque pas de moi, ma petite Blanche...

— Je ne me moque pas, même si je ne suis pas d'accord avec vous, vous prêtez trop de grandeur à mes ancêtres... Les hyènes !... C'étaient surtout des magiciennes sans pouvoirs... Si une seule parmi elles avait possédé le secret de jeter des sorts, je vais vous avouer quelque chose, même moi, j'aurais hésité à refuser l'héritage...

Mariette avait éclaté de rire et Blanche l'avait suivie, et tout cela avait un peu séché leurs larmes à toutes les deux.

— Tu t'rends compte que tout ça, c'est arrivé y'a un siècle ! Comment que ça se fait qu'on soit toutes les deux à parler d'ça aujourd'hui ? La pauvre Clara a dû bien souffrir pour que ça traverse les âges comme ça. Faut dire, en plus du viol et de l'accouchement horrible qu'a suivi, y'avait l'humiliation. Parce que, quand Adèle est née, la maison de Pepino, c'était encore que des mots, il en parlait comme si elle était un château avec des tours et la fumée qui sortait de la cheminée, il faisait rire tout le village, mais tout ce qui poussait, c'étaient les pieds d'Adèle dans le ventre de sa mère. Quand elle est arrivée, Clara l'a reniée avant même de la voir. Ensuite, elle a été enceinte de Louise-Huguette et elle a transmis à ses filles toutes ses frustrations et tout son venin. Alors, d'une certaine manière, ce qu'elles ont fait après, tes ancêtres, c'est pas entièrement de leur faute...

— Je sais tout ça maintenant, Mariette. Venez, avant que je ne parte, on va marcher un peu, il y a tellement d'années que je n'ai pas vu la fameuse maison de Pepino.

Elles avaient suivi des rues que Blanche ne reconnaissait plus et que Mariette ne pouvait pas voir. Dehors, l'air était doux, il rappelait l'air salin des ports, alors qu'à des kilomètres à la ronde, il n'y avait rien que des villes, des forêts et des champs. La Picardie est une région où l'agriculture est l'une des plus intensives au monde, le rythme des extinctions des espèces végétales y a été le plus rapide au cours des trente dernières années. Eugène avait raison de s'inquiéter de la disparition des bosquets et de la raréfaction des oiseaux.

— C'est bon d'être dehors ! Si tu savais comme c'est bon ! J'ose plus, moi, avec mes yeux ! À part le jardin un peu, parce que je le connais, j'ai peur de sortir et je sens plus jamais le vent aussi fort comme ça sur le visage ! C'que c'est bon ! Je suis contente que tu sois venue et je suis contente de t'avoir rencontrée, ma petite Blanche.

— Moi aussi, je suis contente, Mariette. Vous avez un peu moins peur de la sorcière, maintenant ?

— C'que t'es bête ! Tiens, tourne par là un peu à gauche, il doit y avoir une rue... Mes pieds savent encore me guider, on dirait, mais on m'a dit que tout a changé. Personne prend jamais le temps de me mener en promenade comme ça. C'est pas la femme de ménage à qui je peux demander, elle est pas payée pour. Et puis, c'est pénible, une vieille comme moi, ça marche pas vite, d'autant moins que j'y vois pas... Mais on doit plus être très loin... Tu vois le nom de la rue à gauche ? J crois bien que ça devait être au 26, le nom a changé aujourd'hui.

— Rue du Petit-Étang ?

— C'est ça, voilà ! Au 26 !

— On y est, Mariette.

— Et alors ?

— Il n'y a rien au 26, Mariette, le terrain semble complètement abandonné.

— Comment ça, rien ? C'est pas possible qu'il n'y ait rien ! Paraît que ça a été vendu, mais qu'on a reconstruit. C'est pas possible qu'il n'y ait rien !

— Pourtant, c'est comme je vous le dis, Mariette. Et le plus étrange, c'est que sur le terrain, on dirait qu'il reste les fondations d'un puits... et aussi... Vous n'allez pas me croire, mais il y a un marronnier énorme, vraiment

énorme, je crois que j'ai jamais vu un marronnier aussi gros que celui-ci, Mariette !

— Je te l'avais bien dit, Blanche, tes ancêtres, c'étaient des sorcières...

OceanofPDF.com

VI

Mariette avait raison. Les événements qui s'étaient déroulés autrefois étaient frappés au sceau du surnaturel et ce que disait le marronnier dont elles sentaient l'odeur refluer vers leurs narines, c'était que Blanche n'aurait pas dû vouloir remonter le cours de la rivière de ses ancêtres. Parce que l'épidémie de folie avait été générale.

La dernière chose qui avait été bâtie, et qui aurait dû être la première, avait été la clôture, mais avant, tout le monde avait vu la maison. Tout le village avait défilé le soir et le dimanche en famille, si bien que personne n'avait pu remettre en question son existence. Il y avait bien eu un puits, derrière la maison, et un jardin. Il y avait eu une allée au centre de ce jardin et un battant qui ouvrait sur les champs, mais jamais de joli muret de briques ou de portillon peint en vert. La maison avait traversé les générations, petite et sombre, conçue comme pour loger des couples désunis, des frères et des sœurs maudits, faite d'espaces séparés où l'on avait pu s'ignorer. Il y avait eu tout ça, et quand tous les voisins eurent tout vu, il y avait eu enfin une grande porte de bois qui fermait sur la rue et cachait tout.

*

Au mois de mars 1907, Clara et Pepino avaient emménagé dans cette bâtisse vide qui avait tout de suite semblé trop petite pour la colère de Clara. Trop petite aussi pour celle de Pepino, qui regrettait l'idée du château qu'il avait nourrie. Trop petite enfin pour la colère d'Adèle. Une maison bien trop petite pour contenir trois individus de sexe et d'âge variés, dotés

tous les trois de solides et robustes colères. Sans le puits, qui restait la merveille des merveilles aux yeux de Pepino, ils seraient devenus fous encore plus vite. Par chance, il y avait eu cette eau glacée qui se distribuait généreusement et qui, parce qu'il fallait fournir beaucoup d'efforts pour la tirer, épuisait un peu de la hargne du père et de la mère en les fatiguant. Pepino devait s'occuper du jardin et il récriminait :

— Chuis un bâtisseur, moi, pas un jardinier !

— Un creuseur de puits, tu veux dire ! lui répondait Clara avec méchanceté.

Au fond du jardin, la souche du marronnier était encore là, elle aussi, environnée d'oiseaux qui gazouillaient dans ses branches et accueillante aux rêves de Pepino. Bien sûr il était le seul à voir des branches et des feuilles à un arbre coupé depuis tant d'années. Quand il tournait le dos à la maison, il voyait toujours la jolie barrière vert pomme et, le dos aux champs, il apercevait déjà l'étage avec de larges fenêtres laissant passer la lumière. Il continuait à rêver une maison qui n'existait pas. Quelle que soit la saison, Pepino ramassait des marrons et les fourrait dans ses poches contre les rhumatismes. Clara était en train de laver du linge dans la cour, mais il ne l'apercevait que lorsqu'il sentait l'eau savonneuse gicler sur ses chevilles.

— Fais attention un peu, Pepino, tu vois bien que chuis là !

— Fais attention, toi plutôt ! L dernière fois qu't'as fait la lessive, tu m'as perdu tous les marrons qu'j'avais dans l'poche.

On était maintenant au printemps et depuis longtemps on ne trouvait plus aucun marron nulle part. Surtout, il fallait aller dans les bois derrière Villers pour trouver des marronniers debout. Ceux du village avaient été décimés deux décennies plus tôt par un parasite.

— J'en avais trois qu'étaient parfaitement ronds comme j'les préfère.

Clara ne répondait plus rien devant la folie de son homme.

— Dans l'puits, chuis sûr qu'tu les as foutus dans l'puits !

Le puits et le marronnier demeuraient ses deux obsessions. Il lui arrivait de rentrer chez lui, de traverser le couloir comme s'il avait le feu au derrière et d'aller s'asseoir sur sa souche. Il était inutile d'essayer de lui parler, inutiles même les injures que Clara déversait sur lui. Adèle, sur la hanche

de sa mère, se mettait à crier, alors Clara se penchait, ouvrait son corsage et lui fourrait son sein dans la bouche pour la faire taire. Un soir, Adèle dormait les poings serrés dans un panier par terre et Clara avait vu filer son homme jusqu'au jardin comme une coulée de lave. Accoutumée à ses manières, elle s'était remise à pétrir le pain. Son ventre butait contre le bord de la table, comme il avait fait toute sa vie, d'abord parce qu'elle avait tout le temps été enceinte, ensuite parce qu'elle était devenue grosse. Le pain cuit et la soupe prête, Clara avait appelé Pepino depuis la porte de derrière, mais Pepino n'était pas sur sa souche.

— Pepino !

Le portillon était fermé, Pepino était introuvable, seuls ses sabots étaient déposés à côté du puits, comme on s'en déchausse pour aller au lit. Le mari de Clara avait tout juste eu le temps de bâtir une minuscule mesure. Il avait peut-être eu vraiment l'intention d'en faire un jour le château promis, mais il avait disparu. Le terrain et le manoir étaient restés boiteux et la très très vieille avait bientôt mis au monde Louise-Huguette.

OceanofPDF.com

L'histoire se reconstituait. Louise-Huguette avait marché enfant autour du puits, attirée par son mystère elle aussi. Elle y cachait ses larmes. À cinq ans, sa tête n'atteignait pas la margelle, mais à huit ans, en grimpant sur la pointe des pieds, elle devinait le vide et ça la rendait rêveuse.

— Maman, y'a quoi au fond du puits ?

— Mais enfin, Louise-Huguette, tu sais bien ce qu'il y a ! Il y a de l'eau, pardi, tu l'vois bien quand j'tire l'eau du puits dans l'seau, non ?

— Oui, mais *à part* l'eau ?

Toutes les fois où sa fille lui avait posé la question, Clara avait frissonné. Louise-Huguette avait toujours l'air de tout savoir. Personne ne lui avait pourtant jamais raconté l'histoire de Pepino. Une vraie sorcière, cette gamine. Clara oubliait ce qui s'était tramé dans ses viscères pendant des mois. Elle oubliait que l'eau vive du puits avait parlé à son mari avant sa fille, le rendant durablement fou. Personne n'avait eu besoin de lui dire quoi que ce soit, *puisque'elle était là*. Le soir où Pepino avait disparu, Clara était enceinte de six mois. Louise-Huguette lui avait donné d'allègres coups dans le ventre pour la forcer à sortir dans la cour. Clara avait appelé, mais son mari n'avait pas répondu. Elle était alors rentrée pour revenir avec une lampe et elle avait découvert les sabots. Le bébé avait tressauté dans son ventre. Affolée, Clara avait traversé la rue pour taper aux carreaux des Morier. Le docteur à son tour était allé frapper chez des voisins, avant de se rendre chez Ricardo et chez Alban. Ricardo avait lâché un juron qu'il avait répété deux ou trois fois et qu'on n'avait jamais oublié :

— Enfoiré de Minet !

Avec des torches et des cordes, les hommes s'étaient ensuite penchés au bord du puits. Clara avait vomi et le docteur lui avait donné un calmant. La vieille Morier, qui ne manquait pas de cœur, l'avait veillée toute la nuit. Au matin, les hommes avaient remonté le corps ballonné de Pepino et le docteur, assisté du maire, avait constaté la mort de l'ouvrier. On avait caché à Clara la figure bleuie de son mari qui avait heurté la pierre à plusieurs endroits dans sa chute, mais par derrière on avait prétendu que c'était elle qui l'avait précipité au fond de l'eau, personne ne la plaignait d'être devenue veuve et on avait recommencé à l'appeler la sorcière. On la craignait mais on savait qui aller trouver quand les choses tournaient au vinaigre.

— Comment ça, à part l'eau ? Mais il n'y a rien du tout à part l'eau, voyons ! Tu es folle !

Louise-Huguette n'était pas folle, et il lui arrivait d'entendre, elle aussi, la voix de l'Aronde lui murmurer des phrases qui ne s'adressaient qu'à elle. *Louise-Huguette, viens, il y a de bonnes choses pour toi là, à l'intérieur, n'aie pas peur, viens, les hommes t'aimeront grâce à moi, je t'apprendrai, viens donc...* Ainsi elle avait pris l'habitude de se pencher vers son amie pour écouter. Louise-Huguette avait hérité du pouvoir d'entendre l'eau, comme Pepino et le sourcier Minet autrefois, et elle avait beaucoup appris grâce à elle. Rien, songeait Blanche, n'avait jamais pu empêcher les petites filles d'entendre les puits parler. Louise-Huguette n'avait pas cinq ans qu'elle en savait déjà beaucoup sur les bouches des oncles qui sentaient le vin. Sur ce qui se montrait et ce qui ne se montrait pas. Devant tout le monde ou en secret. Elle était entrée à l'école en même temps qu'Adèle. À côté, il y avait les garçons et celui qui intéressait Louise-Huguette, c'était le petit Lucien. Il la poursuivait après la classe. Elle lui flanquait des coups de pied et ils revenaient tous les deux en sang. Et puis, un jour, quand elle avait neuf ans et Lucien onze, elle lui avait promis de lui montrer quelque chose qu'il n'avait jamais vu, ajoutant d'un air matois :

— J'te l'fais voir que si tu m'embrasses comme font les grandes personnes.

Depuis longtemps, grâce à l'eau, elle n'était plus si innocente. Depuis longtemps aussi, elle avait appris. Quand un oncle ou un voisin la poussait dans un coin et remontait ses jupes, elle n'était plus surprise. À côté, ses jeux avec Lucien lui semblaient bien innocents.

— Bon, tu me le montres ou pas ce truc que j'ai jamais vu !

— Tu m'embrasses d'abord !

C'était la première fois qu'ils se livraient à un chantage, elle dans le rôle du maître chanteur, lui dans celui de la victime. Lucien rêvait de seulement soulever la robe de Louise-Huguette un peu plus haut que le genou. Ce jour-là, il s'était penché vers sa bouche pour la première fois et Louise-Huguette l'avait entraîné vers le puits. En inclinant le buste sur la margelle, elle lui avait fait signe de l'imiter.

— C'est un puits ! Tu crois p't-être que j'en ai jamais vu ?

— Regarde ! Ce puits-là, tu l'as jamais vu ! Regarde tout au fond. Des fois, ça parle tout seul et y'a que moi qui le sais.

— Arrête, tu dis n'importe quoi, t'es qu'une sorcière !

— J'te dis que je l'sais et tu veux que j'te dise pourquoi ? C'est parce que c'est là que mon père, il est mort !

— Qu'est-ce que tu racontes ? T'es folle, ton père, l'est pas mort !

— Si j'te dis qu'il l'est ! Celui qu'est mon père maintenant, c'est pas le vrai. Le vrai, je l'sais bien, moi, il est au fond du puits !

— Blanche, où est-ce que tu es, Blanche ?

Blanche était revenue à elle soudain, confuse d'avoir effrayé la vieille dame dont elle avait par mégarde abandonné le bras. Elle reconstituait le puzzle de sa famille et comprenait qu'il dessinait non plus une malédiction, mais un terrible héritage. Il était temps de rentrer chez elle à présent.

— Venez, Mariette, il commence à faire frais et la nuit va tomber. Je vais vous raccompagner chez vous et m'en aller.

— Tu ne veux pas rester dormir à la maison cette nuit ? Tu pourras coucher dans la petite chambre. C'est pas prudent de prendre la route dans le noir... surtout avec les émotions que tu as vécues aujourd'hui. Je crois que tu ferais mieux de dormir là. Tu me vois avec tous ces restes de blanquette ? Je te raconterai encore ce que je sais de cette maison, si ça peut t'aider... Parce qu'il y avait bien une maison ici, j'le jure, et elle peut quand même pas avoir disparu comme ça !

Blanche savait que dans la tête de Mariette, la maison ne s'effacerait jamais et elle se demanda s'il n'y avait pas qu'à ses yeux qu'elle se dissimulait, comme si, par facétie, elle jouait avec elle... Fallait-il cesser de vouloir tout élucider ou, au contraire, prêter l'oreille à cette dernière histoire ? Elles avaient repris le chemin de chez Mariette. Blanche marchait au pas imperturbable de la vieille dame et elle accepta finalement de passer la nuit au village. Mariette n'avait sûrement pas envie de se retrouver seule, mais c'était pour elle-même qu'elle était restée, parce qu'elle non plus ne savait pas ce qu'elle aurait fait si toutes les vieilles avaient décidé soudain de la pourchasser jusque chez elle.

Dans la soirée, assise au salon, Mariette avait repris son récit. Clara était morte peu après le mariage de sa fille, puis son mari l'avait suivie et Louise-Huguette et Lucien avaient tranquillement récupéré la maison. En écoutant la description de Mariette, Blanche imaginait son aïeule en train de crever sous le regard de sa fille, et Louise-Huguette qui attendait, patiente et impassible au pied de son lit. Elle savait que ce n'était plus qu'une question de jours. À cette époque-là, Louise-Huguette attendait Robert, son ventre était monstrueux et elle le portait avec arrogance, comme si la promesse de la génération à venir poussait dehors plus féroce celle qui était en train de partir. Les deux ventres mis face à face auraient bien pu se parler comme les deux femmes ne l'avaient jamais fait de leur existence, mais aucun miracle ne s'était produit. La mère n'avait pas dit un mot à sa fille et le ventre mourant n'avait pas adressé la parole au ventre vivant. Tous les deux, celui qui ne portait plus rien et était en train de pourrir comme un sac de victuailles et celui qui était encore neuf et qui, gravide pour la première fois, allait mettre au monde un garçon complètement raté, étaient restés muets. Ils en auraient eu, pourtant, des choses à se raconter. Le vieux face au jeune, l'image de la décrépitude ramenée à la candeur de la première fois en un écho puissant venu de cavités intimes. Clara observait sa fille, si grosse et si solide, qui aurait pu l'écraser comme une chenille d'une morsure de son sabot. Même quand elle avait été déjà morte plus qu'à moitié et qu'un seul de ses yeux était demeuré en vie, elle avait continué de le darder dans l'angle où restait assise Louise-Huguette, tandis que leurs deux ventres se tenaient muets, et pourtant, chacun à sa manière, ils fermentaient dur, prêts à éclater, l'un de sa puanteur de mort, l'autre de son odeur fétide de vie nouvelle et de sang frais.

*

Le temps s'était rapproché. Mariette retrouvait des souvenirs qui dataient de l'époque de la vieille, Blanche n'avait plus rien à apprendre, mais elle l'écoutait cependant évoquer son passé et se sentait étrangement apaisée. Ce qui venait de se tisser entre la vieille dame et elle en quelques heures ne se déferait plus. Son visage qui appartenait à un autre siècle l'aidait à imaginer l'enfant qu'avait pu être sa grand-mère.

En partant le lendemain matin, Mariette lui avait glissé dans les mains un album de photos de son enfance, en lui disant qu'elle y trouverait sûrement Georgette et Robert. Blanche avait voulu refuser, mais elle avait insisté en lui rappelant qu'elle était aveugle. Qu'en aurait-elle fait à présent ? Elle-même n'avait quasiment plus aucune famille et ses neveux ne s'intéressaient pas à ces vieilles histoires. Les deux femmes avaient eu beaucoup de mal à se quitter, mais Blanche n'avait pas su trouver les mots pour le dire. Arrivée chez elle, elle lui avait téléphoné, comme convenu, pour lui assurer que tout allait bien. Ce qui était parfaitement faux. La blessure vive qui s'était ouverte en parlant avec la nonagénaire ne s'était pas entièrement refermée. Elle avait le sentiment étrange de vivre une sorte de rêve éveillé. Or Blanche était une rationaliste qui ne pouvait pas laisser entrer aussi facilement le surnaturel dans sa vie. Elle avait ouvert son propre exemplaire de *Madame Bovary* et lu pendant deux heures sur son canapé, pensant qu'elle parviendrait ainsi à oublier les contes qu'elle venait d'entendre. Au moment où elle était allée se préparer une tasse de thé, elle avait regardé couler l'eau sans songer à cette rivière vive qui avait parlé à toutes ses ancêtres et qu'elle-même parfois avait rencontrée dans ses rêves, elle avait rempli la bouilloire, l'avait posée sur la gazinière, avait allumé le feu, et puis elle avait levé la tête vers la photographie. Dans le cadre, la maison avait disparu.

VII

Faute d'en connaître la fin, Blanche ne démêlerait sans doute jamais complètement l'histoire de l'autre. Après la mort de Gabriel, Georgette avait vécu dans une sorte de reconstitution de la maison de Louise-Huguette, puis Colette était devenue veuve à son tour. À ce moment-là, les deux femmes s'étaient ressemblé autant que les lieux qu'elles avaient habités. Chacune d'elles possédait la clé de la maison de l'autre, si bien qu'elles débarquaient comme si elles étaient chez elles. La frontière s'abolissait entre leurs deux corps comme s'ils s'apprêtaient à ne refaire qu'un ensemble, tels qu'à l'origine. Colette était devenue l'image de sa mère, et Georgette, en vieillissant, était encore pire que ce qu'avait été Louise-Huguette. Mais tant qu'elle avait eu les jambes, elle sortait et rendait visite à sa fille. Elle aimait la surprendre assoupie, dans des positions peu avantageuses, parce que ça lui donnait une supériorité sur elle pour tout l'après-midi. Le contraire se produisait également, la fille qui trouvait la mère les jambes écartées et ronflant dans son fauteuil. L'une et l'autre avaient ainsi échafaudé un mythe qui était un refuge pour échapper au réel et, un jour, Colette, qui se sentait abandonnée dans une maison où Eugène n'avait rien laissé de lui, avait demandé à Georgette de la conduire dans l'autre :

— Pour quoi faire, aller là-bas ? Qu'est-ce que tu veux y fabriquer ?

— J'en ai assez de ma maison, disait Colette. Assez, assez ! Je m'ennuie, c'est tout ! J'ai envie d'aller passer du temps à la campagne.

Alors elles s'étaient mises à voyager ensemble le samedi et le dimanche, quelques années avant que Georgette ne commence vraiment à perdre la tête. Deux vieilles hyènes qui portaient en voiture, parce que Georgette

détestait autant marcher que prendre le train. Elle allait désormais sur quatre-vingt-cinq ans. Mariette se souvenait des séjours que la mère et la fille accomplissaient au village à cette époque. Elles parcouraient les cent kilomètres sans parler. Colette regardait le paysage pour éviter de croiser le regard de Georgette. La vieille était la dernière à connaître aussi bien la maison. L'autre était plein de secrets. Georgette pensait à tout l'or qui dormait dans la terre, quand elle roulait vers l'Aronde. Colette ne pensait à rien. Elle se sentait vide, traversée seulement de temps en temps par la pensée de sa fille ou d'Eugène. Un été qu'il avait fait très chaud à Paris, elles étaient parties avec une petite valise. Juste une robe de rechange et une brosse à dents pour passer deux ou trois jours au frais. Il n'y avait toujours pas de salle de bains. Les toilettes se trouvaient au fond du jardin. Louise-Huguette avait préféré garder un trou avec quatre planches autour, qui protégeaient à peine des regards et pas du tout de la pluie, parce que le bout de tôle qui avait coiffé le coin des latrines avait disparu. Elles étaient restées plus de trois semaines et avaient fait d'autres séjours par la suite. Jusqu'alors Colette avait été exempte de la folie ordinaire des hyènes, mais elle avait commencé à avoir des hallucinations dès ce premier séjour. Plusieurs fois dans la journée, elle devait aller au puits. Il fallait chauffer l'eau dans la cuisine pour faire sa toilette ou préparer le repas. Parfois, quand elle s'arrêtait devant la margelle, elle entendait un murmure. *Approche-toi, ma cocotte, n'aie pas peur.* Une scène de son enfance remontait à la surface, des voix qui lui donnaient une telle frayeur qu'elle n'osait jamais sortir se soulager en pleine nuit. *Allez, ma toute belle, viens danser avec moi !* Elle était craintive et un simple bruit la faisait sursauter. Elle avait très peur de son imagination, parce qu'elle était persuadée que c'était par là qu'arrivaient la démence et les malheurs. Blanche, par exemple, en avait toujours trop eu et elle n'avait fondé aucune famille. Georgette ricanait bêtement comme une hyène, quand Colette se plaignait de devoir aller puiser. Un jour, cependant, la vieille avait laissé entendre que la maison recelait ses petits secrets. Il était arrivé ensuite que Colette perçoive les deux syllabes de son nom, susurrées d'une voix douce, comme si l'Aronde se mettait à sourdre à travers les murs humides. *Allez, Colette, sois sans crainte, personne ne va te manger, ma cocotte !* Ça grommelait et ça marmonnait du rire moqueur de Georgette, si bien qu'un jour Colette s'était tournée vers sa mère :

— Ça va pas d'm'effrayer et d'me faire des blagues comme ça !

Colette n'avait jamais entendu parler de Clara. Georgette elle-même se trouvait incapable d'identifier les visages sur les très vieilles photos de famille accrochées aux murs. Elle était née plus d'un an après la mort de sa grand-mère et on ne lui avait jamais parlé d'elle. À mesure que le temps passait, les deux femmes avaient pris les habitudes d'un vieux couple. Elles prenaient rarement le petit déjeuner ensemble, c'était Colette qui se tirait du lit le plus tard et elle savait bien ce que Georgette en pensait. La vieille était insomniaque, tôt levée, elle mangeait peu, juste deux ou trois biscottes sans beurre ni confiture, qu'elle promenait avec elle comme une souris, explorant à petits pas et en silence les endroits à visiter. Avant le réveil de sa fille, elle avait le temps de dessiner des entailles dans la cour, là où la terre n'était pas recouverte de béton. Elle explorait les bâtiments et les pierres du puits. Comme elle était devenue lente et usée, elle n'allait pas vite et le petit monticule de terre qu'elle retournait sous sa main n'était rien du tout. Un minuscule tas comme si elle enfouissait dessous une petite crotte. On la voyait accroupie par terre ou agenouillée, la jupe remontée sur les cuisses, ayant les plus grandes peines du monde à se relever. Une petite souris qui venait de faire ses besoins. C'étaient de très menus gestes d'animal avec des murmures entre les dents. Elle espérait toujours trouver le magot de Louise-Huguette. Partout où le terrain n'était pas recouvert par une dalle de ciment et jusqu'au sol de terre battue de la buanderie et du cellier, gisaient de petits terriers de taupe, petits amas de glaise fraîchement retournée qui séchait et s'envolait en poussière. La vieille semblait demander à la terre de lui livrer le secret de la très vieille. C'était stupide quand on avait vécu avec la pauvreté d'imaginer des pièces enfouies et tout un miracle de prospérité, mais, à la longue, elles s'y étaient mises ensemble, la mère livrant des bribes de paroles incompréhensibles, la fille s'usant les ongles et la pulpe des doigts à gratter à mains nues. Retourner l'argile l'amusait. Elle avait l'impression de jardiner à l'envers. Cette activité finit par occuper leur temps. Elles prenaient des repas modestes sur un coin de table. Ou alors Colette préparait de la soupe. Elles la mangeaient à la cuillère dans des assiettes ébréchées en avalant de gros morceaux de légumes. Elles dormaient ensemble dans l'unique grabat de la maison et elles ronflaient plus fort que des hommes. Le reste du temps, elles fouillaient, le nez au ras des sillons, comme Georgette avait cherché autrefois avec Gabriel.

Cette période avait été intense et plutôt heureuse. Elles s'étaient ingénérées sans jamais rien trouver, mais sans perdre espoir. Colette avait été

celle qui s'était abîmée le plus les mains, mais Georgette en avait eu marre la première. Des outils, qu'elles avaient dénichés dans l'appentis, avaient été mis à contribution et quand elles s'étaient rendu compte que, même de cette manière, il était peu probable qu'elles découvrent un trésor, dans un mouvement d'humeur, la vieille avait donné un coup de pioche dans un mur. Or la pierre avait pourri, elle était gorgée à craquer de l'eau de l'Aronde et elle avait cédé. Elle s'était mise à pleurer comme pleurent les pierres, à grosses gouttes, surtout de l'eau de la rivière (chose que le sourcier Minet aurait pu certifier en la goûtant) et un peu de lait qui s'y mêlait comme un souvenir de maternité. Le mur avait crié, l'eau qu'il contenait avait poussé un gémissement : *Aïe !* Georgette était devenue sourde et ne l'avait pas entendu, mais Colette avait cessé net son travail, figée comme si elle avait vu un démon suinter de la paroi :

— Maman, écoute donc, quelque chose dans le mur a parlé !

Mais Georgette s'en fichait pas mal. L'Aronde, elle la connaissait. Elle avait assez penché son ventre vers elle pour y puiser. Elle l'avait assez connue enfant et ne savait que trop bien de quoi elle était capable.

— Laisse donc, va ! Laisse donc bavasser le puits autant qu'il veut et t'occupe pas d'ça ! Mêlé-toi plutôt de retirer cette pierre !

Cela leur avait pris des jours ou des mois ou des années, peut-être autant qu'il en avait fallu à Pepino pour accoucher sa maison, mais la mesure avait été démontée à mains nues, poussière à poussière, en raclant, en usant la pierre, en la frappant de petits coups du morceau que l'on venait de retirer et qui s'effritait déjà comme un bout de bois mort dans la paume. Quand elles étaient fatiguées, elles se relayaient sur la souche de marronnier, un seau d'eau froide à leurs pieds pour tremper leurs mains endolories. L'eau provenait du puits et elles y jetaient les restes de la maison comme des morceaux pourris et néanmoins il leur fournissait toujours une onde limpide et fraîche. Colette s'épouvantait et s'en était ouverte à Georgette. À la longue, pensait-elle, elles finiraient par le boucher à force de lui jeter des pierres.

— T'inquiète donc pas pour le puits, il sait mieux se défendre que nous, lui avait répondu sa mère de manière énigmatique.

Colette ne pouvait s'imaginer ce qu'elles feraient de la montagne de gravats qui grossissait, parce qu'il y avait maintenant un trou dans le mur et on pouvait passer une main dans la chambre depuis le dehors. Et pour

dormir et pour manger et pour vivre ? Comment feraient-elles si elles continuaient à ce rythme à détruire la maison ? Il fallait sans arrêt que la vieille fasse taire ses alarmes. Pourtant les pierres jetées tout simplement dans la cour, presque aussitôt qu'elles touchaient le sol, s'évaporaient et retournaient à la terre. Elles s'y incorporaient et y reprenaient leur forme première, comme si elles ne l'avaient jamais quittée. Comme si la maison n'avait jamais existé et que Pepino ne l'avait jamais bâtie. D'ailleurs, à part creuser un puits, celui-là, de quoi avait-il été capable ? Il avait fait deux enfants à Clara et puis il avait plongé tête la première. Tout cela était allé tellement vite qu'on se demandait si on ne l'avait tout simplement pas rêvé. Aucune photo n'était là pour témoigner de son existence et les petites vieilles si vigilantes à observer ses burlesques pas de danse étaient mortes depuis tellement longtemps que leur souvenir se perdait dans le silence. Plus de cent ans de tout ça ! Les marronniers de la rue avaient été remplacés par des acacias. Chaque année la démographie baissait. L'usine de Chantereine existait encore, mais elle ne nourrissait plus personne. Elle licenciait plus souvent qu'elle n'embauchait et les ouvriers entraient là-bas à reculons.

Après la main, elles auraient pu passer le corps entier, elles étaient pourtant larges et fortes, toutes les deux rondes et la chair tombante des vieilles hyènes. Une béance s'ouvrait à présent dans la largeur du mur, évasant la fenêtre de la chambre à la taille d'un monde, la même fenêtre sous laquelle Louise-Huguette avait écouté les murmures de sa mère et de tous ses hommes. Cependant elles n'osaient pas s'y aventurer. La porte de derrière était devenue inutile, mais elles l'empruntaient toujours pour regagner le couloir et la cuisine, car passer à travers la muraille pour entrer dans la chambre, ce qui était maintenant un bien plus court chemin, elles n'osaient pas encore s'y risquer. De l'autre côté de ce qui avait été un mur, obstacle au vent et à la pluie, se comptaient les pièces de mobilier d'une famille modeste du début du ^{xx}^e siècle, un lit, quelques chaises pailloées, un banc de ferme et une vaisselle de faïence. Le tout dans l'état d'objets qui avaient servi longtemps. Dans un baquet, du linge trempait, avec des langes de nourrisson reconnaissables à leur blancheur cotonneuse. La mousse du savon était sale et une femme montrait son dos, assise sur un tabouret, une planche appuyée contre l'épaule, son bras frottait le linge et en exprimait l'eau sale. La vision n'avait duré qu'un court instant, mais elles l'avaient aperçue toutes les deux. Autour d'elles les pierres avaient disparu. Aucune

trace de gravats, pas un seul caillou portant un lambeau de papier peint ou une marque de peinture. Le bois de la fenêtre s'était envolé, ainsi que tous les meubles qui avaient appartenu à la chambre de la très très vieille Clara et puis de la très vieille Louise-Huguette. Le vieux monde à leurs pieds s'effaçait et quand elles s'étaient retournées, la mesure n'était plus là. Le jardin était une friche pleine de ronces et d'orties hautes. La souche de marronnier disparaissait dans la végétation, mais des pousses toutes neuves et d'un vert tendre en sortaient, prêtes à refleurir. Rien ne délimitait la fin du terrain qui ouvrait sur les champs, à part deux ou trois piquets sur lesquels il aurait fallu tendre un fil de fer. Presque au centre, il y avait le puits mais sa margelle était tellement abîmée qu'il était impossible de dire si c'était l'œuvre du temps qui l'avait détruite ou si elle n'avait jamais été achevée.

Un jour ou deux, elles avaient encore griffé la terre autour, comme si elles refusaient de quitter la place. Puis, elles étaient rentrées à Paris. Plus jamais elles n'avaient parlé de leur voyage, ni de l'Aronde ni d'aucun puits et, les deux femmes devenant vieilles, on avait du mal à distinguer leurs deux fourrures. La mère et la fille avaient cependant continué de se voir chaque jour. Elles mangeaient des pâtisseries et du chocolat. Leur conversation était toujours la même. Elles se détestaient de plus en plus, mais le plus sûr moyen de se surveiller était de se supporter, alors elles ne se séparaient qu'au moment de se coucher. Rentrée dans son pavillon, Colette faisait toujours le même cauchemar. Toujours Eugène empruntait la voix des pierres. Sauf une fois, où son rêve avait été différent : elle et Georgette, débarquées de la voiture, se tenaient dans la rue devant la maison. La haute porte était ouverte. Elle ne fermait plus complètement, parce que le bois avait joué. Entre les deux panneaux, il y avait une fente assez large pour glisser le bras jusqu'à l'épaule. Elles s'étaient arrêtées pour contempler l'ancre, mais à travers les planches, il n'y avait rien d'autre à voir que les herbes folles. La bâtisse n'était plus là. En se retournant, elles avaient aperçu une voisine :

— Si vous êtes là parce que vous êtes intéressées par le terrain, faut voir en face. C't'un monsieur de la ville qu'a racheté. Y'a longtemps qu'il y a plus rien. Le gros monsieur qu'a racheté, il a tout retourné, tout, comme s'il cherchait quéque chose, pis après, il a tout détruit et tout enlevé les gravats. Maintenant, il cherche à r'vendre si ça vous intéresse. J'vous dis, faut d'mander en face, ils vous diront, c'est d'la famille à lui, j'crois bien.

*

Blanche avait lâché la bouilloire dont l'eau brûlante avait jailli et éteint le feu. Elle avait hésité à appeler Mariette, mais elle savait que cela serait inutile. Pendant des semaines, elle avait eu peur chaque fois qu'elle avait levé la tête vers la photographie. Tantôt la maison était là, tantôt elle disparaissait, mais ses craintes avaient fini par s'estomper elles aussi et le jour où Colette était venue déjeuner, il y avait longtemps qu'elle avait compris qu'elle était la seule à voir ces métamorphoses.

Colette avait dormi un long moment et elle s'était réveillée alors que l'après-midi était déjà très avancé. Blanche lui avait commandé un taxi et, avant de la laisser partir, elle l'avait embrassée. Elle la dépassait d'une tête à présent et Colette avait laissé un instant sa joue posée contre la poitrine de sa fille. *Je t'aime, tu sais, ma chérie. – Je t'aime aussi, maman.* Elle lui avait promis de lui téléphoner le lendemain et de prendre des nouvelles des préparatifs de son voyage. D'ici deux mois, sa mère prendrait un bateau qui lui donnerait quelques jours l'illusion de fuir ses problèmes, jusqu'à ce qu'un matin, allongée sur un transat face à une piscine turquoise, elle se rende compte que sa solitude était toujours là, sur le transat à côté du sien, qu'elle ne l'avait pas lâchée, pas une seconde, et qu'elle était restée en embuscade à l'attendre. Tout comme la légende de sa famille continuerait d'habiter avec Blanche où qu'elle aille. Quand la porte s'était refermée, elle s'était sentie seule un instant, mais son esprit était en paix. Désormais, elle n'avait plus besoin de la cérémonie de Mariette ni même de la voix d'Eugène. Sa décision était prise. En débarrassant la table, elle avait jeté les cuillères en argent, mais gardé le faux lingot, belle preuve de la folie de ses ancêtres, puis elle était revenue à la cuisine pour avaler les premiers comprimés, ceux qui arrêteraient sa grossesse.

*

Dans quelques jours, quand les seconds comprimés pour démarrer l'expulsion produiront leur effet, Blanche fera semblant d'être forte et de ne rien regretter. D'avoir choisi librement. Surtout quand il faudra avouer à Claude qu'elle a avorté. Au tout-à-l'égout, l'embryon ! Poche, têtard et placenta. C'est si beau, une naissance, mais toujours si décevant. Elle

effacera tout sans rien voir de ce qui aurait dû ressembler à un petit bout d'elle-même et d'un autre qu'elle avait pourtant élu. Si elle s'est débarrassée de sa toute-petite-qui-ne-naîtra-pas, ça ne veut pas dire pour autant qu'elle ne l'a pas *désirée*. Ni qu'elle cessera d'y penser. Son sang s'écoulera et gardera son secret, parce que son seul souci désormais, c'est de ne pas engendrer une nouvelle hyène.

Alors, tant pis, Claude sera furieux. Grand-père quatre fois heureux, il n'était pas loin de penser qu'il aurait pu l'être une cinquième fois pour ce bébé condamné trop vite. Mais les récits qu'elle avait entendus et le point final porté à la succession de sa grand-mère avaient déterré le conte. Avant Clara, il y avait eu sans aucun doute encore une autre ancêtre, la toute première ; les violences et les haines s'étaient succédé en une suite ininterrompue et c'était cette chaîne que Blanche devait briser. Si le repaire des hyènes avait pu s'effacer pour de bon, si elle avait pu être certaine que son enfant naîtrait purgée de la malédiction, elle n'aurait pas hésité et l'aurait mise au monde, seulement l'Aronde continuait de couler et de parler dans les profondeurs de la terre et l'autre était condamné à réapparaître. Blanche alors n'avait plus eu le choix. Elle avait eu trop peur de voir sa toute petite sombrer dans le cercle. Les enfants, le mari, la maison, l'héritière, l'héritage, l'asile de fous, le rejet de tout ce que les hyènes charriaient avec elles. À travers la peau de son ventre, elle lui avait adressé une ultime caresse. *Pardon, mon enfant, je ne suis pas sûre que j'aurais pu faire de toi autre chose qu'une hyène, pardon, ma toute petite.* Heureusement, à présent que l'histoire est devenue fragment de passé, Blanche sait que sa fille a un grand-père pour l'accueillir. C'est cela qu'a voulu lui enseigner Mariette : où qu'il soit, Eugène lui tend déjà les bras.

Souvenez-vous que jusque-là, la domination des hommes était universelle et souvenez-vous aussi de la petite paysanne qui gisait, jambes en l'air, renversée sur le dos, écrasée dans l'herbe du pré. C'était un viol banalement atroce, reflet typique de l'abus de pouvoir masculin. Ainsi donc, au Moyen Âge, ce qu'était devenue la progéniture de Raoul, père indigne et inconnu, nul récit n'en disait rien. Ce n'était qu'une fille née de paysanne en état de péché, il ne faudrait pas exagérer la charité chrétienne. Elle garda peut-être les cochons, elle fit sûrement le ménage dans une cuisine sombre, elle lava du linge à la rivière et ce ne serait pas de chance et en même temps justice, si elle avait rencontré à son tour un chevalier aussi dégourdi que Raoul. Il y avait belle lurette, en tout cas, qu'il était reparti dans le giron de sa mère se faire consoler de son tournoi raté et de ses lances brisées. Quant au château en bois qu'il avait fait bâtir (enfin, bâtir, lui, il se contentait de rêver son château adossé à un marronnier, le menton dans une main, il donnait des ordres, mais il avait sous son autorité tous les ouvriers qu'il voulait et le chantier avançait vite), il ne l'avait pas habité beaucoup, mais il y avait emmené des jeunes filles parfois. Le reste du temps, il le passait de guerres en tournois, et il n'avait jamais rien su de la déchéance de la paysanne, rentrée chez elle les cuisses en sang et ne sachant pas qu'elle portait son déshonneur en son sein. Heureusement, la pauvre petite était morte en couches, mais son cadavre ? Qu'en fit-on de son cadavre, puisqu'on ne pouvait pas l'enterrer comme une bonne chrétienne dans le cimetière paroissial ? On l'avait laissé pourrir à l'extérieur, si bien que l'Aronde en avait pleuré. Obligée de lui donner une sépulture, elle l'avait accueillie dans ses eaux avant de se couvrir de terre en signe de

deuil. Depuis, gonflé de rancœurs, c'était tout le lit de la rivière qui en était infesté et continuait de pourrir.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Ce livre est né d'une maison, d'un puits, d'un jardin, parce que les territoires portent des histoires en eux. Il n'aurait pas vu le jour sans des voyages répétés dans ces lieux, des rencontres et l'indulgence de ses premiers lecteurs, Catherine, Didier et Christian. Des amis écrivains l'ont lu également avec attention et bienveillance, parmi eux, Annie Ernaux a eu la gentillesse de me faire part de ses remarques et certains m'ont aidée à le porter. Je remercie tout particulièrement Salomé Berlemont-Gilles, mais aussi Ananda Devi, Mohamed Mbougar Sarr, Hyam Yared et Pierre Bénard. Mais c'est mon éditrice, Chloé Deschamps, qui l'a choisi et fait éclore. Je la remercie du fond du cœur pour sa patience, son entêtement et sa fougue. Enfin, ce roman a connu la chance rare de rencontrer son lecteur privilégié, le seul qui en connaisse toutes les versions, le seul à l'avoir eu dans l'oreille de ma voix, Sami Tchak. À eux tous, je veux dire ici ma reconnaissance et ma profonde affection.

OceanofPDF.com

[Ici](#) : première strophe de la chanson populaire *Les Crapauds*, écrite en 1897 par Marc Legrand et composée par Victor Meusy.

[Ici](#) : la description que Flaubert fait du gâteau de nocce se trouve au début du chapitre 4 de la première partie de *Madame Bovary*.

Bande : © Gettyimages

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2021.

ISBN : 978-2-246-82300-1

OceanofPDF.com

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Exergue](#)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Remerciements](#)

[Page de copyright](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

Sommaire

1. [Couverture](#)
2. [Page de titre](#)
3. [Exergue](#)
4. [Chapitre I](#)
5. [Chapitre II](#)
6. [Chapitre III](#)
7. [Chapitre IV](#)
8. [Chapitre V](#)
9. [Chapitre VI](#)
10. [Chapitre VII](#)
11. [Remerciements](#)
12. [Page de copyright](#)
13. [Table](#)

Pagination de l'édition papier

1. [1](#)
2. [2](#)
3. [9](#)
4. [10](#)
5. [11](#)
6. [13](#)
7. [14](#)
8. [15](#)
9. [16](#)
10. [17](#)
11. [18](#)
12. [19](#)
13. [20](#)
14. [21](#)
15. [22](#)
16. [23](#)

17. [24](#)
18. [25](#)
19. [26](#)
20. [27](#)
21. [28](#)
22. [29](#)
23. [30](#)
24. [31](#)
25. [32](#)
26. [33](#)
27. [34](#)
28. [35](#)
29. [36](#)
30. [37](#)
31. [38](#)
32. [39](#)
33. [40](#)
34. [41](#)
35. [42](#)
36. [43](#)
37. [44](#)
38. [45](#)
39. [46](#)
40. [47](#)
41. [48](#)
42. [49](#)
43. [50](#)
44. [51](#)
45. [52](#)
46. [53](#)
47. [54](#)
48. [55](#)
49. [56](#)
50. [57](#)
51. [58](#)
52. [59](#)
53. [60](#)

54. [61](#)
55. [62](#)
56. [63](#)
57. [64](#)
58. [65](#)
59. [66](#)
60. [67](#)
61. [68](#)
62. [69](#)
63. [70](#)
64. [71](#)
65. [72](#)
66. [73](#)
67. [74](#)
68. [75](#)
69. [76](#)
70. [77](#)
71. [78](#)
72. [79](#)
73. [80](#)
74. [81](#)
75. [82](#)
76. [83](#)
77. [84](#)
78. [85](#)
79. [86](#)
80. [87](#)
81. [88](#)
82. [89](#)
83. [90](#)
84. [91](#)
85. [92](#)
86. [93](#)
87. [94](#)
88. [95](#)
89. [96](#)
90. [97](#)

91. [98](#)
92. [99](#)
93. [100](#)
94. [101](#)
95. [102](#)
96. [103](#)
97. [104](#)
98. [105](#)
99. [106](#)
100. [107](#)
101. [108](#)
102. [109](#)
103. [110](#)
104. [111](#)
105. [112](#)
106. [113](#)
107. [114](#)
108. [115](#)
109. [116](#)
110. [117](#)
111. [118](#)
112. [119](#)
113. [120](#)
114. [121](#)
115. [122](#)
116. [123](#)
117. [124](#)
118. [125](#)
119. [126](#)
120. [127](#)
121. [128](#)
122. [129](#)
123. [130](#)
124. [131](#)
125. [132](#)
126. [133](#)
127. [134](#)

128. [135](#)
129. [136](#)
130. [137](#)
131. [138](#)
132. [139](#)
133. [140](#)
134. [141](#)
135. [142](#)
136. [143](#)
137. [144](#)
138. [145](#)
139. [146](#)
140. [147](#)
141. [148](#)
142. [149](#)
143. [150](#)
144. [151](#)
145. [152](#)
146. [153](#)
147. [154](#)
148. [155](#)
149. [156](#)
150. [157](#)
151. [158](#)
152. [159](#)
153. [160](#)
154. [161](#)
155. [162](#)
156. [163](#)
157. [164](#)
158. [165](#)
159. [166](#)
160. [167](#)
161. [168](#)
162. [169](#)
163. [170](#)
164. [171](#)

165.	<u>172</u>
166.	<u>173</u>
167.	<u>174</u>
168.	<u>175</u>
169.	<u>176</u>
170.	<u>177</u>
171.	<u>178</u>
172.	<u>179</u>
173.	<u>180</u>
174.	<u>181</u>
175.	<u>182</u>
176.	<u>183</u>
177.	<u>184</u>
178.	<u>185</u>
179.	<u>186</u>
180.	<u>187</u>
181.	<u>188</u>
182.	<u>189</u>
183.	<u>190</u>
184.	<u>191</u>
185.	<u>192</u>
186.	<u>193</u>
187.	<u>194</u>
188.	<u>195</u>
189.	<u>196</u>
190.	<u>197</u>
191.	<u>198</u>
192.	<u>199</u>
193.	<u>200</u>
194.	<u>201</u>
195.	<u>202</u>
196.	<u>203</u>
197.	<u>204</u>
198.	<u>205</u>
199.	<u>206</u>
200.	<u>207</u>
201.	<u>208</u>

- 202. [209](#)
- 203. [210](#)
- 204. [211](#)
- 205. [212](#)
- 206. [213](#)
- 207. [214](#)
- 208. [215](#)
- 209. [217](#)
- 210. [218](#)
- 211. [219](#)
- 212. [221](#)
- 213. [223](#)
- 214. [224](#)

OceanofPDF.com